



## LES ARTISTES

SOCIETE ANONYME

18, rue d'Arenberg,

### QUELQUES NOUVELLES PRODUCTIONS

#### LE CHANT D'AMOUR

DE

**D. W. GRIFFITH**

avec WILLIAM BOYD, JETTA GOUDAL,  
LUPE VELEZ et GEORGES FAWCETT

#### JOHN BARRYMORE

DANS

#### ETERNEL AMOUR

avec CAMILLA HORN

Production ERNST LUBITSCH

#### RONALD COLMAN

DANS

#### LE FORBAN

avec LILY DAMITA



2<sup>e</sup> Année N° 3.

Prix de l'abonnement : Fr. 100.— l'an.

15 Juillet 1929.

Prix du numéro : Fr. 10.—

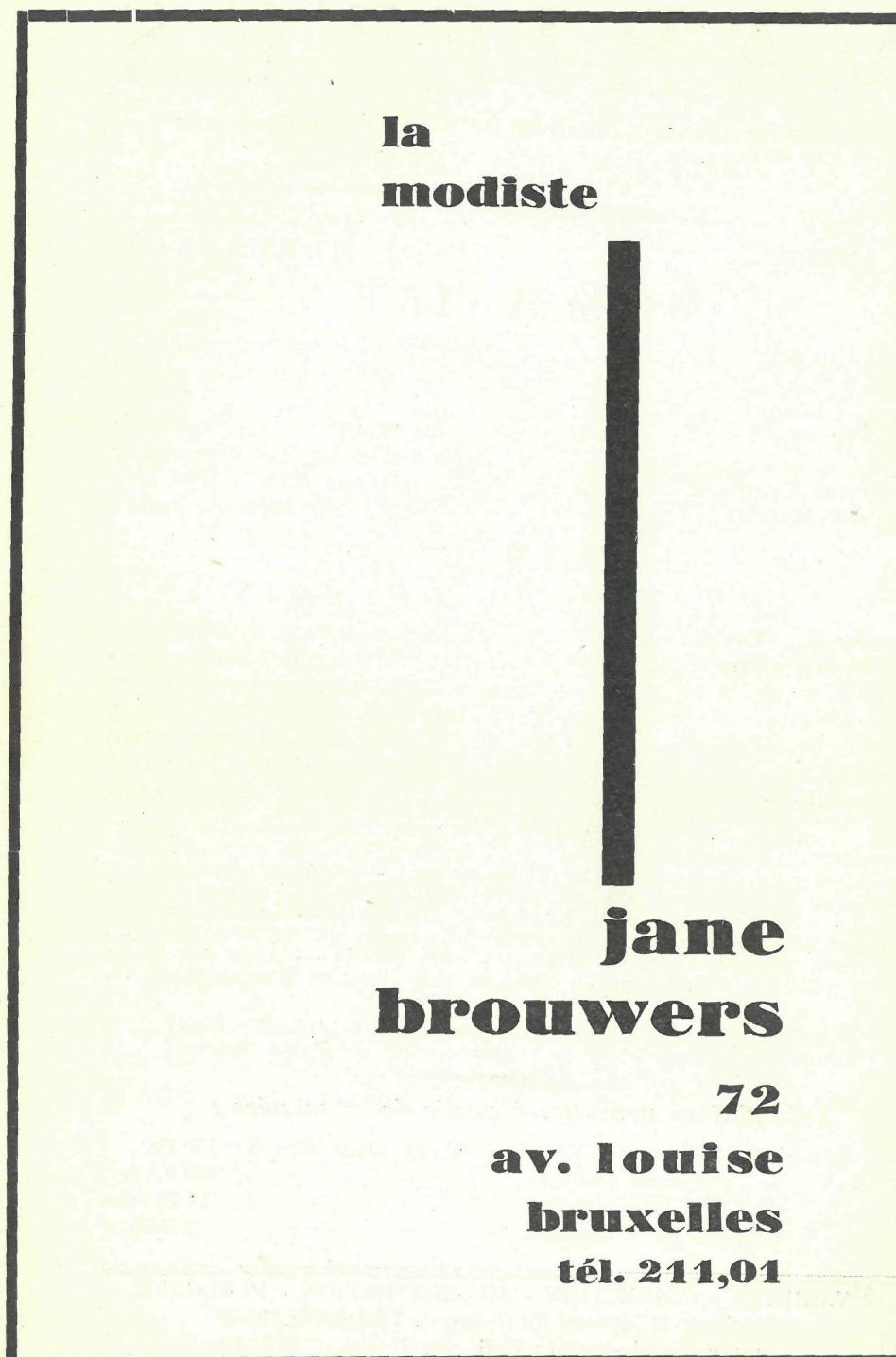
# Variétés

REVUE MENSUELLE ILLUSTREE DE L'ESPRIT CONTEMPORAIN

DIRECTEUR : P.-G. VAN HECKE



EDITIONS « VARIÉTÉS » - BRUXELLES



## L'ARBITRAIRE, LA CONTRADICTION

### LA VIOLENCE, LA POËSIE

par

PAUL ELUARD

*Mais, sachez que la poésie se trouve partout où n'est pas le sourire, stupéfiantement railleur, de l'homme, à la figure de canard.*

*Comte de LAUTRÉAMONT.*

D'un poète, Monsieur, on ne dit pas qu'il questionne, qu'il répond, ni qu'il argumente, ni qu'il persévère dans son effort, ni qu'il prie, ni qu'il travaille, ni qu'il n'est pas très intelligent. Je vous apprends ce qui ne se dit pas parce que le besoin ne se fera jamais sentir que vous sachiez ce qui se dit. A peine soupçonnerez-vous qu'il se dit toujours quelque chose quelque part. Et aujourd'hui, demain, hier sont tous les jours de mise.

J'écris comme je veux. Mes phrases ont beau être dans un chapeau, je peux pré-méditer quand même avec beaucoup de ruse et de patience leur arrangement. C'est comme ça. Il ne tient d'ailleurs qu'à moi de vous brouiller la compréhension en un clin d'œil. Que dites-vous? Discuter n'est pas disputer, de la discussion jaillit la lumière, soyons polis, etc... Non, Monsieur! Le point où nous ne sommes pas d'accord, le point où vous ne m'accrochez pas est partout. Par conséquent, inutile de faire le malin, ni le furieux. Je ne refuse pas de vous donner une leçon, mais cette expression n'a pour moi qu'un seul sens, celui de remettre à sa place.

Douloureuse révélation, Monsieur, pour un homme comme vous de s'apercevoir, entre autres choses, que :

l'asymétrie des notions entraîne l'asymétrie fonctionnelle ou bien que :

les mots ne mettent pas toujours les pieds dans les empreintes des pensées les mieux digérées; ou bien encore que :

... la forme d'un mortel  
Change plus vite, hélas, que le cœur d'une ville.

Trois formules qui manquent de respect à l'Homme, au Verbe, à la Beauté. Douloureuse révélation pour vous, Monsieur! qui vous confiâtes jadis à d'experts dresseurs afin d'oublier, afin de pouvoir gagner votre vie des deux mains, d'approuver ce qui l'est déjà et d'avoir toujours la poitrine ferme. Et cela eût été fort possible,

seulement

il y avait Benjamin l'Impossible et cet Impossible Péret s'était mis en tête de n'y être pour personne. Il se tient

*sur les escaliers de neige qui conduisent aux roches soupirantes  
les grands escaliers bénévoles  
où vivent les poètes en caoutchouc (1)*

Vous, Monsieur le Sixième-Dessous, ce haut-parleur vous abasourdit. Vous étiez jusque-là équitablement partagé entre le calme et les émotions fortes et ce son d'autre-homme vous fait des oreilles énormes.

Qu'est-ce que cette Evidence Impossible? A-t-elle ses aises? Y est-elle seulement pour elle-même? Comment fait-elle l'amour?

*Si l'amour naît de la projection d'une groseille dans le bec d'un cygne que j'aime  
Car le cygne de mon sang a mangé toutes les groseilles du monde (2)*

Benjamin Péret s'est mis en tête de fouler toutes les défaites putrides, fumantes, ricanantes. Et c'en est comme si les rivières de diamants brûlaient au cou fané des embrassades impossibles. Il a le triomphe insolent:

*Entre parenthèses  
ma sœur ne prêche jamais la miséricorde divine  
car elle est divine  
divine te dis-je  
divine comme une mouche sur un arbre de quatre-vingt dix mètres de diamètre  
divine comme une soucoupe de mica  
divine comme un hippopotame de quatre siècles  
divine comme un ivrogne sur le Mont-Blanc  
divine comme moi  
qui suis son frère de temps en temps (3)*

L'injure, le délire sacré de l'injure: *ciel de pendu, ciel de voyou, ciel d'andouille, ciel de gendarme, ciel de curé, ciel d'étable, ciel de sorcière, ciel d'égout, ciel de cendre (4)*. Les menaces, la toute-puissance des plus terribles menaces. Que le ciel accorde ou refuse ses faveurs, qu'il fasse le beau ou qu'il crève, il a tout à craindre de celui dont *les cheveux se dénouent comme les aiguilles d'une pendule (5)*.

(1) *Immortelle maladie*.

(2) *Dormir, dormir dans les pierres*.

(3) *Le grand Jeu*: Il n'y a qu'une merveille sur la terre.

(4) *Le grand Jeu*: Chanson de la sécheresse.

(5) *Dormir, dormir dans les pierres*.

*s'il pleut tu auras un oignon  
s'il ne pleut pas du vinaigre*

*s'il pleut tu seras occis  
s'il ne pleut pas tu seras brûlé*

*s'il pleut tu auras un drapeau  
s'il ne pleut pas un crucifix (1)*

*et les mains bouleversent l'omelette du ciel (2)*. L'injure, les menaces et l'amour, c'est tout ce que mérite ce monde qu'il tente, soit par la violence, soit par les caresses :

*... sur un coussin*

*comme une cuisse immortelle  
conserve sa chaleur première et provoque le désir  
que n'apaiseront jamais  
ni la flamme issue d'un monstre inconsistant  
ni le sang de la déesse  
voluptueuse malgré la stérilité d'oiseau des marécages  
intérieurs (3)*

ce monde nouveau auquel il donne des noms nouveaux, des noms nouveaux qui se mêlent à des formes nouvelles :

*En ce temps-là  
la terre avait la forme d'un sabot de cheval  
et le reste était à l'avenant (4)*

la merveilleuse tentation

*comme un paysage déserté par les oiseaux appelés soupirs du sage  
et qui volent dans le sens de l'amour (5)*

L'imagination n'a pas l'instinct d'imitation. Elle est la source et le torrent qu'aucun bateau ne remonte. C'est de ce sommeil vivant que le jour naît et meurt à tout instant

*sur la colline qui n'était inspirée que par les lèvres peintes (6)*

Elle est l'univers sans association, l'univers qui ne fait pas partie d'un plus grand univers, puisqu'il ne ment jamais, puisqu'il ne confond jamais *les femmes spirituelles avec le souvenir du temps et les plaisirs des sauvages (7)*.

(1) *Le grand Jeu*: Chanson de la sécheresse.

(2) *Le grand Jeu*: Les odeurs de l'amour.

(3) *Le grand Jeu*: A travers le temps et l'espace.

(4) *Le grand Jeu*: Jésus disait à sa belle-sœur.

(5) *Le grand Jeu*: A travers le temps et l'espace.

(6) *Immortelle maladie*.

(7) *Le grand Jeu*: Le meilleur et le pire.

Toutes les pierres, Monsieur, les précieuses et les pouilleuses, les opales et les pavés, les boules de neige et les coups de soleil, pour frapper partout, et pour frapper juste, avec passion. Benjamin Péret rend la justice, il reconnaît les malheurs de l'homme, il dénonce la mauvaise volonté, la bêtise, la lâcheté :

*La cendre, qui est la maladie du cigare  
imité les concierges descendant l'escalier  
alors que leur balai tombé du quatrième étage a tué l'employé  
cet employé semblable à un insecte sur une salade [du gaz]  
L'oiseau guette l'insecte et le balai t'a tué l'employé  
Ta femme aura des cheveux blancs comme le sucre  
et ses oreilles seront des traîtes impayées (1)*

Il dénonce les dangers de la soumission aux lois naturelles ou sociales. Si le Génie est lié à la lampe et à l'anneau, à l'imagination et à l'amour, l'employé du gaz était lié à ses traîtes, à la concierge et au balai — à leurs charmes puants et à leurs dangers domestiques. Mais aussi

*... que n'avait-il les pieds en forme de 3  
que n'avait-il le regard lucide d'un magasin de gants  
que n'avait-il pendant sur l'abdomen le sein desséché de sa mère  
que n'avait-il des mouches dans la poche de son veston  
Il eût passé humide et froid comme une potiche brisée  
et ses mains eussent caressé les verrous de sa prison  
Mais le soleil de sa poche avait mis sa casquette (2)*

Pour Benjamin Péret, l'espoir, le bel espoir inattendu, toujours nouveau, l'espoir d'amour est exaucé au moment même où il se révèle. Et cela parce qu'il ne participe jamais d'aucun idéal. Mais, puisque la terre est peuplée, et pas seulement de beaux animaux, il n'y a plus, soudain, que désespoir et misère, désespoir et colère. Que les *puces du champ* se remuent, qu'elles se saoulement de leur *travail anormal*, jusqu'à ce que la révolte s'impose :

*Laboure à tour de bras  
Laboure les champs les rues les quais  
et sèmes-y ce que tu voudras  
des pavés de la fumée ou des bouteilles  
mais laboure laboure comme un fou  
et répands de l'engrais sur les pierres  
pour y faire fleurir des drapeaux  
mais qu'ils soient rouges  
Les pluies et les vents te seront propices  
si tu portes les aiguilles d'une montre à tes oreilles  
et la récolte sera bonne comme la soupe de ta femme*

(1) *Le grand Jeu* : Le sang répandu.  
(2) *Le grand Jeu* : Le sang répandu.

*Laboure ton champ et tous les autres  
Avec tes pieds avec ton nez  
défonce les haies comme un taureau  
en chantant*

*Dans le Roussillon  
il y avait un laboureur  
qui sonnait de la bêche  
il n'avait qu'une tête et deux bras  
quatre pieds et deux yeux  
une oreille et trois dents  
mais c'était un laboureur  
qui ne perdait pas son temps. (1)*

Au sommet de tout, oui, je sais, ils ont toujours été quelques-uns à nous conter cette baliverne, mais, comme ils n'y étaient pas, ils n'ont pas su nous dire qu'il y pleut, qu'il y fait nuit, qu'on y grelotte, et qu'on y garde la mémoire de l'homme et de son aspect déplorable, qu'on y garde, qu'on doit y garder la mémoire de l'infâme bêtise, qu'on y entend encore des rires de boue, des paroles de mort. Au sommet de tout, ô vous qui êtes mes frères parce que j'ai des ennemis (2) et seulement là, le malheur défait et refait sans cesse un monde banal, vulgaire, écœurant :

*Personnage étranger  
aux yeux d'écorce et d'amandes amères  
tu es forcené sale pauvre et décadent  
tu ouvres la bouche pour avaler tes chaussures  
tu ouvres la bouche pour vomir le paysage  
et le paysage te ressemble (3)*

Mais il y a manière de s'y tenir, de s'y redresser et de porter hache aussi bien dans les piailllements des nouveaux-nés que dans la dignité des vieillards. Comme la poésie est à l'usage de l'homme, il suffit d'en user :

*Danser sur le neuf de cœur  
lever le pied de l'échafaud  
passer et repasser le long des colonnes montantes  
voiler d'un crêpe la terrine de foie gras  
découvrir une racine dans sa tasse de café  
élever trois mouscas dans l'abbaye de Westminster (4)*

on entend tout de suite *le cadavre qui bat des mains comme un caillou dans une vitre* (5) et les protestations s'élèvent à l'unanimité : « Il nous fait prendre des confitures pour des lanternes ! » Quand ce sont les lanternes de confitures, les nobles lanternes à feuille de vigne qui mangent les confitures de leur blason, qui poursuivent avec acharnement tous les simulateurs du réel.

(1) *Le grand Jeu* : Les puces du champ.

(2) *Ces animaux de la famille*.

(3) *Le grand Jeu* : L'ennemi secoue ses puces.

(4) *Le grand Jeu* : Cœur décroché.

(5) *Le grand Jeu* : Sans tomates par d'artichauts.

Au jour le jour, à la lumière la lumière, éclairer le soleil, ainsi deux sources vont à la rencontre l'une de l'autre et se baissent sur les yeux. Toute image a besoin d'être confrontée à une autre image. Ainsi

GALERIE DE PHENOMENES

*Ce pain si blanc qu'à côté de lui le noir est blanc (1)*

ainsi :

*le paysage n'est presque plus qu'une courte paille  
que tu tires  
c'est donc toi fille aux seins de soleil qui seras le paysage  
l'hypnotique paysage  
le dramatique paysage  
l'affreux paysage  
le glacial paysage  
l'absurde paysage blanc (2)*

La vérité, toute la vérité, le palais errant de l'imagination. Nul mensonge ne saurait composer avec Benjamin Péret. La vérité se dit très vite, sans réfléchir, tout uniment, et la tristesse, la fureur, la gravité, la joie ne lui sont que changements de temps, que ciels séduits. Pour elle, mystère ne signifie qu'élaboration mystérieuse — indifférente. Le chemin Mystère, pavé d'évidences. On n'explique pas puisqu'il n'y a rien à expliquer, puisqu'il n'y a rien que la vérité :

*Mystère de l'homme ou réciproquement*

*Pour expliquer que faut-il  
Deux hommes et trois poissons  
C'est un mystère (3)*

La vie de l'esprit c'est la faillite de la réalité, qui ne peut exister que pour elle-même. Et vous vivez sur des décombres. Votre commune mesure du monde ne vaut que par votre mort. Comme vous avez vos pauvres et vos malades, vous avez, Monsieur, vos auteurs préférés, morts-nés, à la verge tâchée d'encre. Mais le nom de Benjamin Péret vous est et vous restera absolument inintelligible. Tous les mots générateurs vous sont d'ailleurs interdits. Votre conscience ne s'accommode pas du subconscient. Un animal immonde, un animal domestique vous défigure, tout en vous est volontairement esclave. Autant de valets que de maîtres.

A purifier par le feu.

(1) *Dormir dormir dans les pierres*

(2) *Dormir dormir dans les pierres*

(3) *Le passager du Transatlantique*: Homme de quart homme de demi.

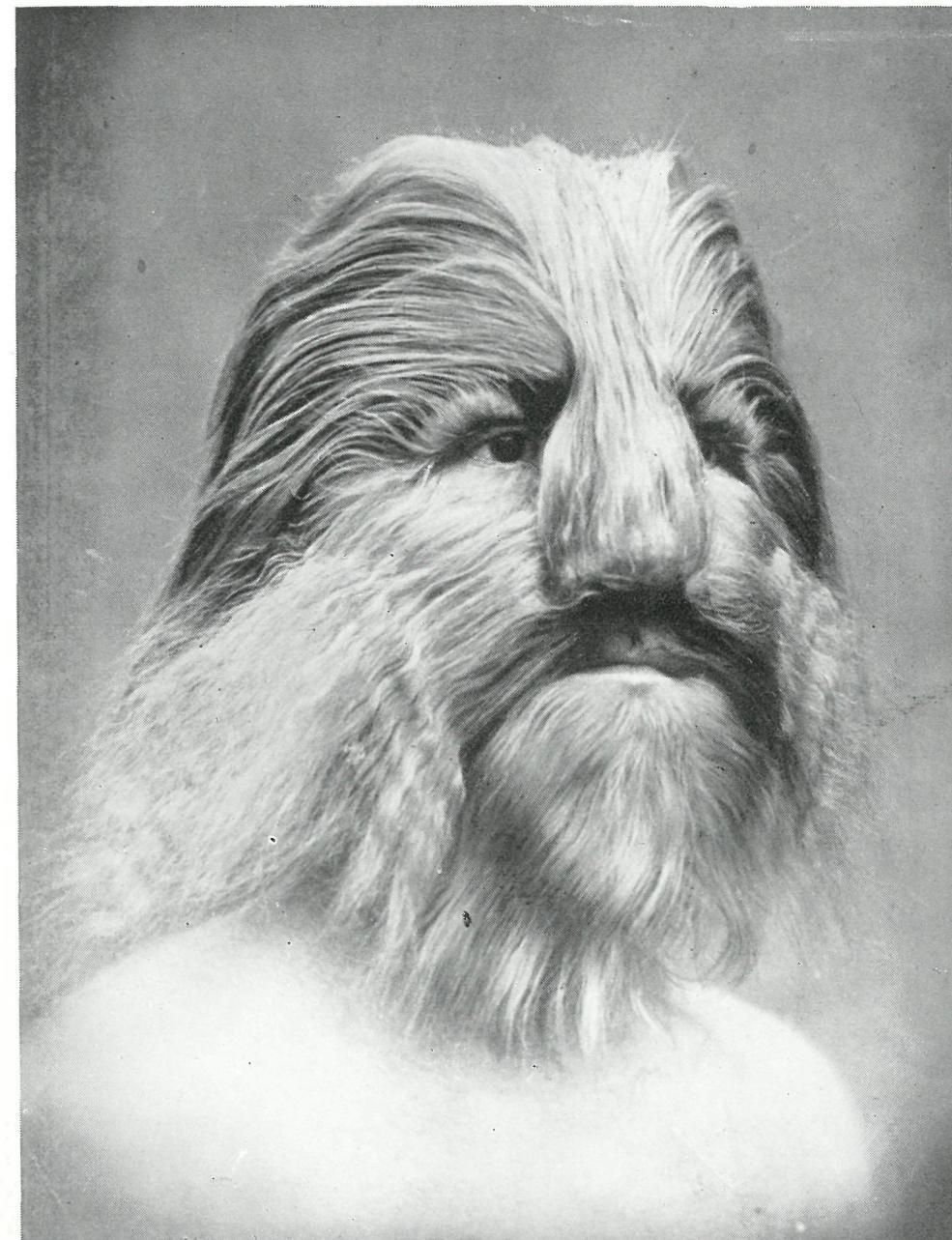
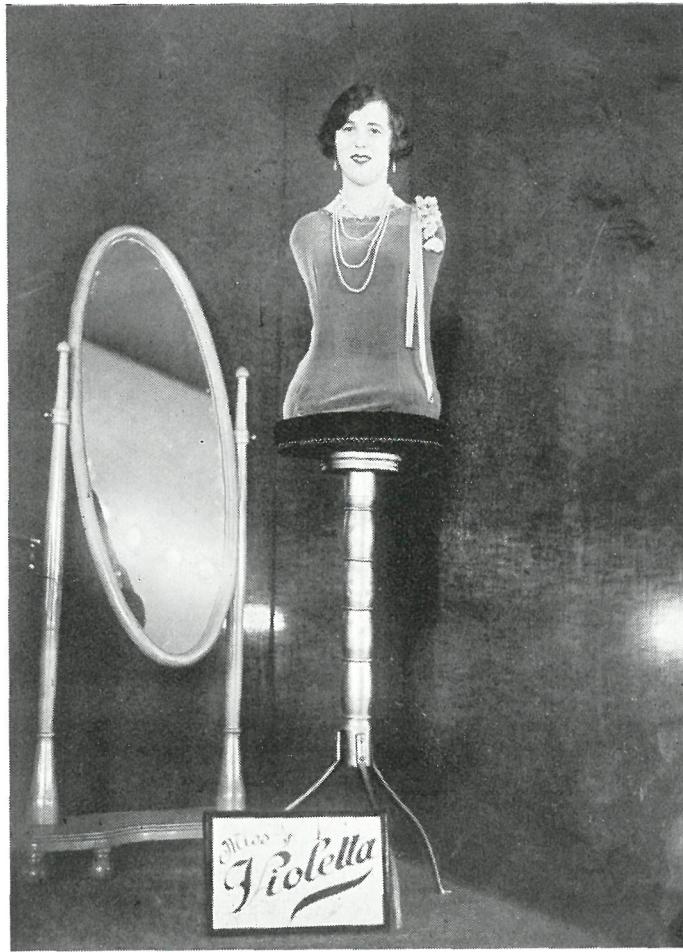


Photo Ufa

Lionel, l'homme-chien



Madame Adriana, la femme à barbe



Miss Violetta, la femme-tronc



Le géant Uranus, la naine Simone et la géante Londy



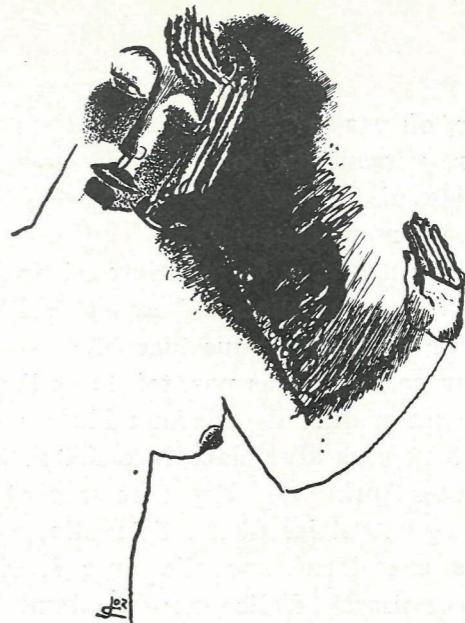
Photo Atget  
Hommage au géant Armand



Les pieds de la petite Marie



Les frères Jack, Tom et Pick



Joz. Cantré

## B Y B L I S

*par*

JEAN GONO

### I

Savez-vous que Pan est mort... Celui qui me l'a dit, est ce gros poisson fou qui fait tant de bruit tous les soirs, en remontant le ruisseau. Il dort, là-bas, sous le cresson. Il m'a dit : « On a entendu un cri comme si on égorgéait un cochon. » Le ciel s'est penché, les nuages ont glissé sur l'azur. Ils étaient entassés au fond de la mer comme une montagne d'ombre. Il m'a dit : « Moi je m'amusais avec les vagues et tout d'un coup, j'ai vu. Il était mort. Il s'en allait vers le large avec une pastèque pourrie et un vieux cordage. »

### II

Les dieux s'en vont et Zeus a passé près de moi. C'était pendant le calme de la mi-nuit. Le vent portait déjà des feuilles mortes. Des vols de feuilles mortes traversaient la nuit en effaçant les étoiles. Zeus est venu. Il marchait dans le chemin comme un homme. Mais il parlait comme les eaux. Il m'a dit : « Petite, je vais garder les bœufs chez les Saxons. »

### III

— Sauterelle, où vas-tu?  
— Sur l'autre versant du bois.  
— Mante verte, où vas-tu?  
— Sur l'autre versant du bois.  
— Pourquoi quittez-vous la clairière si fraîche? Vous le savez pourtant: où vous allez, là-bas, les feuilles à poison et l'humide chaleur de l'herbe vous tueront.

— Ecoute source, tu ne sais pas, toi, tu es là, attachée à ton rocher comme un paquet de cheveux blancs; on va te dire, écoute: il ne faut plus aller dans la clairière aux sapins. Au milieu des hautes herbes, les Erynnies se sont cachées. Elles sont là et elles guettent les dieux. Ce matin, elles ont étouffé Vénus et elles ont dansé sur elle avec leurs larges pieds et le sang a ruisselé d'elle comme d'une autre foulée. Maintenant, c'est une harpie qui règle les jeux de l'amour.

### IV

— Ah, source, approche-toi, je n'en puis plus, un peu de toi sur ma langue.

— Pigeon, pauvre pigeon.

— Vite à boire. Si tu savais. Là-bas, à la corne du bois d'oliviers, trois sangliers creusent la tombe d'Apollon.

### V

Midi. Vent mort. Du haut du ciel tombe une fleur que je ne connais pas. Qui es-tu, fleur?

— Artémise, on me dit: je suis une paysanne. Le vent m'a prise et je volais là-haut.

— Fleur, j'ai connu quelqu'un qui s'appelait comme toi. C'était une femelle de dieu. Je l'ai bien connue. Elle venait et je lui léchais les pieds. Elle attendait la nuit. Quand les deux cornes de la lune dépassaient la colline, elle entrait en moi comme un couteau.

### VI

Une dryade perdue frappe à l'écorce du chêne. Elle a peur. Un crapaud la guette. Un roi des crapauds. Un crapaud riche avec des diamants plein le dos. Il saute, elle s'envole; il saute, elle s'envole. Toc, toc, elle toque à l'écorce du frêne, le crapaud se traîne vers elle. Il saute, elle s'envole. Il reste bouche bée à

regarder la trace de vapeur qu'elle laisse sur les herbes. Toc, toc, elle toque à l'écorce du vieux saule. C'est la maison du satyre. Il ouvre. Il rit. Il a des poils ardents et tout en cuisses et tout en... elle hésite; mais, le crapaud! Elle entre.

### VII

Un troupeau de faunes traverse la colline en bêlant comme des chèvres.

### VIII

A l'aube, la dryade sort du saule. Debout dans l'herbe, elle se lisse les hanches et penche sa tête pour respirer l'odeur de ses seins, de sa peau. Ça sent le bouc. Sa main ronde comme un bouclier bouche le bas de son ventre. La lune est morte.

### IX

Derrière les collines, un orage charrie des pierres pour laper les buissons de roses.

### X

L'amour du satyre est décevant. Au fond, ce n'est qu'un bouc. Autrement dit...

La dryade est venue vers moi, la source. Elle s'est accroupie sur moi. Elle prenait ma fraîcheur dans ses mains. Elle a apaisé son corps. Alors le crapaud s'est levé et il s'est avancé en clopinant. Il s'est mis sur son trente et un. Tous les diamants de son dos ruissellent de pus luisant. Par fantaisie, il a pris son parapluie en feuilles de bardane. Et la dryade a recommencé à courir de-ci, de-là, quêtant un abri chez les arbres.

### XI

Un nuage me pénètre de son ombre. C'est bon, l'amour!

### XII

— Belette, pourquoi hausses-tu tes pattes quand je te touche? Je ne brûle pas, belette.

— Non, source, tu me mouilles. Avec la terre, ça fait de la boue. Je préfère les épines, ça fait du sang. Ça blesse, ça ne salit pas.

### XIII

Voilà l'hiver. Le gel et le silence enlacés parcourent le bois. Le trou d'eau où se mirait la vie des feuilles et le ciel est pareil à un œil crevé.

XIV

D'où m'est arrivée cette flèche? Elle a sifflé et s'est plantée à côté de moi. C'est bien l'hiver, les hommes ont faim.

XV

Elle était faite d'un jeune brin d'osier, cette flèche, et voilà le printemps est venu par les plaines et les montagnettes. Dans l'entaille qui épousait la corde de l'arc, un petit bourgeon vert se gonfle.

XVI

Et voilà le petit Centaure.

Depuis deux jours je l'entendais courir sous bois, cassant des branches comme un vent. Il vient de passer. Il jouait une marche allègre sur une syrinx de canne. Et il pétaradait, l'insolent. Il ne va pas tarder, lui aussi, à aller, le soir, à la lisière du bois, hennir joyeusement vers les filles des hommes.

XVII

— Byblis, source!

— Qui m'appelle?

— Moi, la pie. Je suis là, sur la branche de ce pin. J'ai un bonjour à te donner. C'est de Zeus. Tu te souviens de lui? Eh bien, il est là-haut dans la montagne. Un endroit où il pleut tous les jours. Il s'est loué chez les paysans mais il est juste bon à mener paître les buffles. Son aigle s'est cassé la patte. L'autre jour, il a voulu embrasser la fermière. Il est toujours le même. Il a reçu une belle gifle.

XVIII

J'ai revu le jeune centaure. Il est venu se laver à l'étang. Il avait la poitrine toute égratignée et le dessous du ventre plein de sang. Il est allé au village voler une femme. Elle a hurlé toute la nuit et elle est morte sous l'amour énorme.

XIX

— Laie, cesse de me piétiner et dis-moi : j'entends une chanson nouvelle, une voix d'arbre, qu'est-ce que c'est?

— Source, l'été dernier, avec mes deux mâles, nous avons enterré Apollon sous les funèbres oliviers. Et voilà que, de la fosse, un grand arbre noir s'est levé. C'est le cyprès. C'est lui qui chante.

XX

Ni le corbeau depuis longtemps, ni la pie et ni le merle ne m'ont parlé de Zeus. La dernière fois ils m'ont dit (il y a quatre hivers de cela) :

— Source, tu ne le reconnaîtrais plus. Il est sale. Il boit de l'eau-de-vie de cerise. Un soir, au fond de l'écurie où il couche, il s'est taillé la barbe avec les ciseaux pour tondre les mulets. Il aime d'amour une grosse pastoure aux fesses de jument. Elle le floue devant lui sous un idiot à goître. Alors, il fait de la musique aux paysans avec un accordéon qu'il étire douloureusement entre ses bras.

XXI

Un long javelot est venu et il a cloué le petit centaure contre un platane. Il a piaffé, il a rué, il a hurlé. (C'est difficile de faire entendre raison à un javelot tout en fer.) Maintenant, il y a de gros paquets de mouches dans les yeux et dans la bouche du centaure.

XXII

Et la dryade est morte aussi puisqu'elle est là, étendue dans l'herbe sous les caresses du crapaud.

XXIII

Les hommes entrent sans peur dans le bois sacré. Ils ont apporté à deux pour la laver la statue du nouveau dieu. Il est cloué sur une croix comme un voleur et, s'il est nu, c'est pour qu'on voie bien la plaie, la grande plaie au fond de laquelle on voit son cœur comme un fruit rouge.

XXIV

Je suis la dernière. Je me souviens! Les autres dieux!... Je suis païenne mais, parce que faible, et que, goutte à goutte, je pleure, on m'a laissé vivre.



# LE CONGRÈS DES VAGABONDS

par

NICO ROST

Stuttgart, mai 1929.

L'idée de réunir en un congrès les vagabonds et les trimardeurs était certes aussi importante qu'originale. Ce n'est pas sans intérêt que de divers côtés l'on espérait apprendre là, peut-être pour la première fois, de quelle façon s'exprimeraient à propos de leurs peines et de leurs revendications, ces femmes et hommes de l'extrême zone de la société. Cet intérêt était d'autant plus vif, que le comité organisateur de ce congrès s'étant réclamé dans son appel et ses manifestes de l'esprit de Walt Whitman et de Jack London, avait, par ailleurs, adressé des convocations à Maxime Gorki, Knut Hamsun, Norbert Jacques, Alphonse Paquet, Max Hölz, Sinclair Lewis et d'autres écrivains. Gorki, pas plus que Hamsun n'ont répondu à cet appel dans lequel, cependant, ils étaient cités par ce titre d'honneur : *les vieux patrons de la grand'route*. Mais Heinrich Lersch, le professeur Theodor Lessing, Alphonse Paquet et quelques autres étaient présents, tandis que Sinclair Lewis envoya un télégramme de sympathie.

Sait-on qu'il y a en Amérique une université pour vagabonds? L'on dit que c'est Jack London qui procura l'argent pour la fondation de cet institut, auquel par surcroît il aurait légué des fonds importants. Il a connu mieux que quiconque la vie de ces gens et en a révélé les secrets et les particularités dans maints de ses livres. Lui-même fut tour à tour écumeur des bancs d'huîtres dans la baie de San Francisco, libre vagabond le long des routes de Californie, «tramp», c'est-à-dire voyageur clandestin ayant la spécialité de rouler pendant des jours et des nuits, accroché sous les grands express américains, et il fit partie du célèbre régiment des trimardeurs du « général Kelly ». Le même désir de vagabonder avait hanté cet autre américain, Walt Whitman, qui, pas plus que London, ne parvenait à rester en place. Whitman, l'auteur du célèbre *Chant de la Grand'Route*, était un vagabond-né, abandonnant les situations tranquilles aussitôt acquises, prenant son bâton de marche et s'engageant sans but dans une existence errante vers n'importe où et toujours plus loin. « *Celui qui connaît la grand'route, ne peut plus se détacher d'elle* », ainsi déclara au cours du congrès un vieux vagabond, fixant en une terrible vérité l'attirance qu'exerce la grand'route sur les hommes de son espèce. Combien de poètes ont emprunté à cette vie errante l'essence même de leurs œuvres! Beaucoup d'entre eux appartenaient à la race des *enfants prodiges*, mais sans doute méritaient-ils bien plus notre sympathie que tant d'autres dont l'existence réglée n'a rien laissé de son passage. Nous pensons à Verlaine et Rimbaud. Nous pensons à Jaroslav Haschek, l'auteur génial et pas suffisamment connu des *Aventures du soldat Schwejk*. Haschek fut le poète errant de l'Europe Centrale, l'hôte des tavernes et des bordels, qui laissa sa vie à force d'errer

et de boire. Peter Hille, qui est le père spirituel de Else Lasker-Schüler, coucha dans tous les asiles de nuit de l'Est. Il fut pendant quelque temps cocher de fiacre et stationna sur la place Rembrandt à Amsterdam. Ludwig Kassak, le chef des jeunes Hongrois, erra pendant dix ans, accompagné d'Emil Szittyá, en travaillant occasionnellement, juste assez pour manger et coucher. Je pense au jeune poète Jacob Haringer qui venait de mourir de faim, au moment où Alfred Döblin et quelques autres écrivains révélaient la valeur de son œuvre. Le plus connu parmi les poètes vagabonds allemands est certes Hans Böttcher, qui, sous le nom de Joachim Ringelnatz, a chanté le mieux la vie des vagabonds et des marins. L'écrivain roumain Panait Istrati, l'ami des contrebandiers, des romanichels, des pirates, ne nourrit-il pas l'idéal de déposer la plume et de s'en aller à nouveau vers ses vieux compagnons de la route? Et enfin il y a la formidable existence de Maxime Gorki, tour à tour porteur à Odessa, manœuvre aux chemins de fer, débardeur, garçon boulanger, batelier, colporteur et vagabond. Sans doute, le fait d'inviter à leur congrès des poètes et des écrivains, fut de la part de vagabonds organisés autre chose qu'un geste vain. Au fond, il existe là une expression de sympathie, un peu obscure et qui se fait jour pour la première fois, de la part de ces exclus de la société à l'égard des chanteurs qui sont sortis de leur milieu. Peut-être, devons-nous y voir également une manifestation spontanée et nouvelle de cette fraternité mystérieuse qui, depuis François Villon, lie les poètes et les errants dans un sentiment de liberté.

Depuis toujours, la ville de Stuttgart est pour ainsi dire le centre culturel des vagabonds allemands et internationaux. C'est ici que se trouve le secrétariat de la « *Fraternelle des Vagabonds* » et que le « *Verlag der Vagabunden* » édite depuis l'année dernière la revue « *Der Kunde* », mot particulariste qui désigne à la fois le fait de trimér et d'errer sans havre. Quel est le but de cet organe « *professionnel* » qui s'imprime sur des petits cahiers de trente-deux pages, typographiquement soignés et agréablement illustrés? La rédaction déclare dans son premier numéro qu'elle se propose « d'apprendre aux pauvres hères à penser; de rendre conscient aux vagabonds le danger de la sphère bourgeoise, à laquelle ils tiennent encore trop; de préparer les hommes de la route à la lutte révolutionnaire; d'aider le trimardeur à vaincre les bourgeois... » Considérés du point de vue de la politique de parti, il est impossible toutefois d'attribuer une tendance politique quelconque aux articles de cette revue. Par des écrits qu'y publient les vagabonds authentiques, à côté de collaborations que lui donnent certains journalistes ou écrivains, nous apprenons avant tout que l'existence errante dont il s'agit est généralement envisagée par eux, les vagabonds, comme parfaitement anti-romantique. Le ton est dur, cynique et âpre. Néanmoins, au congrès, le romantisme du vagabondage fut exalté par plus d'un orateur. Mais, il convient de tenir compte du fait que des 70,000 vagabonds connus d'Allemagne, 350 seulement avaient paru au congrès et que ceux-ci appartenaient visiblement à l'élite ou l'aristocratie de la route.

Les lecteurs réguliers de « *Der Kunde* » se composent de chemi-

neaux, de mendians professionnels, de sans-travail, de marchands ambulants, de romanichels et de quelques curieux. Mais les rédacteurs estiment que leur organe n'est pas assez répandu encore et que le groupement autour de « *Der Kunde* » est insuffisant. Ainsi nous pouvons lire dans un des derniers numéros parus : « *Pourquoi les radeuses et les prostituées ne nous font-elles pas signe?* » Tandis qu'un autre rédacteur vagabond écrit : « *Vagabonder n'est en fin de compte pas une profession que l'on puisse exercer sans conviction.* » Sans aucun doute, cette revue est capable d'enseigner beaucoup de choses aux gens qui croient posséder une certaine connaissance sociale !

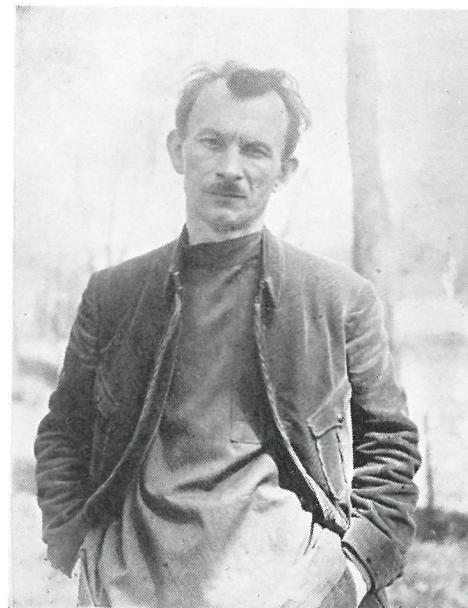
Les vagabonds de l'Europe Centrale se reconnaissent entre eux par la pratique d'un salut qui pourrait être international et qui se résume dans le mot « *Servus* ». Ils vont de l'ouest à l'est, le long du Danube vers la Turquie. Deux chemineaux arrivés à Alger, écrivent à la rédaction : « *Nous sommes venus par des routes nombreuses et longues, mais nous n'en voyons toujours pas la fin.* »

Chaque numéro est rempli de plaintes contre les aubergistes et des tenanciers d'asiles. Ces gens désirent trouver des auberges à eux, où personne ne les ennuiera avec des questions indiscrettes, où l'accueil sera compréhensif et où toute explication, toute confession paraîtra superflue. Cela témoigne de traditions et d'habitudes qui font penser à celles des compagnons et des bohémiens du moyen âge. Quand ils arrivent dans une auberge où ils se trouvent plusieurs, personne ne prendra place avant que le doyen d'entre eux ait donné le signal. Un jeune vagabond rencontrant à cette occasion pour la première fois des camarades plus âgés, se présentera en frappant deux fois sur une table et en proférant ces paroles : « *Kenn Kunde* ». Le plus vieux collègue s'informera ensuite si personne n'a des griefs contre le « *green horn* » et en l'adoptant dans la confrérie, frappera à son tour trois coups sur la table.

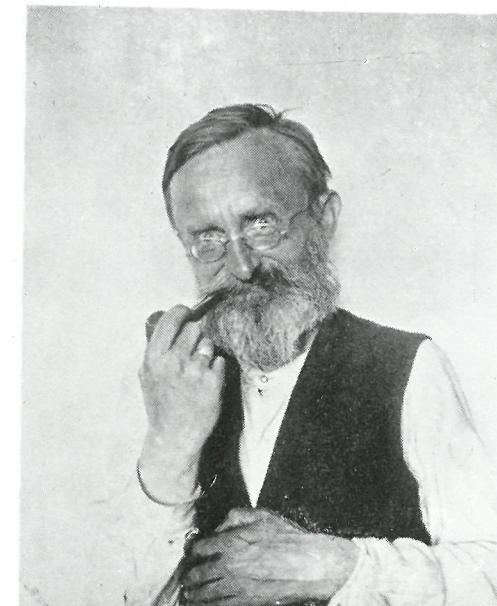
Le « roi des vagabonds » s'appelle *Gregor Gog*. Il habite Stuttgart. Avant d'être promu à la dignité qu'il occupe, il exerça des professions multiples. Il fut charpentier, matelot, réfractaire et camelot. Il séjournait dans une maison d'aliénés et dans plusieurs prisons. Mais cela ne l'empêche pas d'être philosophe et d'avoir écrit un recueil d'aphorismes, remarquables par la pensée autant que par la force d'expression, intitulé « *Prologue à une philosophie de la grand'route* ». Un de ses amis intimes essaya de m'expliquer, lors de mon séjour à Stuttgart, en quoi réside la grande signification et la puissance de l'exercice des pouvoirs du roi *Gregor* : « Il faut l'avoir entendu parler de la misère des errants et des « *heimatlosen* », qui est sa propre misère, il faut avoir vu ses yeux, après quoi on comprendra la nécessité de l'union des vagabonds du monde entier. »

Le congrès des vagabonds à Stuttgart a duré les trois jours de la Pentecôte. La police ayant interdit la tenue du congrès dans une salle, celui-ci eut lieu en plein air, aux portes de cette ville moderne, où l'architecture dominante est due au génie de Gropius, Le Corbusier, Lurçat, Oud et d'autres constructeurs contemporains. Jack London même n'aurait pu rêver que pareille toile de fond servirait un jour à

#### LE CONGRES DES VAGABONDS



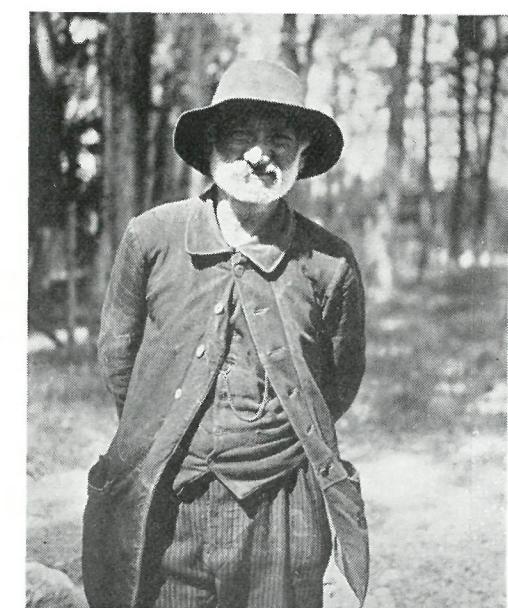
Gregor Gog :  
Roi des vagabonds



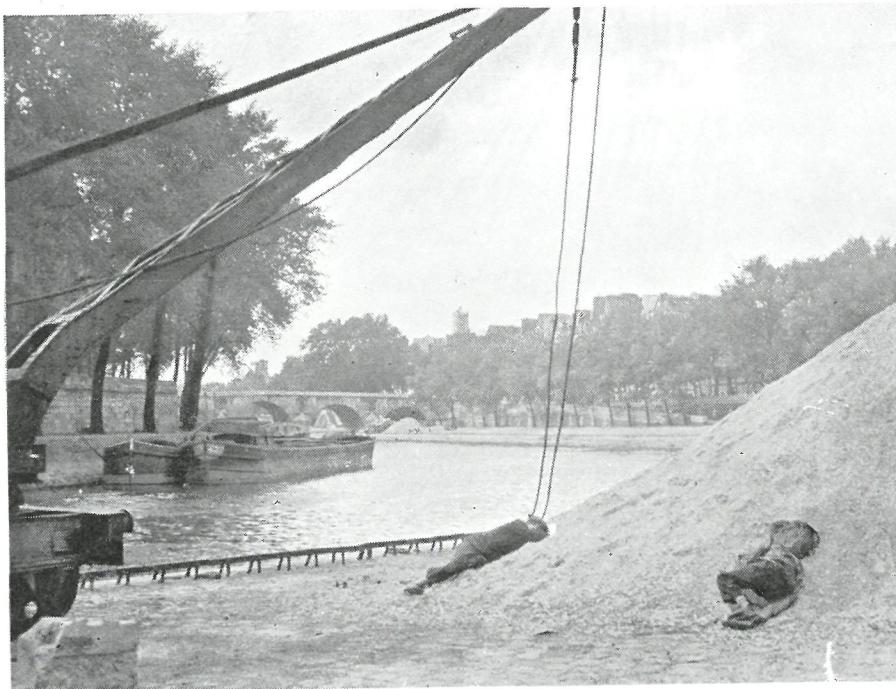
Karl Rötsch :  
Philosophe des chemins



« Sigi » :  
Maître des mendians



« Le monarque » :  
Doyen du trimard



Les berges

*Photo Germaine Krull*



Le repos des compagnons



Camp de romanichels



La génération sacrifiée

*Photo Germaine Krull*



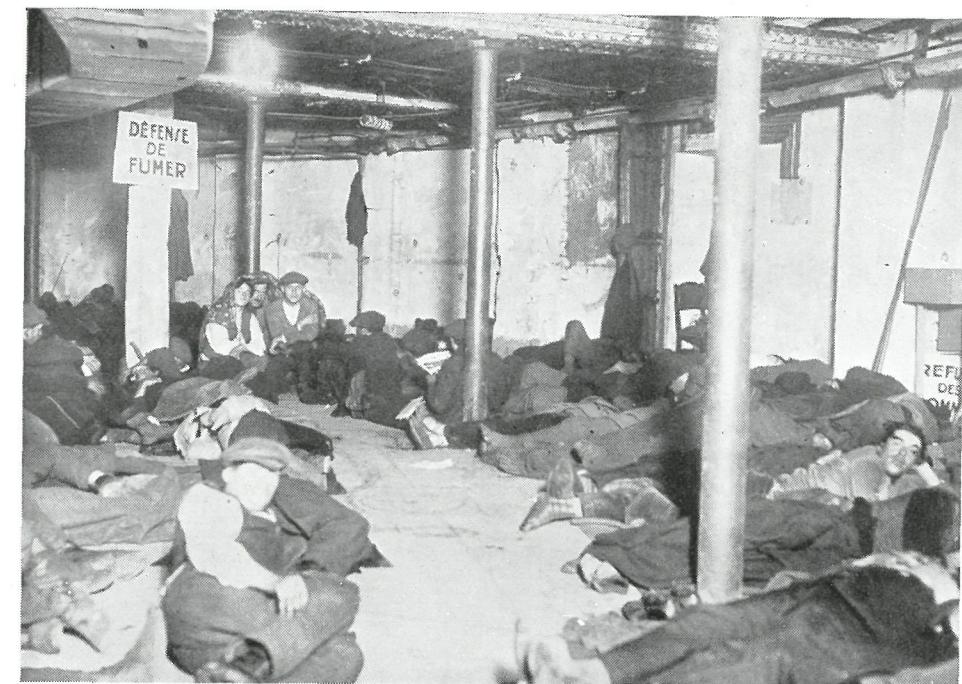
*Photo Champroux*

Le brasero



Lacets à vendre

*Photo Acta*



Asiles de nuit





Photo Germaine Krull  
Friture en plein vent



Photo Atget  
Le marchand d'abat-jour

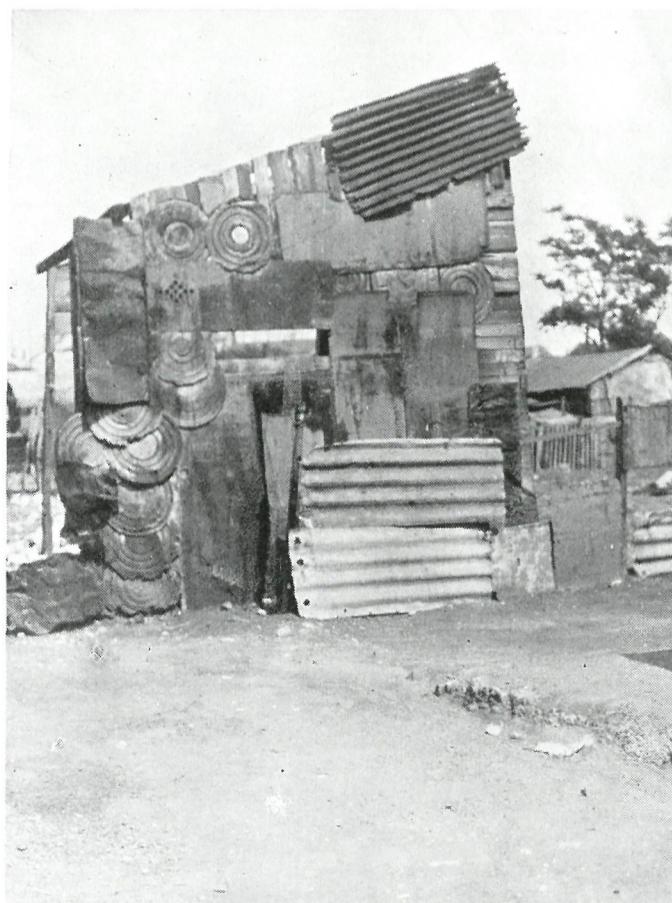


Photo Germaine Krull  
Le refuge



Photo Germaine Krull  
Gypsies

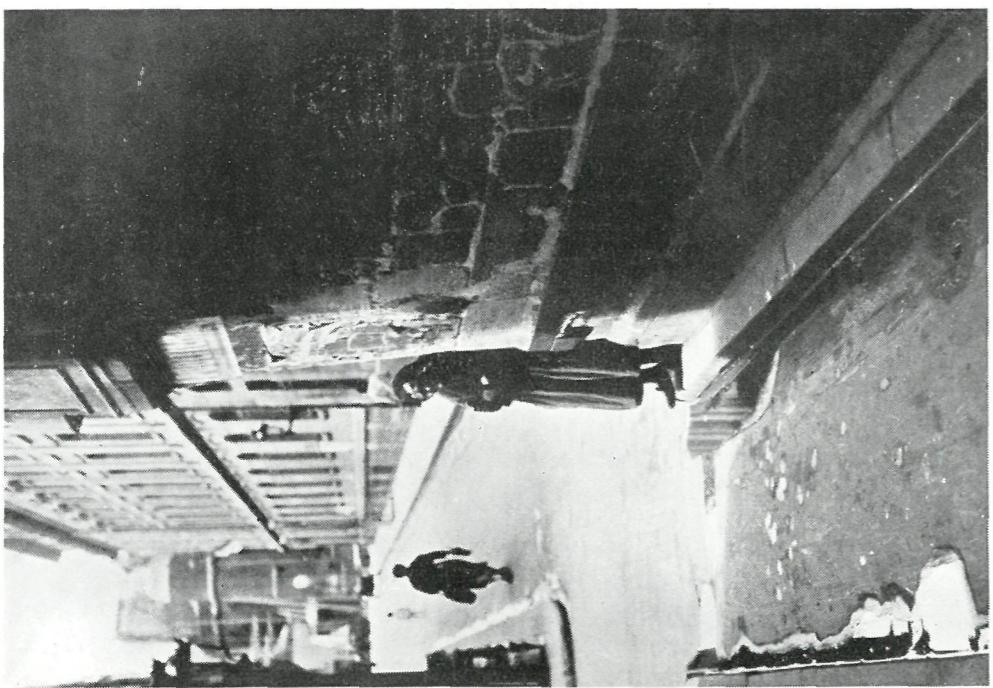


Photo Eli Lolar

#### Les solitaires

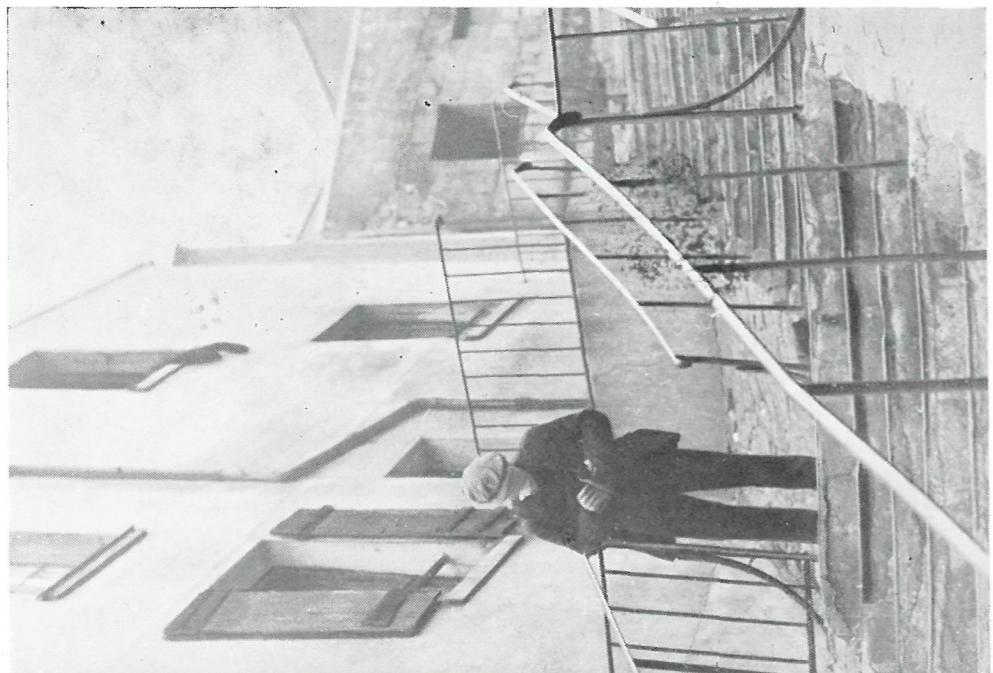


Photo Germaine Krull

une assemblée à laquelle seraient venus de partout ces hères fantasques, représentants de l'éternelle inquiétude. De tels personnages devant un tel décor ne pouvaient que nous faire penser à cette étrange atmosphère psychologique, où l'avenir paraît être lié au trouble d'aujourd'hui.

Poussés par un sentiment de justice élémentaire, quelques poètes et quelques peintres étaient venus parmi ces figures bizarres, femmes et hommes, dont certains auraient pu paraître avec éclat dans cette société tant détestée et honnie. Une figure intéressante était certes ce vagabond-peintre *Hans Tombrock*, qui n'a que du talent et qui ne l'exerce sans doute que pour prouver à ses concitoyens que les vagabonds sont des êtres humains comme les autres. Comme la vie de tous les autres congressistes, la sienne n'est à son tour qu'une longue suite d'aventures et de privations. Il débuta comme mousse au service du *Norddeutscher Lloyd*, jusqu'à ce que la guerre en fit un marin à la base navale allemande en Flandre et que la débâcle le poussât vers l'agitation communiste. Un langage naïvement fleuri lui sert à déclarer : « Ma mère c'est la grand'route, mère et amie à la fois, — mon ami c'est le hasard, mon père la misère, — le soleil c'est ma sœur, mon frère chaque homme, — la faim c'est le danger permanent, le souci quotidien, — j'ai une maîtresse qui s'appelle l'art. » C'est le fanatique à qui l'on pardonne l'accent forcé. La figure la plus curieuse du congrès était *Willi Hammelrath* qu'accompagna sa femme, qui accoucha huit mois auparavant d'un fils, sur la grand'route. Hammelrath parla d'une façon claire et précise du problème : « *La société capitaliste et le vagabondage* » et je crois que l'on ferait bien de retenir le nom de cet homme.

Le roi *Gregor* menaça... d'une grève générale des vagabonds, si la société ne se décide pas à mieux les accueillir. Les vagabonds veulent que la police, les gendarmes et autres autorités, les traitent comme des êtres humains. Il est profondément injuste que « le premier venu revêtu d'uniforme » puisse les arrêter et les enfermer. « Est-ce juste et humain ? » voilà la question qui fut posée mille fois au cours du congrès. Un vieux trimardeur, *Graeser*, salué par tous avec respect, exigea des pratiques humaines avant de crever. Un chemineau barbu comme un patriarche, portant sur le dos quelques boîtes en carton renfermant ses hardes et son pain, réclama de la justice. Il salua le congrès d'un grave : « *Servus, mes frères* », accompagnant ses paroles de gestes larges et rythmés qu'un acteur professionnel lui aurait enviés. Un professeur parla, un philologue, qui, certain jour, en eut assez de l'enseignement, des élèves et des confrères et tourna le dos à tout cela pour courir le grand chemin. Il est heureux maintenant et croit qu'en vivant comme un vagabond parmi les vagabonds, il a redressé un peu du tort et de l'injustice que le monde fait à ces relégués. La cruelle vérité de cette vie de misère et de famine n'a pas encore pu éteindre en ses yeux la flamme de l'idéalisme.

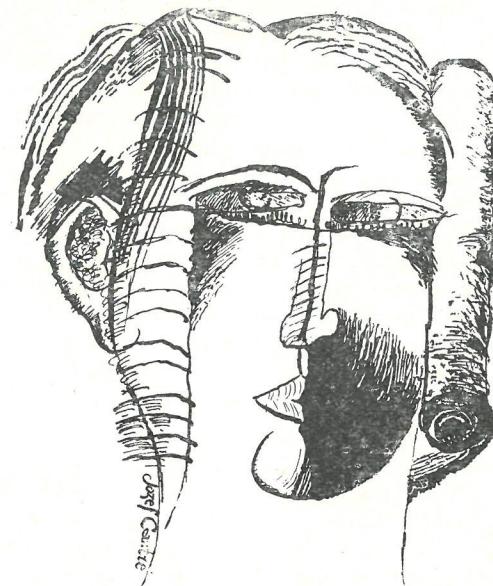
Les seuls réalistes de ce congrès étaient les sans-travail qui sont inébranlablement attachés à cette conviction : *D'abord il faut bâfrer, la morale vient ensuite*. Cela permit au poète *Heinrich Lersch*, qui à son tour prit la parole, de déclarer que : *La grand'route est l'université de la révolution*. La plupart des jeunes, présents, n'hésitaient

pas à proclamer : *Plus un coup de main, plus un coup de marteau dans pareille société.* Il est néanmoins curieux à observer qu'aucun parmi ces hommes qui attendent une révolution et, partout sur leurs routes multiples et infinies, en prêchent l'avènement proche, n'appartient à quelque groupement politique.

Bien que les autorités de Stuttgart eussent défendu que le congrès tint ses assises en ses murs, tous ces éléments disparates et pittoresques furent bien reçus par la population du pays. Les vagabonds avaient organisé quelques jours auparavant une collecte monstrueuse parmi les habitants. Les femmes et les jeunes filles avaient battu la ville et les environs et étaient rentrées, leurs paniers et sacs remplis de vivres, habits, pain, cigares, saucissons. Somme toute, il régnait dans la contrée une sympathie tranquille. Nombreux étaient les vagabonds congressistes qui se rencontraient ici pour la première fois. Quand ils se séparèrent, d'aucuns s'en allaient vers la France, vers le Midi, droit devant eux, ne possédant nulle part au monde un foyer à eux. D'autres, beaucoup d'autres, se dirigeaient vers l'Orient. Quelques-uns parmi eux ne désirent sentir au-dessus de leur tête que le ciel libre. Mais la plupart voudraient bien autre chose. Les vagabonds de Stuttgart étaient en général des idéalistes, des idéalistes affamés, que l'on ne peut pas laisser mourir de faim.

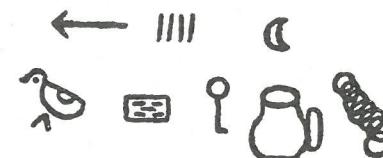
Le salut des poètes leur fut apporté par *Alphonse Paquet*. L'écrivain *Heinrich Lersch*, qui vécut parmi eux comme chaudronnier, leur adressa des paroles fraternelles.

*Vagabonder n'est en fin de compte pas une profession que l'on puisse exercer sans conviction...* Somme toute, certains aventuriers riches, ayant de l'argent, ou plus d'argent encore, possédant une Ford, ou même une Rolls-Royce, n'auraient pas dû avoir honte de leurs collègues pauvres qui se sont assemblés ici.



Joz. Cantré

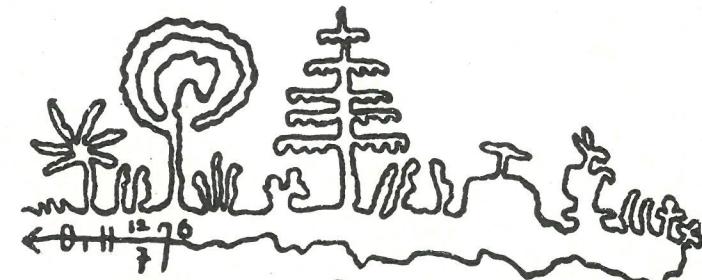
## SIGNES ET MOTS D'ORDRE DES VAGABONDS



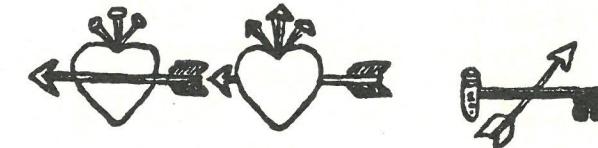
A.



B.



C.



D.

E.

(D'après le Dr Hanns Gross)

Il est assez curieux qu'on ait si peu parlé des signes grâce auxquels les vagabonds se fournissaient entre eux des renseignements; d'autant plus que ces signes, depuis des siècles, étaient utilisés également par les incendiaires et les assassins. Nous en donnons ici quelques spécimens avec leur signification. (1).

A l'origine, ces signes n'étaient que de simples indications données entre compagnons. On marquait les maisons à la craie ou au charbon : où l'on donnait de l'argent, un cercle (O); où l'on ne donnait rien, une croix (X); où l'on donnait du pain ou des déchets de cuisine, les deux signes entrelacés.

Parmi les autres signes: une sorte de treillis indiquait la présence de la police; trois triangles, la présence de personnes charitables; deux lignes entrelacées, celle d'un chien méchant. A côté d'une main étendue (fig. I) se trouve l'indication des maisons où l'on fait l'aumône : dans cette direction, la 4<sup>e</sup>, 7<sup>e</sup>, 11<sup>e</sup> et 20<sup>e</sup> maison; dans l'autre, la 6<sup>e</sup> et la 8<sup>e</sup>.

Mais les signes ne présentent pas toujours la même clarté. La plupart demeurent incompréhensibles aux non-initiés. Parfois, ce ne sont que les armes ou les blasons des chemineaux ou de la corporation à laquelle ils appartiennent. De cette catégorie font partie : les coeurs percés d'une flèche (fig. D), emblème des cloutiers ambulants; la clef et la flèche croisées (fig. E), marque du voleur par effraction; un craquelin, emblème des boulangers ambulants (fig. H). Remarquons les indications sur les flèches qui accompagnent cette marque. Elles annoncent au compagnon qui passera par là : ici j'ai passé le 5 du onzième mois de l'année 1872 et je reviendrai le 20 du onzième mois de la même année.

Le signe le plus fréquent est la flèche. Elle indique la direction précise et renseigne sur ceux qui accompagnent le vagabond. Les ronds indiquent les enfants, les demi-barres, les femmes, et les barres entières, les compagnons. On lit alors la fig. B comme suit : le 4 décembre 1858, je suis parti dans cette direction accompagné de deux enfants, deux amis et une femme.

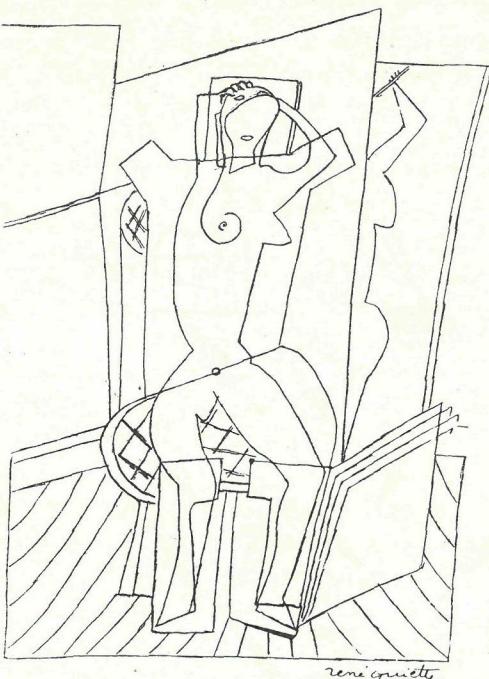
C'est une ancienne tradition que chaque individu ait sa propre marque; chaque corporation avait également la sienne. Les voleurs et vagabonds n'y manquaient pas. Ainsi, sous la première ligne de la figure A qui signifie : la quatrième maison dans cette direction sera attaquée au dernier quartier de la lune, cinq voleurs, en apposant leur signature emblématique, ont promis leur concours. La fig. C indique la direction prise par un vagabond et comportait sans doute un calembour graphique sur le nom ou le surnom de l'auteur. Il en est de même pour le perroquet de la fig. F qui comporte en outre une invitation à cambrioler une église le 26 décembre (jour de la lapidation de saint Etienne : d'où les trois pierres). Une réunion préliminaire

(1) A consulter Victor de Meyere et Lode Baekelmans : *Het Boek der Rabauwen en Naaktridders*. Ed. « De Tijd », Anvers.

devait être tenue à la Noël (l'enfant au maillot signifie la naissance du Christ). Enfin, la fig. G constitue une incitation au meurtre d'un gendarme dont le portrait est grossièrement tracé.



(D'après le Dr Hanns Gross)



René Guiette

## TRIPES D'OR

PIECE EN TROIS ACTES

par

FERNAND CROMMELYNCK

ACTE III (\*)

*Les volets fermés, la pièce est plongée dans la pénombre. A peine distingue-t-on une masse plus sombre couchée au fond, contre la porte et le plancher, une ombre? un homme? Le silence, au dehors, est parfois traversé de longs appels, aboiements de renard, cris de l'écureuil, hullement d'une chouette. Le silence au-dedans est régulièrement soulevé par un ronflement puissant comme une houle. Le ronflement cesse, rien ne bouge, mais la voix de Pierre-Auguste s'élève soudain, anxieuse:*

(\*) Lire l'Acte I dans *Variétés* du 15 mai, l'Acte II dans *Variétés* du 15 juin.

PIERRE-AUGUSTE. — Quoi? (Silence prolongé. Un gémissement.) Oh! mon ventre, mon ventre oh!... (Un temps. Enfin, très simplement): Je me suis endormi. Oui. Tu ronflais? Sans doute. Je m'écoutais gronder dans un demi-sommeil? Tu n'as pas froid? Non. Bonjours. (Un rire court et rentré.) Oh! oui, bon jour bon jour d'aujourd'hui. (Nouvelles plaintes.) Houla! Houla! Oh! mes pauvres entrailles. Tu souffres fort, Pierre-Auguste!... (Apaisement.) Pas moi, pas moi; mon ventre seulement. (On entend au loin le cri d'une bête nocturne. Sursaut d'inquiétude. Tout bas, très vite:) Eh?... Debout! Debout!... Ecoute! Ne perds pas la tête!... (Glapissement lointain. Pierre-Auguste écoute, vraisemblablement. A mi-voix:) Non. Non. Ce n'est pas le renard, ni le hibou, ce n'est pas l'écureuil qui danse dans son ombre. (Un rire contenu, mais gonflé d'un prodigieux contentement.) Signaux dans la campagne!... Ah! ah! oui, oui, je ris. Allez, beaux chasseurs d'écus!... Flairez, humez, reniflez! l'argent ne laisse pas après soi l'odeur du rut!... Où est mon plan? Ici. Fameuse nuit... (Effroi brusque. Sa voix tremble.) Hein? Quoi? (Arrêt. Très bas.) On approche. (Il crie à tue-tête:) Qui vive! qui va là?... Werda!? (On l'entend halenter. Enfin, à quatre pattes près de la porte, il aboie furieusement.) Vouwou! wouwou!... wouwou wouwou!... wouwouwouwou wouwouwou!... wou!... Wou!... wou!... (Très bas.) Cette fois, j'en suis certain, on a parlé, on parle! J'entends des voix par ici. Sont-ils déjà debout dans la maison? Pourquoi ne dorment-ils pas? Chut!... Mélina! Prudent et Frison, avec Froumence, peut-être?... Ils tiennent leurs conciliabules de bonne heure. Veille, veille, j'en aurai le fin mot. (Il entr'ouvre doucement la deuxième porte de gauche. Un mince filet de lumière s'y glisse, qui dissipe un peu l'obscurité de la pièce. On aperçoit, l'oreille plaquée, Pierre-Auguste aux écoutes. Il murmure:) Ils se taisent à présent. (S'entrebaillent alors toutes les autres portes, la première à gauche, les deux autres à droite. On aperçoit, écoutant aussi, chacun derrière la sienne, et dans l'ordre, Mélina, Prudent et Frison, hors de vue les uns des autres. La clarté qui vient des pièces voisines éclaire un peu mieux le décor. C'est un décor, en effet. Sur des panneaux de toile peinte appliquée contre les murs, est représentée une colonnade en galerie, de style Louis XIV, dont la perspective est fortement exagérée. A l'avant-plan et sur les trois côtés, une haie de personnages grandeur naturelle: les courtisans rangés pour le passage du Roi Soleil. Le Roi, c'est Pierre-Auguste lui-même, vêtu de pied en cap de velours, de soie et de dentelles. Coiffé d'une haute perruque noire et la ceinture garnie de coutelas et de pistolets. A mesure que le silence se prolonge, une expression de terreur grandissante s'imprime sur le visage des quatre gueuleurs. Enfin, lorsque l'effroi collectif est à son paroxysme, les portes sont poussées d'un même mouvement et chacun se précipite vers le milieu de la pièce dans un grand cri.)

PIERRE-AUGUSTE. — Au meurtre!

MÉLINA. — Au secours!

PRUDENT. — A l'aide!

FRISON. — A moi!

(Bousculade. Avant que de se reconnaître, il leur pousse à tous,



*L'excès de son plaisir malin l'empêche de parler. Il mime d'abord, ouvre les bras et les referme. Secoue la tête dans tous les sens, des larmes coulent jusqu'à sa bouche au large.) Compris?... Non?... (Maitre de lui, il lance alors, calculant son effet, détachant les mots:) Je n'ai plus rien à moi, plus rien de cessible ou de saisissable!... Là!... Quoi, Mélina, tu défailles? (Très vite, comme pour mieux diriger ses coups.) Tout est vendu: les eaux, les labours, les vergers!... vendus les boîts, vendus debout! vendus les prés, et les ruisseaux, vendus! Et les fermes, bêtes et gens. Et la maison des clairs Etangs. Et cette maison-ci, vendue de la cave au grenier. En vérité j'y demeurerai jusqu'à mon dernier souffle, mais elle est vendue et payée. (Il tend la main sous le plafond et rit.) Tiens! Il y pleut. Tant pis! que l'averse à présent la cible, ce n'est pas moi qui solderai le toit ni les impôts!... (Vers Froumence.) Le panier du fisc est percé!... Oh! oh! Prudent! quel mal soudain te lancine? Tu es blanc comme un mur d'orage! (Plus vite encore et plus haut.) Tout est vendu comptant et bon prix. Non pas contre des titres, des billets, du papier!... Ah! ah! ah! pas si sot. Contre du bel or flambant. On en trouve encore, on en trouve! (Il court à Frison qui s'est laissé choir sur le coffre, blême et la sueur au front. Il lui donne des bourrades, sous prétexte de le ranimer.) Eh! tu vas pas t'évanouir!... Froumence, vivement, ouvre les portes, les fenêtres. On peut les ouvrir désormais. Prends de l'air, mon garçon, l'air est à tout le monde. (Cette fois, il se précipite vers Mélina qui défaille vraiment, feignant une grande inquiétude.) Et toi aussi, ma chère, tu te meurs?... là, là, repose-toi (Il l'assied sur une chaise.) Laisse-moi... (Il lui envoie des tapes aux joues, énergiquement, comme pour la faire revenir. Elle proteste à peine d'une main lâche.) A droite! à gauche!... Hop! hop! N'ayez crainte, le sang remonte. (Il s'est tourné vers les autres.) Patience, Prudent, je te soignerai dans un instant. Frison, tu es assis sur mon coffre. Non, ce n'est pas un reproche. Restes-y. Il est vide. (Il clame soudain.) Vide!... le trésor s'est envolé! (Puis, dans le même moment, il s'apitoie outre mesure:) Oh! oh! Mélina, petite cousine!... Reviens à toi. (Vers Froumence.) Hélas! à peine lui pousse-t-il une âme qu'elle semble vouloir la rendre. Vraiment, elle n'entend plus. (Il lui crie à l'oreille.) Ecoute, Mélina, chaque nuit, tandis que vous dormiez, j'emportais au dehors une partie de mon butin. (Tendrement.) Tu as entendu? Non. (Il ne cesse de la frapper au visage ou dans les mains.) Tout seul dans la campagne et dans l'ombre, j'ai creusé, j'ai fouiné, cent terriers et cent taupinières!... J'ai tremblé aussi, mais c'est mon affaire. (Il crie encore.) L'argent est enterré vif! Tu n'entends pas Mélina?... Jusqu'à trois cris de la maison? Trois cris avec leurs échos!... la terre en est toute truffée. (Prudent et Frison se lèvent ensemble et tournent la tête vers la campagne.) N'ayez pas peur des filous, il faudrait au moins deux guerres pour déraciner mes sous!... Elle n'entend plus, ne voit plus!... Ah! pauvre! pauvre!... Elle a les yeux révulsés!... (Il la laisse retomber comme un pantin pour tirer de son pourpoint un papier qu'il lui met sous les yeux.) Vois si tu peux: ceci est le plan du pays relevé par moi! Regarde: un plan à mon seul usage, une sorte de labyrinthe dont j'ai emmêlé le fil. Vois: pour les autres, c'est un grimoire, un véritable*

rébus. Entendu: la clef, le chiffre perdu... tout est perdu. Vois: les petites croix et les signes mystérieux marquent la place des gisements, non pas de papiers, de pépites! (Il abandonne définitivement Mélina pour courir de l'un à l'autre.) J'ai, pour ma sûreté, recopié 10 plans pareils à celui-ci, qui sont tous cachés: j'en ferai 1,000 s'il le faut!... Et des contre-plans pour les cachettes des plans... et pour ceux-là, des surplans!... (A peine a-t-il glissé le plan sous sa veste: il est plié en deux par la souffrance.) Ho! ho! ho! ha! hi! ha! mon ventre! mon ventre! mon ventre!... (Les cousins, comme ressuscités, entourent Pierre-Auguste qui gémit.) Séismes!... déflagrations: abominable chémie: Azelle me laisse crever seul comme une grenouille au bout d'un chalumeau... oh! c'est la fin, je le sens!... (Brouhaha.)

MÉLINA, affolée. — Non, non, cousin, je t'en prie!

PRUDENT ET FRISON. — Excellence!...

MÉLINA. — Que faut-il faire? (On lui glisse un fauteuil dans lequel il coule lamentablement.)

PIERRE-AUGUSTE. — Azelle aurait dû venir, malgré ma défense! (Il grimace.) Ne l'oubliez pas, vous n'avez aucun intérêt à ma mort!

TOUS ENSEMBLE. — Non! Non!

PIERRE-AUGUSTE. — J'emporterai avec moi mon secret... Hou!... je suis tiré corps et âme vers le bas!...

LES AUTRES. — Excellence!

PIERRE-AUGUSTE. — Prudent et toi, Frison...

PRUDENT ET FRISON. — Au service de votre Excellence!...

PIERRE-AUGUSTE. — Allez chacun de votre côté, à la recherche de Barbulesque!

FRISON ET PRUDENT, bondissent. — Oui!

PIERRE-AUGUSTE. — ... et de gré ou de force, ramenez-le!

FRISON sort avec PRUDENT. — Oui, Excellence, mort ou vif!

PIERRE-AUGUSTE, crie en vain. — Vif!... imbécile! (A Mélina.) La crise passe, merci!... (A Froumence.) Froumence, va, regarde à la porte si Muscar ne revient pas. (Froumence sort. Aussitôt Pierre-Auguste attire à lui Mélina et baissant la voix, âprement.) Ce sont deux fieffés coquins! Qui? Prudent et Frison!... L'air qu'ils respirent me manque!... Qu'ils disparaissent ou je meurs!... Mélina, toi, qui connais les herbes bonnes et mauvaises, compose-leur un bouillon d'onde heures! quelque poudre de succession!... Mon héritage à toi, tout entière!... et la leur par-dessus... Ne réponds rien, tu y réfléchiras!... Voici Muscar justement, suivi de sa ribambelle! Froumence va rentrer! Chut! va... va chercher le bourgmestre... j'aurai peut-être des dispositions à prendre avec lui... va!... (Ahurie, Mélina sort au moment où Froumence rentre.)

FROUMENCE. — Il est proche de la fourche. (Pierre-Auguste va voir au seuil.)

PIERRE-AUGUSTE. — Mais c'est lui!... c'est lui!... c'est lui!... Ah! brave Muscar!... Il se peut que j'aie, grâce à lui, une bonne nouvelle à vous partager!...

FROUMENCE. — Merci! Je n'attendrai pas! (Elle sort à droite.)

PIERRE-AUGUSTE, soudain rembruni. — Il te fait peur?... (Elle se retourne vivement, prête à rire, mais se ravise.)

FROUMENCE, simplement. — Oui!

PIERRE-AUGUSTE la rejoint, baissant la voix. — A moi aussi, il fait une peur atroce!... Froumence, crois-tu qu'il me tuerait?

FROUMENCE. — Il ne vous refuse rien!

PIERRE-AUGUSTE, très vite. — Ne plaisante pas. Il nous hachera menu, toi et moi, rien que pour compter les morceaux!... (*On entend claquer le fouet de Muscar au dehors; le débit de Pierre-Auguste se précipite.*) Ecoute, Froumence, je ferai de mon cœur une pierre et te donnerai un peu d'argent. Cours au marché tout à l'heure, fais emplette d'une livre de champignons: morilles ou autres; auxquels tu ajouteras ceux que tu iras cueillir au pied des arbres, tout près. (*Claquement de fouet, nouvelle hâte.*) Tu me comprends?... Un petit plat qu'il s'en pourra... Au moment de te mettre à table pour partager son repas, je t'appelle... si! si! je te le jure!... Je t'expédie en ville! Alibi! Il dîne seul et tout le reste s'ensuit! (*Rire nerveux, le fouet claque près de la maison, volubilité folle.*) L'argent sortira bien de terre, un jour, tu seras riche!... (*Il la pousse dehors, mais la ramène par la manche, il lui reste dix secondes.*) Invite aussi Prudent, Frison et Mélina. J'ajouterai l'argent de leur part. (*Il la jette à la porte au moment où Muscar paraît au fond, déguisé en valet de comédie; celui-ci, le fouet haut, disperse devant la maison le cortège de femmes qui le suivait sans doute à cause de son accoutrement. Du reste, des groupes se formeront peu à peu derrière chacune des fenêtres.*)

MUSCAR. — Au large les péronnelles! (*Lorsqu'il fait face, il trouve le pistolet de Pierre-Auguste braqué sur lui.*)

PIERRE-AUGUSTE, tremblant. — Haut les mains! (*Muscar lève les bras et referme la porte du pied.*)

MUSCAR regarde, inquiet. — Froumence n'est pas ici? Non?... (*Sombre, menaçant.*) Tant mieux!... Je ne suis pas d'humeur galante!

PIERRE-AUGUSTE le conduit réellement au bout de son canon. — Entre Muscar! Ah! cher garçon!... T'ai-je attendu toute la nuit!... Je ne te réprimande pas!...

MUSCAR, gentil. — Sire, je me suis embarrassé dans la corde. Cette fois, elle est toute débitée! Si les gens mettent les tronçons à bout ils pourront arpenter leur bien!

PIERRE-AUGUSTE, impatient. — Oui! oui!... (*Sourire.*) Je t'en promets une autre toute neuve! Assieds-toi là... Haut! Haut!... les mains hautes!... Eh! bien! tu as vu Azelle?

MUSCAR, ému. — Oh! oh! oh!... Oui, Sire, j'ai eu bien de la peine à la trouver... Si menue dans son grand lit. Et malade d'un grand chagrin. Je l'aime éperdûment, sauf ombrage.

PIERRE-AUGUSTE. — Lui as-tu remis ma lettre?

MUSCAR. — Les deux lettres, Sire.

PIERRE-AUGUSTE, après un court étonnement. — Ah! oui? Qu'a-t-elle répondu?

MUSCAR. — Elle m'a confié en échange deux autres lettres pour votre Majesté.

PIERRE-AUGUSTE, fébrile. — Que ne le disais-tu?... Donne... donne... Oui, baisse les bras... Pas de faux mouvements, je te vise.

MUSCAR, sans se lever, tend les lettres. — Les voici.

PIERRE-AUGUSTE. — Ah lourdaud! Lève les bras!

MUSCAR, les bras levés tandis que Pierre-Auguste lit sa lettre. — La chère jeune femme est transparente comme une feuille dévorée par les chevilles, pour ainsi dire. Mais le dessin est joli et le regard passe au travers comme le ciel qu'on voit. Quant à écrire ses lettres, c'est un miracle. Ecrites? Non pas: tissées! L'ouvrière suspendue au bout du fil. (*A mesure qu'il lit, sans cesser de surveiller Muscar et de l'écouter, Pierre-Auguste marque une grande joie.*)

PIERRE-AUGUSTE s'exclame. — Elle guérira! Elle guérira, cher Muscar. (*Sa joie déborde.*) Dis, as-tu ouvert la lettre, avant de me l'apporter? (*Il a provoqué la foudre. Elle tombe d'un seul coup. Muscar se dresse et lance frémissant les bras au ciel, qu'il invoque bien involontairement.*)

MUSCAR. — Tu mens!... Tu as insulté Monsieur Muscar. Ouvert la lettre oses-tu dire? Sois maudit!!! sois maudit avec Judas, Caïphe, Hérode et Ponce-Pilate! Que la malédiction descende sur toi!!! Sois maudit dans les quatre parties du monde! Sois maudit de jour et de nuit! Maudit dans la maison et dehors! Maudit debout et assis! Maudit lorsque tu manges et bois! Maudit lorsque tu forniques! Maudit quand tu dors et quand tu t'éveilles! au printemps, en été, en automne et en hiver! Le lundi, les autres jours et le dimanche! Dans les heures et les minutes et les secondes!!! Dans le passé et le futur! Maudit!!!

PIERRE-AUGUSTE, claquant des dents, recule loin de Muscar, immobile, il balbutie. — Mon bon ami...

MUSCAR repart sur cette réplique comme sur un tremplin. — Que ton argent soit livré à Mélina! Azelle à la perdition! Que ta nourriture soit maudite! Les restes de tes repas maudits et si j'en goûte, maudit moi-même! Que Barbulesque soit maudit s'il te visite dans tes maladies! Et le bourgmestre s'il te fait porter en terre. (*Il a fini tout nettement.*)

PIERRE-AUGUSTE, d'une voix tremblante. — Ce n'était pas un reproche, Muscar! Si tu avais fait ce que tu n'as pas fait, je n'aurais pas eu la peine que je vais avoir: de te la lire moi-même cette lettre!

MUSCAR, simple, se rassoyant. — Ah bien! C'est pour ça seulement?... Je l'ai lue!

PIERRE-AUGUSTE renait à la joie. — Ah!!! Tu sais donc que j'épouse Azelle?

MUSCAR. — Et qu'elle enterrera votre Majesté...

PIERRE-AUGUSTE, rayonnant. — ... Avec mon argent, oui. Si je trépasse avant elle. Mais il s'agit bien de mourir!!! Azelle guérira maintenant. Elle entre en convalescence! Crois-moi... Elle est fine, mais robuste, et rien qu'un trop long chagrin l'a mise comme tu l'as vue... Pour moi, Barbulesque me réserve une panacée!... Plus tard! (*Il rit aux larmes, puis confidentiel.*) Le mariage est une précaution, comprends-tu?... Lève les bras, lève les bras!... Naguère, on vendait encore des jours d'indulgence. Autrefois, nos ancêtres des forêts s'engageaient

à payer leurs dettes quelque part, entre l'Enfer et le Paradis; leurs créanciers tiraient sur l'au-delà! Enfin, dans les temps anciens, les morts, pour prix du sacré passage, serraient une obole entre les dents. Denier par ci, denier par là... C'est donc que tout s'achète et se vend, dessus les nuages et dessous... Hein? Le vieil Hormidas n'y songeait point!... Qu'on m'enterre avec mon argent et ma volonté sera faite au ciel comme sur la terre. Je... (Sa joie s'éteint brusquement, comme soufflée, il blémit, tremble, demande à voix basse, halantant) Tu as entendu... qu'est ceci... une voix qui vient d'en bas!... (Il se jette à quatre pattes et aboie furieusement.) Woo... woo... woo... woo... (Il se relève bientôt, épousé.) Je n'en puis plus! Aboie pour moi!!!

MUSCAR obéit. — Woo... woo... woo (Sur un geste de Pierre-Auguste il s'arrête. Ils écoutent. Muscar baisse la voix.) Je n'entends de voix qu'au dehors!

PIERRE-AUGUSTE. — Oui!

MUSCAR. — C'est peut-être Herminie qui vient!

PIERRE-AUGUSTE bondit. — Quoi?

MUSCAR rit. — Herminie!!! ah, ah ah!!! Elle ne sera pas bien contente qu'après tant de serments, de promesses, de broderies et de passementeries...

PIERRE-AUGUSTE, fâché, déçu. — Tu es fou!

MUSCAR. — ... nous en épousions une autre — je dis nous, Sire — comme dirait votre Majesté, sauf ombrage.

PIERRE-AUGUSTE, exaspéré. — Tu n'as pas su te délivrer d'elle?

MUSCAR. — Non.

PIERRE-AUGUSTE. — De la plus dangereuse, de la dernière pucelle?

MUSCAR. — Non.

PIERRE-AUGUSTE. — Ni par persuasion, ni par efforcement?

MUSCAR. — Hélas!

PIERRE-AUGUSTE. — Même par calomnie!

MUSCAR, offensé. — Elle est trop laide, Sire, j'y laisserai ma réputation avec la sienne!

PIERRE-AUGUSTE, révolté. — Oh!... oh!... oh!... Et la diablesse va venir?

MUSCAR. — Sans faute!

PIERRE-AUGUSTE. — Comme d'habitude, toute ballonnée de soupirs à me déraciner le cœur!... Oh! oh! oh!... (Il marche de long en large, un peu obliquement de manière à ne pas perdre Muscar de vue. Il enfile un long chapelet d'exclamations, dont chacune, par l'intonation qui traduit la pensée, devient extraordinairement éloquente.) Oh! oh! oh! oh! oh! oh! oh! oh! oh! (Selon le rythme et la nuance et le diapason qui va s'élevant il faut entendre à peu près ceci: « je n'en puis plus, c'est au-dessus de mes forces, c'est à désespérer de tout, que vais-je devenir, quelle idée! oui, c'est une solution, une issue... l'idée n'est pas mauvaise... Et même, elle est bonne, très bonne, excellente... merveilleuse... Victoire! je suis sauvé... conclusion.) Eurèka!... (Muscar applaudit, comme un amateur de musique, balançant la tête.)

PIERRE-AUGUSTE, exaspéré. — Tu n'as pas su te délivrer d'elle?

PIERRE-AUGUSTE. — Les mains hautes, Muscar! les mains hautes!... j'ai trouvé!... Va-t-en, Muscar, je n'ai plus besoin de toi!... Je m'en tirerai!... Va... Suffit... cette affaire entre moi et moi!...

MUSCAR s'incline, sourit et se dirige vers la porte. — Votre Majesté chante d'une belle voix! sans laisser tomber son fromage! (Au dernier moment, Pierre-Auguste le rappelle.)

PIERRE-AUGUSTE. — Muscar, j'ai besoin de toi, reviens! (Il le ramène et, le visage crispé, inquiet, fébrile, il raconte hâtivement.) Peu avant ton retour, je m'étais endormi là, innocent comme l'enfant. Est-ce un pressentiment qui m'éveille? Sans doute. A tout le moins une crampe providentielle. Silence partout. Sinon vers le bois chenu où chantaient nos tourtelunes. (Rire sec.) J'appelle ainsi les chercheurs de trésors qui chouannent dans mes domaines. Tu ne les as pas rencontrés?

MUSCAR, somnolent debout, sans ouvrir les yeux. — Non, Sire. Et j'y suis passé. Ah! c'était une belle nuit bien tendre... un peu mouillée... toute brochée de bonnes odeurs... de demandes et de réponses... (Il sourit bêtement.) Les bêtes se cherchaient... Et moi, je songeais à Froumence... (Il s'éveille pour regarder avec inquiétude autour de lui.)

PIERRE-AUGUSTE, nerveux, catégorique. — A d'autres!... Il n'est pas besoin de tant de colloque pour peupler une journée de chasse. A ton approche, mes filous se seront fichés en terre, les bras au ciel comme te voilà, pour imiter le geste des arbres. Et toi, benêt, tu es passé. N'importe!... J'étais donc seul dans le noir, me parlant un peu à l'oreille pour me tenir compagnie — soudain un murmure insolite me répond... j'écoute... Les portes s'ouvrent à la fois... et trois démons se précipitent sur moi, l'arme au poing!... (Muscar ouvre de grands yeux ahuris, il essaie de comprendre.) Oui! même Mélina... une heure plus tôt j'étais perdu. Ils écoutaient aussi ma conversation, m'ont-ils c'est elle qui mène les autres. Ceux-là n'ont pas de cervelle ensemble de quoi boucher un trou d'aiguille. Veux-tu?...

MUSCAR dort debout, titubant; il répond avec une douceur parfaite. — Elle mourra de mes mains!

PIERRE-AUGUSTE, transporté. — Vraiment? Quand?

MUSCAR fait demi-tour vers la porte. — A l'instant!

PIERRE-AUGUSTE, l'arrêtant. — Elle n'est pas ici. Attends... patience... (Il regarde Muscar avec admiration.) Ah! Muscar, laisse-moi t'embrasser! (Il l'étreint, son pistolet braqué dans le dos de Muscar.)

MUSCAR, inquiet. — Si le pistolet part tout seul, nous serons troués ensemble.

PIERRE-AUGUSTE, le libérant. — N'aie crainte! (Il rit.) Je fais le vide autour de l'argent — ni passé, ni présent, ni avenir — Comprends-tu?... (Il l'entraîne rapidement vers la porte et ordonne rapidement.) Monte une échelle à ta chambre, ouvre la fenêtre et cache-toi. Dès qu'elle rentre, tu bondis! Et tu me bascules la mégère par-dessus bord, la tête en bas sur le pavé de la cour. Tu jettes l'échelle ensuite. L'un expli-

quera l'autre... Convenu?... (Muscar opine du bonnet.) Va, maintenant, va, Muscar! Ah! ah! ah!... Pourquoi convoiteraient-ils mes sous et ne guetterais-je pas les leurs? Oeil pour œil. Nous partagerons, Muscar. Va, tu seras récompensé.

MUSCAR *salut et répond d'une langue pâteuse.* — Tout l'honneur est pour moi, Sire! (Il sort.)

PIERRE-AUGUSTE *rouvre la porte, le rappelle.* Muscar ne reparaira plus. — Muscar!... Tu sais, je ne crois pas aux revenants, aux chiens fantômes... aux jeteurs de sort. Pourtant, on peut prendre des précautions. Retire tes malédictions, je t'en prie!... Merci, mon cher!... (Il ferme la porte et, tourné vers elle, avec une joie féroce:) Et moi, je te dénonce aux gendarmes! Tu auras une corde de pendu toute neuve, comme promis, avec la potence au bout! (La porte du fond s'ouvre. Barbulesque paraît. A son aspect, Pierre-Auguste va s'asseoir dans son fauteuil, éclate en sanglots. Prudent et Frison restent au dehors, sur le seuil.)

PIERRE-AUGUSTE. — Ah Barbulesque, bourreau! Je t'attends depuis cent ans! Je souffre trop!...

BARBULESQUE *s'avance vers lui, mais sans même le regarder; il examine le décor autour de lui et, très amusé, marmotte.* — Mangez-vous? Buvez-vous? Dormez-vous? Digérez-vous? Eructez-vous? Rêvez-vous? Urinez-vous? Transpirez-vous? Peu ou prou? Allez-vous à la garde-robe?

PIERRE-AUGUSTE *crie à travers ses pleurs.* — Non!

BARBULESQUE, *ramené au fait.* — Quoi?

PIERRE-AUGUSTE. — Non!... Je ne vais pas à la garde-robe!

BARBULESQUE, *étonné.* — Pourquoi?

PIERRE-AUGUSTE, *relevant la tête.* — Je ne veux pas!!! C'est-à-dire... dans les commencements, je ne voulais pas y aller... je ne voulais pas rendre l'or que tu m'as fait prendre qu'il n'ait produit ses effets... Je l'ai gardé tout un mois.

BARBULESQUE, *ahuri.* — Hein?

PIERRE-AUGUSTE *pleure.* — Et maintenant, je ne puis plus. Les microbes se font avec des armes modernes une guerre intestine dont je suis tout entier secoué, sans espoir de délivrance!... Aide-moi, Barbulesque!

BARBULESQUE. — Un mois, dis-tu?

PIERRE-AUGUSTE. — Jour par jour.

BARBULESQUE, *simplement.* — Encore un coup et tu crèves, sans haut ni bas!

PIERRE-AUGUSTE *se dresse, terrorisé, s'accroche à lui.* — Mais te voici. Et tu me sauves! Tu ne me laisseras point périr au moment où l'argent est à l'abri?... Si tu savais quels sont mes projets. Je te les confies tout à l'heure. Barbulesque... Barbulesque!...

BARBULESQUE. — Primo. Il faut prendre une médecine après une douche interne.

PIERRE-AUGUSTE. — Je les ai prises toutes.

BARBULESQUE. — Pruneaux?



Christie Comedy



K-2-11

Fox Sunshine Comedy



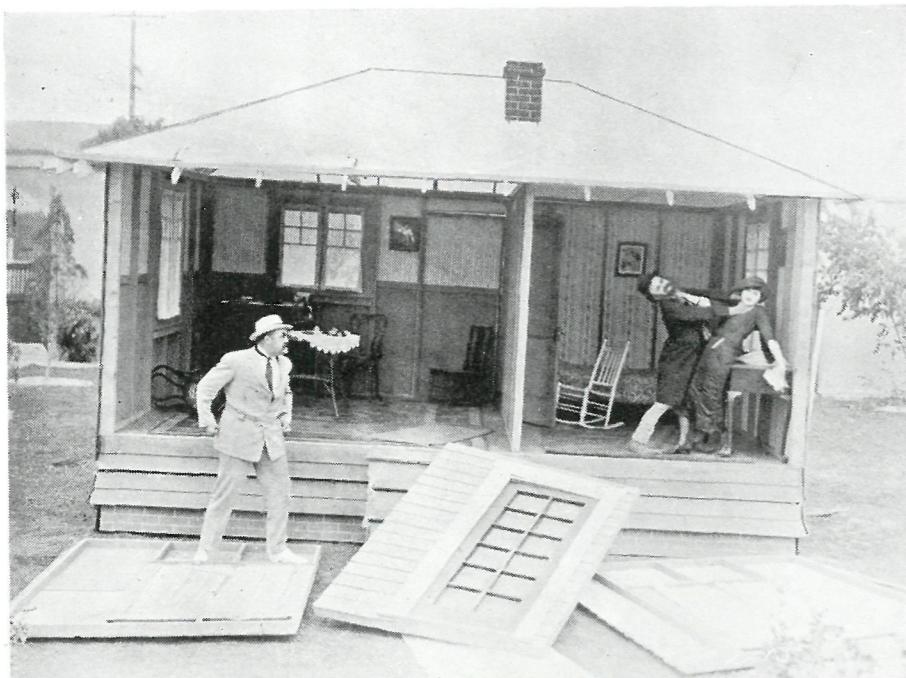
Mack Sennett-Erka Prodisco



Fox Animal Comedy



Paramount-Christie Comedy



Fox-Sunshine Comedy



Fox

PIERRE-AUGUSTE. — Oui. (*La porte s'ouvre, le bourgmestre paraît, conduit par Mélina. A Barbulesque:)* Un moment, s'il te plaît? (*Il court au bourgmestre.*) Bonjour, mon cher, entre, assieds-toi. (*Il le fait asseoir sur le coffre. A Mélina, qui va sortir à droite, il crie, avec inquiétude:)* Mélina, ne va pas à ta chambre! Pas aussitôt!... Demeure-là! (*Au bourgmestre, en passant:)* Je suis à toi! (*Il revient près de Barbulesque.)*

BARBULESQUE reprend son interrogatoire, auquel Pierre-Auguste répond par signes affirmatifs. — Tamarin? Calomel? Casse? Rhubarbe? Séné? Soude? Potasse? Magnésie? Julep? Brione? (*Pierre-Auguste hésite et hésitera dans la suite. Guetté du coin de l'œil par Barbulesque, mais à chaque fois, il finit par répondre: Oui.*) Soldanelle? Coloquinte? Gratiole? Euphorbe? (*Hésitation marquée.*) Gomme-gutte? (*Il se demande évidemment si Barbulesque plaisante — « Oui », tout de même: mais faible.*) Huile de ricin? (*Rassuré, son affirmation est énergique.*) Huile de mussolin?

PIERRE-AUGUSTE, surpris. — Quelle?

BARBULESQUE, vivement. — Celle-ci, tu ne l'as point prise. Cette purge romaine que tu voulais donner à tes parents? Bon? Je vais t'administrer une dose d'huile de mussolin dont tu me reparleras.

PIERRE-AUGUSTE, dernier effort. — Il n'est pas d'autre remède pour me guérir sans rendre l'or?

BARBULESQUE. — Crever en est un autre.

PIERRE-AUGUSTE, aussitôt. — Je prendrai l'huile!... (*Il soupire.*) Serai-je au moins soulagé?

BARBULESQUE. — Aussitôt... En attendant, va sur ta chaise et restes-y.

PIERRE-AUGUSTE. — Longtemps?

BARBULESQUE. — Jusqu'à reddition. La chaise est encore le meilleur piège.

PIERRE-AUGUSTE, tout réjoui. — Merci, Barbulesque. Merci. J'irai tantôt. Ne me quitte point. Nous n'avons pas fini. J'attends de tes lumières une consultation autrement importante. (*Il rit largement.*) Mélina, tu peux monter à ta chambre! (*Nuage sur son visage. Mélina sort. A Barbulesque:)* Patiente un peu, mon bon ami. (*Au bourgmestre:)* Approche, bourgmestre, veux-tu?

LE BOURGMESTRE, confondu d'admiration. — Excellence, ce costume, est un costume... (*Pierre-Auguste rit.*)

PIERRE-AUGUSTE. — ... de cérémonie.

LE BOURGMESTRE. — Ah oui! il est magnifique.

PIERRE-AUGUSTE. — Assieds-toi.

LE BOURGMESTRE. — Et sache que la loi ne s'oppose pas à ce que tu ailles ainsi vêtu de par le monde.

PIERRE-AUGUSTE. — Merci. Allons au fait.

LE BOURGMESTRE. — Sauf à ne pas porter de masque, hors des jours de carnaval.

PIERRE-AUGUSTE. — Voici l'affaire. Il faut que tu nous maries, Azelle et moi, ce matin.

LE BOURGMESTRE, *bousculé, suffoqué, murmure.* — Ce matin?

PIERRE-AUGUSTE. — Ce matin.

LE BOURGMESTRE *se lève et marche avec agitation.* — Non, non, je ne puis pas, Excellence! Je n'engage pas ma responsabilité.

PIERRE-AUGUSTE *le suit.* — Bourgmestre, je t'ai dit naguère que je te ferai cadeau d'un uniforme à queue de morue...

LE BOURGMESTRE. — Je représente la loi.

PIERRE-AUGUSTE. — Et d'un bicorné à plumes d'autruches.

LE BOURGMESTRE. — Tu me feras destituer!

PIERRE-AUGUSTE. — Au bord du col et des manches court palmette sur palmette un large galon doré.

LE BOURGMESTRE. — Mais...

PIERRE-AUGUSTE. — Enfin, il pèse dix livres tout net.

LE BOURGMESTRE *faiblit.* — Les bans ne sont pas publiés...

PIERRE-AUGUSTE. — Nous les publierons par la suite. Il s'agit de gagner du temps.

LE BOURGMESTRE. — Tout net... Dix livres, as-tu dit?

PIERRE-AUGUSTE. — En effet... Tu y engages ta responsabilité... Mais la loi t'y autorise. Sache encore qu'Azelle est malade.

LE BOURGMESTRE. — Il est là haut, dans le coffre?

PIERRE-AUGUSTE. — Ce mariage doit la sauver.

LE BOURGMESTRE. — C'est donc un mariage *in extremis?* C'est autre chose, Excellence, j'y consens.

PIERRE-AUGUSTE *aboie soudain, le cou tendu vers la porte de droite.* — Woo... woo... woo... (Terrifié, baissant la voix.) Tu n'as pas entendu crier là-haut? Non?... C'est mon tintouin!... (Il s'éponge le front et grimace un sourire.) Muscar dit que aboyer un roi vivant vaut mieux qu'un chien mort. Innocente plaisanterie! — revenons à notre affaire — (Il se rasseoit.) Malade moi-même autant qu'Azelle, n'est-ce pas, Barbulesque? (Signe affirmatif de Barbulesque.) Je ne puis me rendre chez elle. (Le bourgmestre bondit.) Le mariage se fera donc ici, par procuration!

LE BOURGMESTRE *se démène.* — Tu as juré de me perdre?

PIERRE-AUGUSTE. — Il est entendu qu'Azelle y sera représentée par Herminie, — mais, chut! — qu'Herminie pense être mariée pour son compte.

LE BOURGMESTRE. — J'y perdrais mon mandat.

PIERRE-AUGUSTE, *tranquille assis.* — Quant au bicorné, il est d'un feutre également amarante.

LE BOURGMESTRE. — Non, non.

PIERRE-AUGUSTE. — Si!... En forme de gondole!

LE BOURGMESTRE, *désespéré.* — Il n'y a point de précédent.

PIERRE-AUGUSTE *se lève et le rejoint.* — Dix... cent... mille!... Nous te les recueillerons!

LE BOURGMESTRE. — D'un feutre également amarante?

PIERRE-AUGUSTE. — Au reste, pour plus de sûreté, s'il te plaît... Tu te rendras ensuite chez Azelle, afin de valider le mariage... Par un second acte public...

LE BOURGMESTRE. — ... en forme de gondole?

PIERRE-AUGUSTE. — Muscar y sera mon procurateur...

LE BOURGMESTRE, *conquis.* — Eh parbleu, oui, tu as raison!... Je ne vois pas qu'on y puisse me reprendre?

PIERRE-AUGUSTE, *triumphant.* — L'uniforme est à toi dès après la célébration. C'est dit? (Le conduit à la porte.) Va chercher tes scribes et que tout soit bâclé dans une heure. (Il le retient.) A cause d'Herminie, passe sur les formalités et les cérémonies. Le temps presse... (Il y a la culotte de satin vert avec l'habit.) Premièrement, nous signons les actes, c'est le principal... tu nous réciteras ensuite, si c'est ton plaisir, les nom, prénoms, obligations, droits, devoirs... tout le bâgoüin... (Le bourgmestre tremble, hésite, dernier argument.) Enfin, l'écharpe aux trois couleurs et la petite épée d'apparat... Va!

LE BOURGMESTRE, *à la porte.* — Je serai bientôt revenu. (Il s'enfuit.) (Pierre-Auguste se retourne et rit en regardant Barbulesque. A ce moment une acclamation s'élève au dehors.)

LES FEMMES, *rangées vers la maison, crient, applaudissent.* — Herminie!... Herminie!...

PIERRE-AUGUSTE *vivement, très gai.* — C'est Herminie! Je l'attendais!... Elle vient ici chaque jour, me retourner sur sa broche!... Non pas seule!... Avec sa garde du corps!... Tu ne sais pas ce qu'elle a pu me faire endurer tant que l'argent était à sa portée!...

LES FEMMES. — Herminie!... Herminie!...

PIERRE-AUGUSTE *rit durement.* — Mais... Je me revanche aujourd'hui... (Parait au fond Herminie, flanquée de sa commère. Elle se précipite sur Pierre-Auguste, qu'elle étreint fortement. En vain tenterait-il de lui échapper. Toujours elle le rattrape et le reprend. Au dehors, les femmes accompagnent la scène de leurs rires moqueurs.)

HERMINIE, *d'une voix chantante et douce.* — Ah! je te revois, bien-aimé, j'ai langui tout le jour après toi. Combien de fois ai-je parcouru en esprit l'espace qui nous sépare? Mille fois plutôt que cent?... Tant que je me sens lasse à mourir! Soutiens-moi, mon cher trésor!

PIERRE-AUGUSTE. — Fermons la porte!

HERMINIE. — Pourquoi? Si j'avais autant de voix que de cheveux, tous les échos de la terre crieraien au ciel mon amour! J'irais comme une mendiante le chanter sur les routes, dans les cours, et les hommes me jettentraient par les fenêtres leur fortune jusqu'au dernier sou!

PIERRE-AUGUSTE. — Mais...

HERMINIE. — Je suis tout entière habitée par toi!... Si je parle, j'entends ta voix qui me répond selon mes désirs et c'est toi qui parles en moi.

PIERRE-AUGUSTE. — Attends...

HERMINIE. — Je ne vois plus que par tes yeux. Ta bouche est le miroir de ton baiser. Regarde-moi. Ne te reconnais-tu pas?? C'est toi-même que tu serres contre toi!

PIERRE-AUGUSTE. — Laisse!

HERMINIE. — Dis bien-aimé, ton amour a-t-il une force égale au mien? Alors, tu es Herminie, à ton tour?? Ne bouge plus. Permets aussi que je me contemple.

PIERRE-AUGUSTE. — Ecoute...

HERMINIE. — Que tu es majestueuse, Herminie, dans tes beaux atours!... (*Il recule, elle le suit.*) Velours, satin, ruban, dentelle... sont un écrin digne de toi!

PIERRE-AUGUSTE. — Je... je... je...

HERMINIE, aussitôt. — Je... je... je... dis-tu? Hélas, méchant, tu restes pareil à toi-même. Ces yeux n'ont pas mon regard, cette bouche n'a pas mon sourire. Non, tu n'es pas encore Herminie!... Tu ignores combien Pierre-Auguste peut aimer!...

PIERRE-AUGUSTE. — De grâce!...

HERMINIE. — Oh si!... Je blasphème... Ton miroir te le dira... Je ne sais plus... je suis folle... Je nous ai tout embrouillés...

PIERRE-AUGUSTE, accablé, tombe assis sur le coffre. — Oh! oh! oh!!!

HERMINIE, assise sur ses genoux. — Oh oui! sur tes genoux!... Etreins-moi! Lorsqu'on aime, n'est-ce pas? on voudrait bercer son bien-aimé! L'avoir tout petit contre soi... afin d'en soulever le poids, en faire une miniature pour le porter tout entier. (*Elle ferme les yeux, sourit aux anges.*) Et c'est ainsi que se fait l'enfant... Mon bien-aimé, je t'écoute... je ferme les yeux... Dis-moi des paroles où se mesure ton amour, s'il se peut... (*Elle se tait.*)

PIERRE-AUGUSTE. — Ce n'est plus la peine, je t'épouse tout à l'heure.

HERMINIE bondit sur ses pieds. — Tout à l'heure?

PIERRE-AUGUSTE. — Le bourgmestre va venir, qui nous mariera.

HERMINIE. — Les bans...

PIERRE-AUGUSTE — ... seront publiés plus tard... Ne t'inquiète pas...

HERMINIE. — Non, je n'accepte point...

PIERRE-AUGUSTE se dresse à son tour, pâlissant. — Pourquoi?

HERMINIE. — C'est trop vivement...

PIERRE-AUGUSTE. — Toi même, Herminie, tu le désirais?

HERMINIE. — Tu ne sais pas le prix d'une vache adulte? Si le mariage doit me priver de ta tendresse, je n'en ai pas pour mon argent.

PIERRE-AUGUSTE court à elle, éperdu. — Tu ne m'as pas compris. (*Il fait un grand effort pour parler.*) Azimie. Toi et moi sommes unis comme le bois et la corde d'un arc bien tendu pour mille flèches vers l'avenir. Hermazelle, rien qu'à prononcer ton nom, je me sens fondre tout entier autour de mon cœur. (*Muscar paraît sans être vu de Pierre-Auguste, qui continue.*) Mon cœur à ton cœur s'entrelace!

MUSCAR, souriant. — C'est cœur atout! (*Pierre-Auguste se retourne d'un bloc, raidit, terrifié.*)

PIERRE-AUGUSTE, à Herminie, dans un souffle. — Pardonne-moi, je te rejoins! (*Il court à Muscar. Aussitôt la commère vient se placer à*

côté d'Herminie, ainsi qu'une fidèle et farouche gardienne. Pierre-Auguste parle à l'oreille de Muscar, lequel lui répond de même.)

PIERRE-AUGUSTE, étonné. — Assurément?... (*Muscar opine du bonnet. Même jeu que précédemment.*) Tournait?... Tournait?... Quoi tournait?

MUSCAR, toujours souriant. — La fenêtre donc, tout autour de ma chambre!

PIERRE-AUGUSTE. — Alors? (*Il tend l'oreille à la confidence. L'assurance et la joie lui reviennent.*) Entre les matelas?

MUSCAR. — Certain, Sire... Toutes les deux!...

PIERRE-AUGUSTE, étonné. — Quelles deux?

MUSCAR. — Les Mélina!

PIERRE-AUGUSTE, après un court étonnement. — Ah oui! bon... je te remercierai plus tard... (*changeant de ton et se tournant vers les autres.*) Monsieur Muscar, le bourgmestre va venir nous unir, Herminie et moi, dans un moment. Tu seras mon témoin et ta femme, ma témoine. J'ai préparé dans ma chambre, là-haut, la plus belle robe du Théâtre Volant pour la mariée. Elle est étalée sur le coffre. Conduis-la, qu'elle aille s'habiller. (*Muscar attend.*)

HERMINIE. — Viens m'embrasser, mon bien-aimé! (*Pierre-Auguste obéit malgré lui. Il est obligé de tourner autour de la commère et de passer derrière elle pour rejoindre Herminie.*)

LES FEMMES, en clameur. — Hourra! hourra!!

HERMINIE se dirige vers la porte de droite, s'arrête. — Promets-moi d'abord que tu me cajoleras! que tu me dorloteras encore quand nous serons en ménage!

PIERRE-AUGUSTE. — Sans doute, Herminie, sans doute!

HERMINIE. — Embrasse-moi! (*Même jeu que précédemment.*)

LES FEMMES. — Alleluia!

HERMINIE, faisant un pas de plus. — Jure-moi que tu n'aimes plus Azelle?

PIERRE-AUGUSTE, après une affreuse grimace. — Je le jure!

HERMINIE. — Embrasse-moi! (*Même jeu.*)

LES FEMMES. — Hosanna!

HERMINIE, à sa suivante. — Viens marraine! (*Elle sort à droite, précédée de Muscar et suivie de la commère. La porte fermée, la colère de Pierre-Auguste éclate.*)

PIERRE-AUGUSTE. — Ah! la garce! la garce! la garce!... qui lui souffle les discours qu'elle me sert! Muscar encore, peut-être bien?... A-t-elle assez vengé les pucelles?... Et sont-elles pas payées, Barbulesque?... Ah! mais à chacun son tour, le Semble-Amour! le Semble-Amour!... finit enfin par un mirage nuptial... (*Il claque la porte du fond au nez des femmes.*) Au diable! vous autres!... (*Clameurs dans la rue.*)

LES FEMMES, dans la rue. — Hosanna! (*Pierre-Auguste descend en courant vers Barbulesque, s'assied devant lui, tout près, genoux contre genoux.*)

PIERRE-AUGUSTE, catégorique. — Veux-tu me greffer des glandes?

(Aucune réaction chez Barbulesque. A peine s'il lève les sourcils.) Veux-tu me greffer des glandes?... (S'exaltant.) J'étais bien naïf quand à mes débuts je demandais à l'argent, en retour de mes sacrifices, seulement notre temps perdu, celui d'Azelle et le mien, soit notre double jeunesse!... Ah! dérisoire!... Ce que je revendique à présent c'est ma jeunesse d'abord, et la jeunesse des autres, et l'éternelle du monde!... Veux-tu me greffer des glandes?

BARBULESQUE, *enfin, sourit*. — Tous mes singes sont morts de différents vaccins. Je n'en ai plus de reste!

PIERRE-AUGUSTE. — Eh!!!... Muscar n'est-il pas là?

BARBULESQUE. — En ce cas, oui donc! fort bien!

PIERRE-AUGUSTE *debout, frémissant de joie*. — Tu y consens?

BARBULESQUE. — Certes!

PIERRE-AUGUSTE. — Et lorsque la jouvence de celles-ci sera presque éliminée, me les remplaceras-tu?

BARBULESQUE. — Sinon moi, mes successeurs!

PIERRE-AUGUSTE, *laissant éclater sa joie, il marche par la chambre, les bras ouverts*. — Ah! je me sens déjà tout gaillard!... Ainsi Pierre-Auguste Hormidas ne mourra plus!... Il verra outour de lui les chênes sortir de terre, pousser du tronc et des branches, cent fois se donner des feuilles et les rejeter cent fois!... que la forêt sera, aussi vifs que des jets d'eaux, une assemblée de jets d'arbres!... Dis, par la vertu des glandes!... Ah! ah! Tout seul, du haut de mon trésor, j'admirerai les espèces tournant sur elles-mêmes et les unes autour des autres, telles des planètes dans un ciel d'hiver... Je ne me marie plus!...

BARBULESQUE. — Que si!... par prudence!... tu peux toujours recevoir une tuile sur la tête!

PIERRE-AUGUSTE. — C'est vrai! Tant pis! Marions-nous! Mais, va, je me garderai!... Et maintenant, lamper comme un Polonais et deux Allemands!

BARBULESQUE *se lève*. — Ah non!

PIERRE-AUGUSTE. — Bâfrer comme un Belge et deux Hongrois!

BARBULESQUE. — Non!

PIERRE-AUGUSTE. — Aimer comme un Turc et deux Français!

BARBULESQUE. — Non!

PIERRE-AUGUSTE. — Quoi?

BARBULESQUE. — Non, non non et non!!! De greffe en greffe, tu deviendras comme Adam dans son Paradis Terrestre, délivré de l'aimer, du dormir, du boire et du manger!

PIERRE-AUGUSTE, *haussant les épaules*. — Et mais... Adam fit tout cela!

BARBULESQUE, *parodiant une terrible menace*. — Le Grand Economie le fit aussitôt venir: « Il te suffisait de te connaître pour être. Pourquoi as-tu osé la chose inutile? Le superflu m'est contraire. Sache-le. Que le péché désormais te soit nécessaire. Tu devras mourir pour vivre. (Pendant qu'il parle, Pierre-Auguste est pris d'une crampe. Il

*se porte les mains au ventre.*) A l'instant, de ses foudres, il coupa Adam en millions de petits morceaux. Adam, comme un ver qui n'était plus nu! A chaque tronçon, il a donné une force et un visage et il dit: « Ne vous rejoignez plus! vivez chacun! Croissez et multipliez! »

PIERRE-AUGUSTE *gémit*. — Hou!... Non... va... continue...

BARBULESQUE. — Et voilà des millions de petits Adam forniquaillant par le monde. Or, la mémoire ayant été hachée menue avec le reste, les parties perdirent le souvenir de l'ensemble. Et pour mieux les séparer encore, le Père leur envoya deux grandes Lumières qui les éblouirent: Le Temps avec sa faux et la Personnalité avec son masque. Et Dieu conclut: « Chacun aura son nom et son âge! »

PIERRE-AUGUSTE, *courbé par la souffrance*. — Hou!... hou... hou... va vite!

BARBULESQUE *rit*. — De sorte qu'après cela le grand Adam ne pouvait plus reconnaître, même quand tous les petits hommes assis en rond sur leur derrière se regardaient en même temps.

PIERRE-AUGUSTE, *plié en deux*. — Achève... achève...

BARBULESQUE. — Il en usa de même avec les bêtes et les plantes. A cause du serpent et de l'arbre. Ainsi, de l'éternel procède le perpétuel. C'est fini.

PIERRE-AUGUSTE. — Hou là, hou...

BARBULESQUE. — Et c'est pourquoi tu ne seras, avec tes glandes, ni fornicateur ni goulafre, si tu ne veux pas que tout recommence comme devant!

PIERRE-AUGUSTE. — Vais-je continuer à souffrir mille envies!

BARBULESQUE. — Tes appétits te quitteront peu à peu.

PIERRE-AUGUSTE. — Vraiment?

BARBULESQUE. — Avec le besoin.

PIERRE-AUGUSTE. — Mais s'il faut mourir toujours pour être un éternel vivant, que serais-je moi, Pierre-Auguste Hormidas?

BARBULESQUE. — Tu seras le mort éternel!

PIERRE-AUGUSTE, *triomphant*. — Bien dit! C'est mon affaire!... Je n'aurais plus à dépenser. Ceci est mieux encore que l'or potable! Hein?... Et maintenant je puis aller sur ma chaise?!!! (S'élançant dans son cabinet.) J'y vais!...

BARBULESQUE *lui crie*. — Vas-y, vas-y et n'en bouge! (Dès que la porte s'est refermée, Barbulesque court à la seconde porte et appelle.) Froumence! Froumence!! Viens là!!!... (Froumence accourt.) Ecoutez, ma fille, Tripes d'Or, ton maître, va crever comme un mécréant si tu ne lui administres une purge massive.

FROUMENCE. — Il ne la prendra pas!

BARBULESQUE. — L'huile de mussolin?

FROUMENCE. — Il la lui faudrait rentrer de force!

BARBULESQUE. — C'est ainsi justement qu'on la donne!

FROUMENCE. — Merci, je ne vous y aiderai pas!

BARBULESQUE. — On peut aussi inventer quelque grosse farce. Une

comédie surprenante qui le fasse éclater de rire. Le prendre brusquement, à l'improviste. Dans le rire, il ne serait plus maître de lui. Les muscles détendus, débridés, les tissus bientôt relâchés, l'or serait rendu!

FROUMENCE, qui rêvait depuis un moment. — Une comédie?... Oui, je vais lui en donner une. (Grande rumeur au dehors. Mouvements de foules. Tout à coup, avec la rentrée du bourgmestre, des échevins, des scribes, une fanfare éclate devant la maison.)

LE BOURGMESTRE. — J'ai, pour le remercier, convoqué notre fanfare!

FROUMENCE. — Que se passe-t-il?

BARBULESQUE. — Tripes d'Or se marie, ma chère! Tu seras sa témouine! (Les femmes, qui sont rentrées dans la chambre derrière Prudent et Frison et occupent tout le fond de la scène, se répètent le mot de Barbulesque.)

DES VOIX ET DES RIRES. — Tripes d'Or!!! Tripes d'Or!!!

BARBULESQUE hèle à la porte de droite. — Muscar! Herminie! Mélina! Tous en bas! (La fanfare s'arrête.)

LE BOURGMESTRE. — Froumence, apporte une table. (Froumence passe dans la pièce voisine, d'où elle rapporte les tréteaux qu'elle dresse.) Des chaises...

PRUDENT s'offre et court. — J'irai!...

FRISON. — Moi aussi!... (Ils rapportent des chaises qu'ils disposent le long du mur de gauche devant la table où le bourgmestre prend place flanqué des assistants.)

BARBULESQUE, ouvrant la porte du réduit. — Sire, on attend votre Majesté pour la célébration!... (Vivement.) Non!... Non!... ne quittez pas la chaise!... Vous y demeurez!... (A Muscar qui paraît:) Muscar, apportez ton maître sur sa chaise! Prudent! aide-le, s'il te plaît! (Muscar et Prudent disparaissent dans le cabinet.)

LE BOURGMESTRE. — Froumence! de l'encre et des plumes!... (Froumence sort et rentre. Il se tourne vers les voisines.) Que faites-vous là, vous autres.

FROUMENCE, vivement. — Laissez-les! Il faut qu'elles soient de la fête! Je leur réserve une heureuse surprise!

BARBULESQUE annonce. — Sa Majesté! (Pierre-Auguste entre, assis dans sa chaise, les jambes couvertes d'une ample couverture rouge, porté par Muscar et Prudent. Fanfare sur un signe du bourgmestre. Marche très lente. Herminie paraît habillée en grand costume de cour. Jupe large, grand col empesé, coiffe de dentelle.)

LE BOURGMESTRE. — Rangez-vous!

UNE FEMME. — Tu es grand Pierre-Auguste!

TOUTES LES FEMMES. — Tu es grand, Pierre-Auguste! (Arrêt de la fanfare, silence.)

PIERRE-AUGUSTE, à Muscar. — Mon bon ami, je comptais te livrer à la justice. J'y renonce. Pour me remercier, tu me feras un petit sacrifice. (Il rit féroce.) Je t'en reparlerai. (La chaise est placée au fond de droite, face à la table, un peu de biais.) Viens là, Herminie, Toi ici, Froumence. Toi là, Muscar. (Herminie à droite de Pierre-Auguste, les témoins de chaque côté.)

UNE FEMME. — Tu es beau, Pierre-Auguste.

LE CHŒUR. — Tu es beau.

MÉLINA, entrant. — Eh quoi? Qu'est-ce que? Votre Majesté n'invite pas ses parents à la noce?

PIERRE-AUGUSTE, pris d'une terreur panique joint les mains par-dessus la tête et se lamente. — Pardon, pardon, pauvre spectre!

MÉLINA, ahurie. — Tu perds la tête, petit cousin?

PIERRE-AUGUSTE. — Je crois maintenant... je crois aux revenants, aux fantômes... Pardon esprit de Mélina, pauvre spectre!...

MÉLINA. — Barbulesque, cet homme a le cerveau dérangé. Laisseras-tu le mariage se conclure? Il va peupler le village de tourniquets et de crècelles?

PIERRE-AUGUSTE, tremblant. — Quoi? Tu n'es pas l'âme errante de Mélina? Vraiment? (Long regard à Muscar, puis:) Irais-tu bien me chercher le parapluie du vieil homme. Il me pleut ici sur la tête! (Mélina hausse les épaules et sort. A Muscar:) Ah! traître! tu m'as trompé!

MUSCAR. — Non, Sire, c'est qu'elle a la vie dure. (Mélina revient avec un immense parapluie de marché d'un tissu éclatant. Elle l'ouvre et le passe à Pierre-Auguste qui s'en abrite ainsi que ses voisins immédiats. C'est comme un dais au-dessus des personnages costumés qui les isole. Tableau.)

UNE FEMME. — Tu es bon, Pierre-Auguste.

CHŒUR. — Tu es bon.

LE BOURGMESTRE, debout. — Silence!... (Il lit.) « Par devant nous, Nicolas Corumel, bourgmestre de la commune de Houttemme... »

PIERRE-AUGUSTE, l'interrompant. — Non, non, bourgmestre. Garde pour toi ton jargon. La signature d'abord. Obéis, mon cher, obéis... (Le bourgmestre apporte les actes à signer à Herminie.) Je consens à te prendre pour épouse et je dis oui!

LE BOURGMESTRE. — Signe-là.

PIERRE-AUGUSTE, après avoir signé. — Dis oui, Herminie, dis oui!

HERMINIE, pâmée. — Oh!!! oui!!!

LE BOURGMESTRE. — Signe-là! (Elle signe. Il proclame:) Vous êtes unis devant la loi. (Fanfare.)

UNE FEMME. — Tu es fier, Pierre-Auguste.

CHŒUR. — Tu es fier, Pierre-Auguste.

LE BOURGMESTRE. — Silence!

UNE FEMME. — Tout-puissant Pierre-Auguste.

CHŒUR. — Tout-puissant.

MUSCAR, de toute sa voix, faisant claquer son fouet. — Silence! (La fanfare se tait en même temps que le chœur tout net. Les femmes épouvantées reculent ensemble. Il se forme au milieu une arène où Froumence s'élance soudain.)

FROUMENCE. — Merci, Muscar! Je vous ai promis une surprise à toutes. A toi, Barbulesque, une comédie?... Ouvrez les yeux et les

oreilles. (Se dresse devant Muscar, menaçante.) Muscar, ici, donne ton fouet! (Silence profond. Muscar, étonné, tend le fouet. A peine l'a-t-elle qu'elle le lui fait claquer à toute volée dans les jambes en ordonnant:) A genoux, Muscar, à genoux! (Cris d'horreur. On s'attend à une catastrophe. Pierre-Auguste bouche ouverte est la statue même de la stupéfaction.)

MÉLINA. — Malheureuse : Tu es perdue!... (Les femmes veulent s'enfuir et se collent au mur.)

MUSCAR, dégrisé, épouvanté, suppliant. — Froumence!...

FROUMENCE, faisant claquer le fouet. — A genoux! (Muscar tombe agenouillé.)

PIERRE-AUGUSTE pousse un grand cri de surprise. — Oh!...

TOUTE LA FOULE, en écho, lui répond. — Oh! oh! oh!...

FROUMENCE, doucement, avec un peu de tristesse. — Tu es un menteur, Muscar! (Silence. Le fouet claque.) Réponds.

MUSCAR, à genoux, tête basse. — Oui, Froumence!

PIERRE-AUGUSTE, dont la stupéfaction croît encore. — Oh!... (Echo dans la foule. Tous les personnages sont penchés vers lui.)

FROUMENCE. — Un ivrogne, Muscar...

MUSCAR, avec plus de force. — Oui, Froumence!...

FROUMENCE, prise d'un grand chagrin. — Le plus grand menteur du monde et le plus grand ivrogne!...

MUSCAR, avec une conviction grandissante. — Mea culpa! mea culpa!!!

PIERRE-AUGUSTE commence à ne plus douter et à se réjouir. — Oh!!! (Echos dans la foule, qui se rapproche.)

FROUMENCE, dont la voix tremble. — Tu es un couard, Muscar!

MUSCAR s'exalte. — Oui, Froumence!

FROUMENCE. — Un hâbleur, Muscar!

MUSCAR, se frappant la poitrine. — Oui, Froumence!

FROUMENCE, pleurant. — Un pitre, Muscar!

MUSCAR. — Oui, oui, Froumence!

PIERRE-AUGUSTE, contenant une énorme joie. — Oh! oh!... (Echo dans la foule, qui se rapproche.)

FROUMENCE, sanglotant. — Demande pardon à Mélina!

MUSCAR. — Pardon, Mélina!

FROUMENCE. — A Herminie.

MUSCAR. — Pardon, Herminie!

FROUMENCE, presque sans force dans sa désolation. — A toutes les autres!

MUSCAR. — Ah oui, pardon! pardon! pardon!... (La foule se rapproche tellement que Muscar est presque entouré. Une joie méchante se lit sur tous les visages. Elle éclate brusquement en invectives, en gestes menaçants.)

DES VOIX. — Pleutre!! Larzon!! Loup garou!! sus!! sus!! sus!! Fourbe!!! Traître!!! Filou!!! (Froumence, révoltée, se redresse, fait tourner la lanière de son fouet autour d'elle, chassant les femmes loin de Muscar.)

FROUMENCE. — Arrière tous, si quelqu'un ose le menacer, il aura à faire à moi! (Elle sourit gentiment; dit avec confusion:) est-ce ma faute à moi, si je l'aime?...

MUSCAR, exalté, baisant le bas de sa jupe. — Non, Froumence, ni la mienne! (Cette fois, le rire de Pierre-Auguste s'emporte, énorme, retentissant. Tous les visages se tournent vers lui, ainsi que Barbulesque qui se rapproche rapidement. Soudain, le rire cesse et Pierre-Auguste semble se casser aussi. Il tombe le nez aux genoux et demeure immobile.)

BARBULESQUE. — Tu as réussi, Froumence, il a rendu l'or. (Rires, qu'un geste réprime.) Mais il est mort! Voir!!!!

VOIX. — Mort? Mort??!

HERMINIE, s'écroulant sur le corps de Pierre-Auguste. — Hélas! je suis veuve et pucelle!

PRUDENT et FRISON. — Le secret! Le secret est perdu!

LE BOURGMESTRE. — Je dégage ma responsabilité.

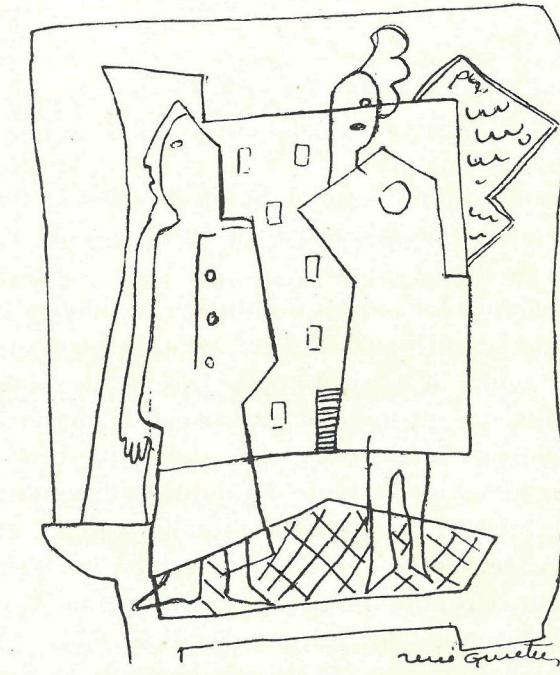
MÉLINA. — Pardon, Bourgmestre. Par testament d'Anne Romain, la chaise percée est à moi! Qu'on y pose les scellés!... (Rires.)

MUSCAR crie. — Tripes d'Or est mort!

LA FOULE, en clameur. — Vive Tripes d'Or!!! (Fanfare.)

RIDEAU

FIN



René Guiette



Marc Eemans

## G O L L I G W O G

par

SACHER PURNAL

### II

Bâton de cerise, bâton de miel, bâton de cerise, bâton de miel, gog, wog, bâton de cerise, bâton de miel, gog, wog, bâton de cerise, bâton de miel.

Vais-je continuer longtemps à épucher ma douce litanie?

Je me tiens debout dans la pièce vide, le pied sur le dessus de ma vieille malle de voyage que je fais osciller dans un mouvement régulier. Si je laissais un instant la malle tranquille? Ma croisée est ouverte, comme il se doit quand un homme se trouve aux aguets dans l'attente d'une idée qui semble résolue à ne point paraître. Il est certain que j'attends. J'attends que quelque chose se décide, mais je serais bien incapable de préciser sa valeur. Drôle de métier. Je ramasse ma pipe qui vient de rouler par terre. Que fait-on d'ordinaire avec une pipe? N'étant pas métaphysicien, je ne suis pas tenu de respecter les

usages de l'ordre. Mais je l'allume tout de même. Allons, du sérieux. J'ai à me recueillir.

Quand la chèvre aux pieds de feutre qu'on fait dériver du Haut Thibet, mais le pays d'origine n'ajoute rien à la danse, ayant mis en fuite la colonne des fourmis de même couleur qu'elle dans un combat meurtrier qui dure depuis le lever du soleil, et craignant par là de manquer son entrée au dîner de mariage de ses amis Puy-de-Dôme, met la dernière corne à sa toilette, car la nature est si vaste que son moindre dessein ne saurait aller sans un immense embarras, et je néglige les étuis à mouchoir... Qu'est-ce que je disais donc? Ah! le dîner de noce. Je ne crois pas utile d'insister beaucoup là-dessus. On pense bien qu'il y a place pour tout le monde : la cousine Gertrude, le filleul Nestor, le voisin François, l'oncle Filassou, le clerc Mummolin. Quelle heureuse famille! Et notez que je fais l'énumération par ordre de taille. Ah! Ce n'est pas une réunion ordinaire. J'allais oublier le principal : un cousin Absil, retour des Iles, que sa chaude prestance, malgré plus d'une fièvre contractée là-bas au cours d'expéditions périlleuses, rend assez redoutable quand il s'agit de tuer le ver. Absil, on conçoit sans peine qu'il soit le pivot de la fête. Pendant le service religieux, il ne parle rien moins que de vendre les bas d'Elise au sacristain dont la voix de rogosome et les brandebourgs on ne peut mieux flétris font grande impression sur l'assistance. Il fait souvent mine de se moucher dans le bénitier. On éprouve beaucoup de peine à l'empêcher. Notre belle mariée rit si fort au sortir de l'église qu'elle s'est mise à saigner du nez. On devine d'ici le grabuge. C'est une jolie fille, d'ailleurs, avec de larges yeux couleur d'absinthe et une façon de ne pas y toucher que je ne vous en dis pas plus. Je me souviens de l'avoir beaucoup connue. J'habitais un pays de montagne assez retiré, où il faisait de l'orage presque chaque jour. Bonjour, Elise. Venez vous sécher. Vous êtes douce comme une éponge. Attention, vous avez une mèche dans l'œil. Vous êtes une sacrée femelle, tout de même. Une chaude caille. D'où arrivez-vous, encore une fois? Ce que j'ai envie de vous passer à l'étrille. Allons, couche, c'est tout. Pensons à autre chose. Pour la distraire, je lui racontais toujours la même histoire. Ces bonnes femmes qui se battent sur la grève une nuit durant à coups d'écailles d'huître et

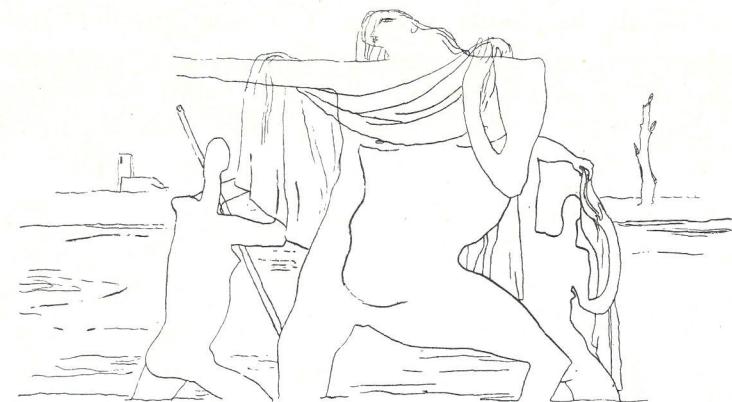
que la marée vient cueillir dans les bras l'une de l'autre, épuiées de fatigue et bel et bien endormies. Il me suffisait d'évoquer le sable humide pour qu'Elise tombât aussitôt dans un sommeil de marmotte. Je devais la secouer pour la faire revenir à elle. Allons, Elise, il faut vous en aller. J'ai un tas de travail qui n'en finit plus de m'attendre. Vous vous doutez bien qu'on ne passe pas sa vie à regarder les nuages. Alors, soyez raisonnable. Et pensez un peu à moi dans votre prière du soir. J'en ai besoin. Voilà qu'aujourd'hui elle se marie. Ainsi tourne le monde. En ce moment-ci, ils sont à table. Heureusement que je ne suis pas de la fête. Car quand les souvenirs vous agacent les dents. Je sens que j'enverrais d'une volée un grand couteau au plafond. Paraît le géant Abduégol qui, vous le pensez bien, possède plus d'un tour dans son sac. Il possède aussi une jolie jambe qu'il sait faire valoir en toute occasion. Il veut qu'on lui donne l'étreinte. Il arrive, n'est-ce pas, que cela ne plaise pas à tout le monde, mais que faire contre un géant? Fort à propos arrivent les gendarmes à cheval traînant à l'arçon de leur selle une espèce de lune d'un ton safran et de la grosseur d'un pain de ménage. Une vraie lune de l'époque tertiaire qu'ils ont capturée dans les herbages de l'étang, qui se débat, ma parole, oh! la vilaine bête.

Ils vont la faire rétamer. Après, ils en feront cadeau au maître d'école. C'est à ce moment que notre chèvre fait son entrée et vous parlez d'un éclat.

Ah! que cette histoire est fastidieuse! J'ai l'impression de remuer des tessons de bouteille. Quand je faisais mes débuts dans la diplomatie, j'avais un cuisinier, cuisinier, cuisinier, j'avais un cuisinier modèle. On discutait beaucoup de savoir quel nom il fallait lui donner. L'un disait Agaton, un autre Pastalozzi, enfin Salt Miche Kodak. Mais le plus sage d'entre nous vint au secours général! Vous cherchez midi à quatorze heures. Pourquoi forcément un nom? Il serait plus simple de ne pas l'appeler puisqu'il porte un tablier. Chœur : Il porte un tablier.

Voilà, mon cher Partenaire, comment on visite le monde.

(A suivre.)



Jean Lurçat

TRAGEDIES ET DIVERTISSEMENTS POPULAIRES

## NOCTURNE

par

PIERRE MAC ORLAN

Un congrès de vagabonds n'est pas un événement dont les vagabonds eux-mêmes puissent se féliciter. En principe, les vagabonds n'ont pas d'intérêts à défendre. Cette situation peut paraître un privilège, tout au moins sur le papier.

C'est en Allemagne qu'ils se sont réunis pour élire un chef et modifier en les rajeunissant la hiérarchie des suppôts et archisuppôts du royaume d'argot. Le pittoresque qui en résultera vaudra bien l'ancien, celui qui excita l'imagination et l'observation de Jacques Callot. Cependant, en évoquant ce projet sous un aspect strictement décoratif, les surprises de la vue ne seront pas très émouvantes.

S'il reste encore dans nos sociétés un certain respect de la tradition, c'est chez les vagabonds professionnels qu'il faut en rechercher la présence. A part la casquette de sport et le feutre mou qui tendent à servir de couvre-chef aux errants des rues et des routes, leur costume ne s'est pas modifié beaucoup et leur manière de vivre est toujours soumise à la clémence du ciel, à la présence dans le paysage des grands buts de rapine : les fruits et la volaille. La volaille ne modifie pas la coupe de

ses plumes et les fruits mûrissent à leur manière qui est immuable. Un congrès de vagabonds, ce n'est pas une manifestation de progrès social, mais un retour dans les images du passé.

\*\*

En suivant les routes entre deux villages endormis, on entend l'appel des grillons en été et quand vient la nuit les chiens tirent sur leur chaîne, flaivent la mort et gueulent comme de vrais niais. Quand on martèle le sol d'une route, la nuit, les idées que l'on peut se faire d'un chien ne sont pas du tout celles que j'estime pour ma part. Le chien est l'ami de l'homme et l'ennemi du vagabond.

Pour un coureur de nuit la terre est trop peuplée d'amis des hommes. Les bêtes sauvages, les petits fauves de nos contrées peuvent s'associer par indifférence à la vie des trimardeurs.

On a souvent écrit que cette vie présentait des avantages, tout au moins pour ceux qui se font une idée puérile de la liberté. Le cas est difficile à juger. La plupart des coureurs de routes sont nés pour ce destin. Il ne leur paraît pas anormal. C'est en se comparant entre eux qu'il souffrent et non pas en estimant leur valeur sociale par rapport au propriétaire d'une Chrysler ou d'une Rolls étincelantes. Il existe différentes classes dans le vagabondage, des classes qui se méprisent, tout en allant droit vers le même but, en suivant les routes nationales, départementales et à l'occasion les chemins vicinaux.

Le peuple de la route, comme celui des misérables qui habitent l'ombre des rues, est assez compliqué. Sur la route, cheminent des vendeurs de paniers qui sont issus de sang royal et des filles d'une fierté qui ne concorde pas avec nos idées sur l'orgueil; on rencontre des vagabonds d'origine ouvrière, les plus ironiques, et puis des êtres simples et tragiques, qui poursuivent les filles et les bêtes d'un amour monstrueux.

La plupart des vagabonds sont lubriques. Ils donneraient le repas de deux journées pour les grâces d'une fille. Ils en connaissent que personne ne connaît. Ils savent qu'au milieu des bois, il existe un taudis presque invisible habité par une femme, une mère et des filles complaisantes.



Photo de Maurice Tabard

Photo de Germaine Krull

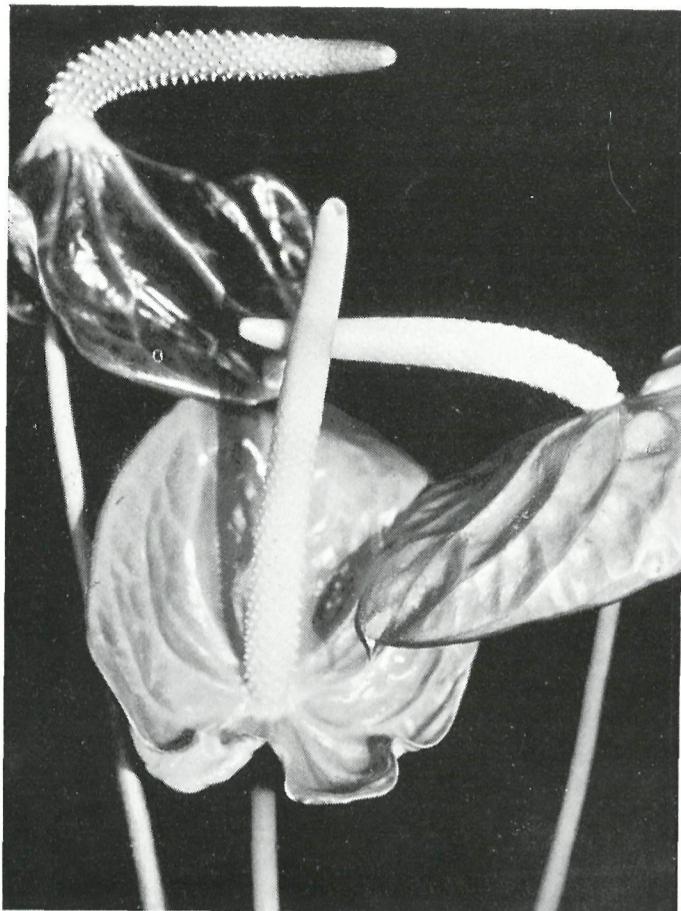


Photo de Aenne Biermann



Photo de A. Renger-Patzsch



Photo de Aenne Biermann

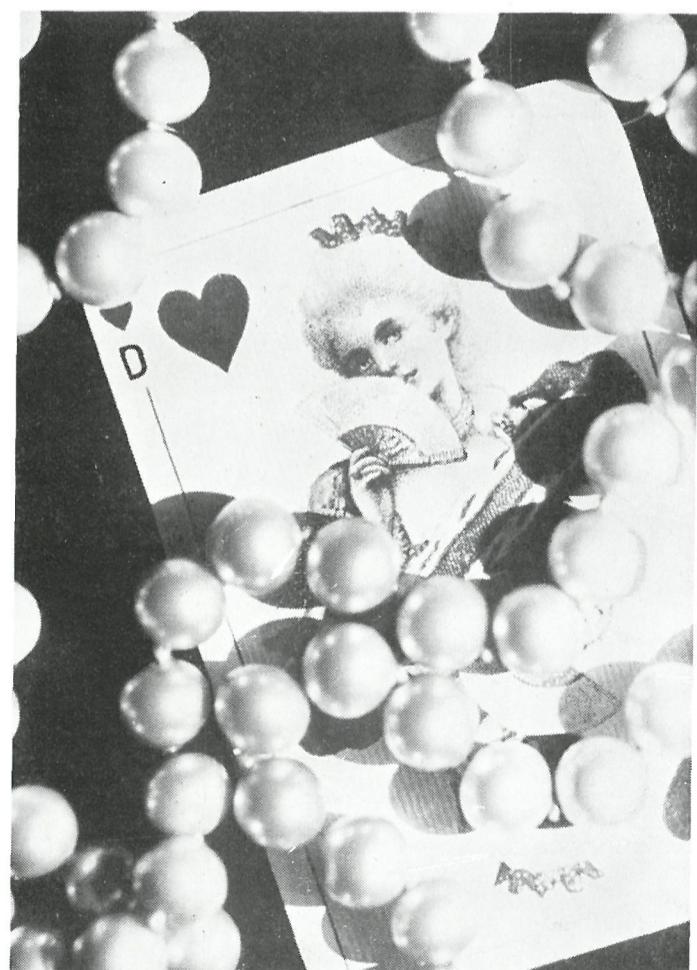


Photo de Herbert Bayer

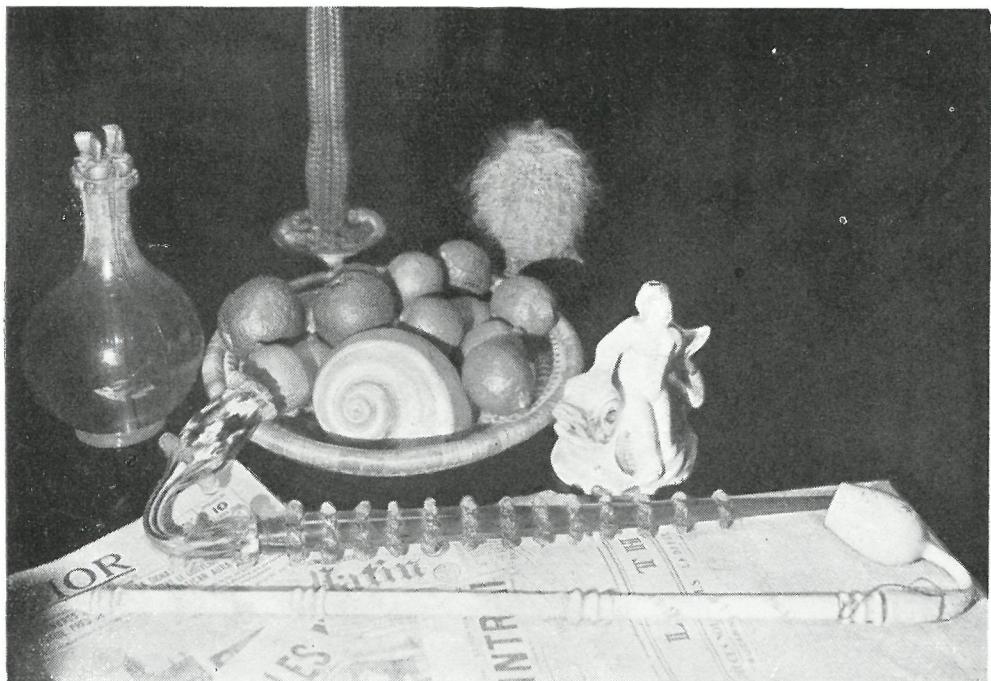


Photo « Variétés »

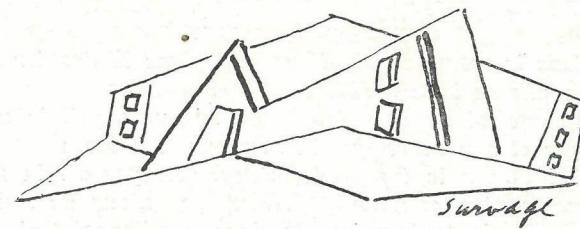


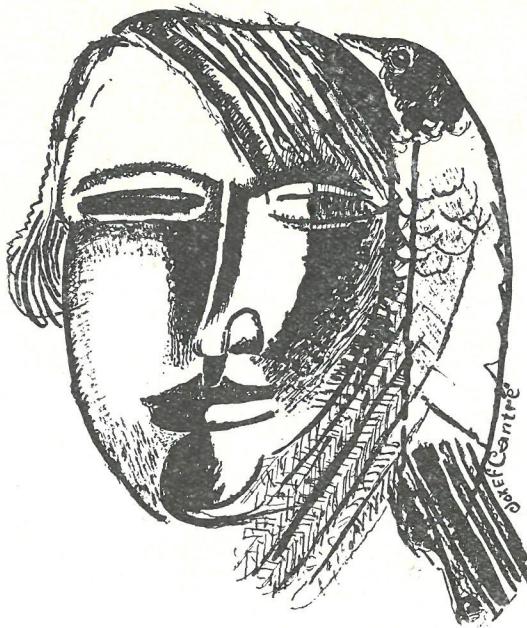
Photo de Aenne Biermann

Il y a quelques mois, à côté de chez moi, à quelques kilomètres de Coulommiers, on a trouvé dans une masure sordide une famille morte, composée de la mère, de deux filles et d'un jeune garçon. La mère, la fille aînée et le garçon étaient morts de froid et de faim quand on enfonça la porte de la cabane. La plus jeune des filles, qui était jolie, avait pu se traîner jusqu'à la route, les jambes gelées. Elle avait assisté à la mort des autres et notamment avait vu les rats dévorer le corps de son frère. La mère et les filles se livraient à la débauche, au bord de la route, dans les bois. Elles étaient les anges et la consolation pour les coureurs de chemins qui sillonnent les grandes plaines de la Brie. Cette vie pourrait être romancée, à la condition qu'une de ces courtisanes de la friche et du taillis puisse acquérir une célébrité par des moyens que je ne soupçonne pas.

La partie la plus belle du monde, qui n'est pas explorée, est encore celle que l'on trouve, pour l'ordinaire, devant la porte de sa demeure. J'imagine assez bien les tristes scènes de débauche dont la maison tragique, garnie de cent litres vides, fut le théâtre, mais, les sacrifices à Vénus consommés, je n'imagine pas les conversations, le verre à la main.

C'est vraiment dans de semblables lieux que le vagabond échappe à la surveillance de la police des âmes. C'est peut-être là, qu'il éprouve le besoin de parler d'un congrès, sous la lune, naturellement au milieu des accessoires les plus qualifiés pour donner à cette chronique un tour romantique qui n'est pas cependant dans ma pensée.





Joz. Cantré

HABITUDES PRÉFÉRÉES  
LE MOUVEMENT  
par  
HENRI VANDEPUTTE

Oui et non.

Autant dire la vie, à qui Francis Vielé-Griffin mettait une majuscule. L'immobile est sur l'estomac de notre cerveau comme un mets qui ne se digère pas : la pierre, le mort roide, le tome reliure toile du Larousse qu'on n'ouvre jamais.

Les femmes sont souples sous la caresse; le chat a atteint le but de son bond avant qu'on ait fini de prévoir qu'il sautera; on dirait que les plantes après la pluie croissent visiblement.

O mer, tes seins mouvants,  
Le balancement de ta masse.

Toujours dans le même esprit, il y avait, dans le dernier numéro de Sélection, une phrase bien agréable de Max Jacob :

« Le champagne, si on a le temps de l'écouter, fait le même bruit dans sa mousse et son verre que la mer sur le sable. »

De même, si l'on a le temps de penser, on perçoit la rotation de l'étoile sur son centre, son voyage circulaire autour de son soleil.

O grandeur! O vie toute-puissante dans le silence! Toi mouvement profond et éternel de tout dans tout et de mon cœur comme pendule du système!

Oui pour cela, oui pour la sève, oui pour le sang, oui pour les ruisseaux infatigablement coulant sous la peau du crâne. Non pour le reste.

Le reste est une illusion qui berne les humains depuis que la première automobile a fait teuf-teuf. Nous l'appelons, en bon français, bougeotte. Quelque chose dans le genre des images réalistes tournées au studio, de la musique jouée pendant le repas et qui fait qu'on entend le bruit des fourchettes sur le guéridon de service. Vous êtes assise, Madame, chez vous dans un fauteuil club qui vous tient bien les hanches serrées entre ses cuisses de déesse de Rubens — et vous vous levez pour aller au thé-dansant où tout bouge et s'entrecroise dans le mauvais air d'une demi-obscurité et où vous tournez sur la piste d'une façon que vous auriez en horreur si vous y étiez condamnée. Vous vous êtes fait, Monsieur, un coin de home à l'abri des voix, presque aussi confortable que chez les Américains : la pipe et le pot à tabac, le coupe-papier dans le livre, les images au mur que vous avez sélectionnées et qui sont devenues des amies dont le départ vous ferait souffrir; cependant, derrière la fenêtre, est la ville familière, les faces des boutiques chères comme des souvenirs d'enfance, les gens qui vous saluent avec respect ou amitié; et là-bas au-dessus du toit est le plus beau ciel du monde, comme dirait la petite fille née en l'horrible Lens, le ciel de mon pays. Mais vous ne rêvez que de quitter tout cela. Non pour voir du nouveau, vous y épanouir, être vous-même davantage : pour vous déplacer.

Et ce n'est pas même, Monsieur, Madame, pour échapper à l'ennui. Uniquement par fausse habitude. Parce que, quand on a une montre, il faut bien regarder l'heure, ce qui est parfaitement inutile, sauf quand on a un train à prendre. Parce qu'il faut bien sortir son chien et faire faire pipi essence à sa voiture. Parce que vous avez pris la mauvaise manie des contemporains.

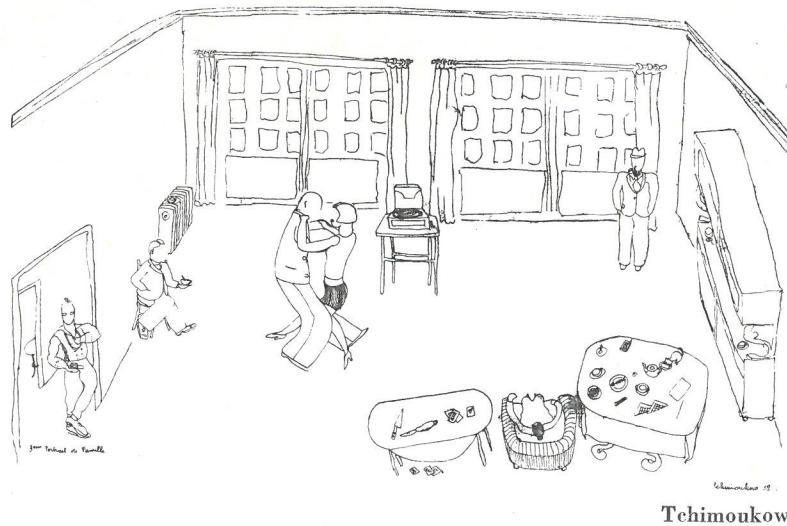
Tout le malheur des hommes, disait Pascal, vient de ne savoir se tenir tranquille dans une chambre.

Vous avez mal compris Rimbaud. Fileur éternel des immobilités bleues veut dire voyageur immobile. Le steamer de l'horizon ne bouge que si l'on réfléchit, il demeure à sa place dans le beau paysage qu'il humanise, si l'on rêve, ce qui veut dire qu'on pense en vérité et en beauté.

Il y a le vrai et le faux mouvement. L'ambition, la spéculation, la critique d'art, l'auto, l'avion, le canot à vapeur, sont tous du second tonneau. L'enfant, l'amour, l'intelligence, les bêtes, le travail, le ciel et moi sommes du premier.

Toutefois, philosophe, je suis pour la belle voiture exposée dans une belle vitrine, de même que pour le trop boire dans une histoire bien contée.





DES RUES ET DES CARREFOURS  
ON PEND LA CRÉMAILLÈRE  
CHEZ M. LÉONCE ROSENBERG

par

PAUL FIERENS

Paris, 15 et 16 juin.

L'Éloge du marchand vous semble-t-il hors de propos? N'en déplaise aux mauclairs et autres (tombés) de la lune, un Gersaint, un Durand-Ruel, un Vollard occupent dans l'histoire de l'art français une place assez enviable, assez belle. Pour qui Watteau peignit-il son chef-d'œuvre, la fameuse Enseigne de Berlin? Ni pour le roi, ni pour un prince, ni pour un fermier général nouveau riche, mais pour le marchand du pont Notre-Dame, son ami. Pour qui Chagall grava-t-il ses meilleures planches, celles des Ames mortes et des Fables de La Fontaine? Pour ce « rare lettré et marchand de génie » — dit Salmon — qu'est M. Vollard. Il y a certes des marchands de tableaux — et des critiques d'art — qui finissent par croire qu'il ont « inventé » leurs peintres. On en peut sourire. Quoi qu'il en soit, si les Amis du Luxembourg ont organisé à la Galerie Bernheim Jeune l'exposition de la collection Paul Guillaume, ils ont fait preuve de hardiesse et d'esprit. Il serait cruel d'insister sur la comparaison qu'on devait fatallement faire entre le musée rajeuni tant bien que mal et la collection qui groupe une douzaine de Renoir dernière manière, une vingtaine de Modigliani, cinq Rousseau dont La Carriole du père Juniet, une vingtaine de Matisse dont La Leçon de Piano, autant de Picasso et plus de trente Derain... dont nous n'allons pas essayer de prendre la défense, car nous n'en fini-

rions plus. Les Derain de Paul Guillaume, on n'a parlé que d'eux, ce mois-ci, dans tous les ateliers, toutes les galeries, tous les cafés. Sont-ce des croûtes ou des chefs-d'œuvre? Je penche pour la seconde hypothèse. Mais j'en ai assez discuté avec mon cher Pierre Courthion et quelques autres.

Je salue respectueusement M. Paul Guillaume et ses peintres. J'aimerais mieux avoir écrit l'ouvrage que Waldemar George vient de consacrer à cette magnifique collection que le Cafard après la fête, ce pamphlet pas très amusant qu'Adolphe Basler m'envoyait... le jour même où je recevais de M. Camille Mauclair cette Farce de l'Art vivant dont l'auteur sera le dindon.

Je m'incline aujourd'hui devant M. Léonce Rosenberg. Au seuil d'un appartement qui deviendra probablement célèbre, il accueille la foule de ses invités.

« Samedi soir, samedi soir, avec votre bel habit noir »... M. et Mme Léonce Rosenberg pendant la crémaille aux sons du jazz band. Dans la rue de Longchamp, il faut, pour les voitures, un service d'ordre. Au troisième étage, on cherche le maître de maison, dissimulé derrière les artistes et leurs œuvres. On se heurte, dans l'antichambre, à Fernand Léger, très « objets dans l'espace » et toujours mural. Le premier salon appartient à Herbin, qui se contorsionne en couleurs très vives. On danse le tango dans le hall des gladiateurs, où règne en maître Chirico.

Que penser, en principe, de la commande? En principe, rien. En fait, c'est selon. On me dit que Borès aurait dû, lui aussi, décorer une pièce, mais qu'après des essais loyaux, il s'en est déclaré tout à fait incapable. Cela ne prouve rien ni pour ni contre lui. Mais Chirico, le Chirico du retour à Paris... et à l'antique, n'a peut-être rien fait de mieux, de plus équilibré et de plus émouvant que ces tragédies romaines, ces évocations de jeux de cirque, à différentes échelles, qui se développent en compositions pyramidantes et en frises assez pompéiennes, autour de la plus vaste salle — continuée par une salle Metzinger.

Tandis que l'on assiège le buffet, que l'on serre des mains amies, qu'on remarque une simple et superbe robe « puriste » en satin blanc, avec une ample ceinture jaune et rouge, je fais une gaffe monumentale en prenant une sculpture en pierre de Zadkine pour une œuvre d'Henri Laurens... que je félicite. Je m'excuse et m'empresse d'aller revoir les petits bronzes du Français que l'on oublie trop souvent quand on parle de grande plastique.

Nous sommes dans la salle à manger. Ici quelques meubles « modernes » et des buffets métalliques. Mais partout ailleurs, tables et sièges, lits et armoires à glace, commodes et secrétaires, pendules et objets de collection (boules de verre, statuettes, vases d'opaline) réjouiraient Waldemar George qui déjà s'attendrit sur « cette époque charmante, le dix-neuvième siècle » comme on soupirait hier en nommant le dix-huitième. Il n'y a pas plus noble Charles X, plus élégant Louis-Philippe! Pour la chambre à coucher de citronnier, émerveillement des experts, Picabia (qui l'est cru?) a peint de grandes toiles aux reflets

sous-marins, glauques, bleuâtres, à la surface desquelles s'enchevêtrent mille dessins, aux lignes serpentines, souples. De tous les ensembles, c'est le plus « décoratif ».

Traversée la salle de bains (qui attend peut-être des peintures), on voit s'ouvrir sur un couloir, devant une paroi couverte de dessins, quatre chambres dont la première est équatoriale, équatorienne : harmonies chaleureuses de Rendon. Rendons justice à ce poulain de M. Léonce Rosenberg. Nous devons être dans la chambre à coucher de Monsieur. Sur les tables, les guéridons, des ouvrages d'histoire, mémoires du XVIII<sup>e</sup> siècle, de la guerre. A la porte, un crayon de Metzinger : Léonce Rosenberg en « poilu ».

Plus loin, au-dessus d'une pendule gothique 1840, Alberto Savinio érige ses branlantes et troublantes constructions métaphysiques. Au bout du long corridor, salle Max Ernst. Des coquillages-fleurs-tubulures, qui font des paysages de l'autre monde, s'ouvrent comme des yeux inquisiteurs et fascinants, des yeux qui percent les murailles. Et c'est dans cette chambre du mystère que de jeunes couples espéraient flirter! Rien à faire. Les petits messieurs ne pourront que parler peinture. Il y en a un qui pérore et qui demande des explications. « L'art ne s'explique pas », lui répond un adolescent philosophe. Les jeunes filles entraînent fort heureusement leurs cavaliers vers la danse. Les Max Ernst retrouvent alors la parole. Ils n'éclatent pas de rire. Ils chantent.

Severini, Valmier... J'en oublie, mais je n'oublierai pas la soirée chez M. Léonce Rosenberg. Et je crois que notre hôte peut être fier de son œuvre. Les lieux qu'il habite portent la marque de son goût, de son esprit. Romantisme et rationalisme (Ernst et Léger) se partagent également les faveurs de sa fantaisie... peut-être pas assez capricieuse. Une salle par peintre, c'est un peu systématique, du moment surtout qu'il ne s'agit pas de décos de murales mais de toiles de chevalet exécutées sur mesure. Le résultat, d'ailleurs, en acquiert une valeur démonstrative qui n'eût pas été sienne en cas de mélange et de dispersion. Mais sans doute faut-il reprocher à M. Léonce Rosenberg de n'avoir gardé ni un Picasso ni un Braque. Ceci le regarde, après tout, et il ne nous a pas invité rue de Longchamp pour que nous nous y conduisions comme rue de la Baume.

A bas les critiques d'art (ce soir)! Vivent les marchands! Et vivent les peintres! Laissons en paix ces trois espèces d'hommes de bonne volonté (qu'ils fassent chacun leur affaire... pas celle des autres, et tout ira bien). Puisque les petits fours sont excellents, puisque nous n'avons pas sommeil bien que samedi soir ait filé à l'anglaise, puisque les musiciens sont infatigables, puisque Giorgio de Chirico lui-même, pour la première fois de sa vie, esquisse un fox trott, eh bien! dansez maintenant.



198

## LA BOITE A SURPRISE

### MONTPARNASSE

par

PIERRE COURTHION

Lucien Colle fait fondre un glaçon dans sa citronnade. Sur les Boulevards, une file de voitures stationnent devant les placards gigantesques — Bébé Cadum — La Baule (sa plage).

— Eh bien, voyez-vous, ma femme, quand elle a su, des boutons lui ont poussé par tout le corps.

— L'urticaire.

— Non, pas l'urticaire, de gros boutons, pas l'urticaire...

Il écoute, allume ses cigarettes à son amadou, l'une après l'autre, regarde son pouce distrairement, le mord...

— Madame, permettez-moi de vous présenter M. Lucien Colle, artiste peintre, celui que Guillaume Apollinaire appelait le Flâneur des deux rives.

S'incline très bas. Vit-il de sa peinture? On n'a jamais su. Travaille peu. Reste des heures entières sur les bords de la Seine, plongé dans les trésors des bouquinistes. Quand il rencontre un ami, Lucien Colle montre quelque chose de lumineux à travers les feuilles : « Joli de couleur! » Puis, repris par sa passion, il n'est plus qu'un dos décapité dans les boîtes à bouquins.

Pas grande confiance en lui : il montre ses tableaux, dans des cadres dorés, pour qu'ils soient moins moches. Le soir, il va rôder aux portes de la ville, regarde le ciel, réfléchit, s'accoude à un zinc, écoute un bout de conversation.

Cette femme, hier, glissante comme la nuit. Ce pan de sa robe que chacun de ses pas relevait. Lui, hésitant, dans son cache-poussière à ceinture raccommodée.

Les premières lumières. La sonnerie de la circulation. Le cinéma sonne. Tout sonne.

— Rendez-moi deux francs.

Colle saute sur la plate-forme de l'autobus A.F., direction Montparnasse. L'opéra en robe mauve. Rues brillantes où les taxis écrasent les étoiles, reflets, les Tuilleries et leur feuillage de clair de lune. Cet homme qui se lave les pieds dans une arrière-boutique, les agents cyclistes...

Quelqu'un le frôle des pieds, pousse, veut s'accouder à la barrière. Pourrait faire attention. La haine de l'espèce. Colle ne veut pas le regarder et cependant le regarde :

— Tiens, ce vieux Lourd, comment ça va?

— Ça s'maintient, dit Lourd. J'ai un contrat avec la galerie Lyon.

Certainement, pense Colle, le marchand exige qu'il fasse de la saloperie, des petites femmes nues dans des bas à cuissards...

199

— Combien?

— Mille par mois pour la première année. Après, si ça lui convient, deux mille.

Lourd se rengorge. Drôle de tête. L'air bonasse du menton. Cette façon de parler pour que tout le monde entende, de nasiller : j'ai un contrat, j'ai un contrat...

Et si on t'en proposait un à toi, Colle, que ferais-tu? Tu étendrais la main en disant : « Merci bien, je... » D'abord, faudrait voir. Avec Lyon, pas intéressant : il les suce tous jusqu'à la peau. En attendre un autre au contour. Triste, triste. Tout glisse. L'autobus glisse, les lettres lumineuses glissent sur le ciel rouge, les contrats vous glissent dans les mains.

Colle pense à cette sacrée peinture, à tous ceux qui arrivent avec des illusions. Ils croient que l'on se fait connaître en peignant sur le pont des Arts, que l'entrée au Grand Palais est la suprême consécration, que Montparnasse est le rendez-vous des grands hommes. Ah! les comédies du talent dans ces petites chambres d'hôtel aux rideaux d'andrino, aux lits toujours défaits. Cette tête amaigrie qu'il roule entre ses mains devant la pochade de l'après-midi. Et, derrière lui, la distraction, elle, avec son parfum : « Mais c'est très bien, mon petit, c'est magnifique, tu arriveras. » Elles sont gentilles. Elles ont l'habitude d'encourager.

Lui, il doute trop pour faire quelque chose.

Les petites tables rondes, on les transporte. Les mains à gros doigts des garçons. Au premier étage de la *Rotonde*, les Américains attendent devant les toilettes en se souriant dans les glaces. Une valse traîne comme une robe démodée. Il y a des guirlandes, des guirlandes de pas, de voix et de désirs. Sur un ton de désespoir une Allemande manifeste sa joie : Ach... t.t.t.t.

Colle rencontre Mousseline.

Toute cette vie concentrée dans deux ou trois cafés. Là place presque vide avec son refuge, son lampadaire : un peu de gris, un peu de brume qui lèche les maisons et noie le boulevard. Nous sommes comme au bout du monde. Plus loin, il y en a qui dorment rue Boissonade. Et, dans l'allée, autour du cimetière où Baudelaire est enterré, des individus en casquette marchent sans bruit, sans déranger les couples qui s'embrassent.

Sur la terrasse, on s'évente avec des invitations : *Vous êtes prié d'assister, à 5 heures, à la réunion intime du vernissage. Cocktails. Et au pluriel, s'il vous plaît.*

Et Lourd :

— Garçon, changez-moi ces chalumeaux.

Nous sommes à la *Rotonde*.

— Moi je vous dis que Gauguin est plus fort que Cézanne.

— Et moi que Cézanne est plus grand que Gauguin.

Dans un coin, Miguel de Unamuno fait des cocottes en papier. Autour de lui, des jeunes gens à long nez attendent un mot, une observation.

— Dites, don Miguel, lou Roi d'Espagne...

Un éclat de magnésium part de l'autre côté. On tourne un film au *Dôme*, où Marcelle, Kiki, Mme Wand et Miss Cornbeak sont attablées au milieu d'un flot de monde; elles parlent si fort que tout le café les regarde.

Elles parlent des marchands de tableaux. Et Marcelle :

— Non, chez Weiss ça ne vaut pas grand chose, c'est chez Van Leer qu'il faut aller, en attendant la rue la Boétie (elle prononce Béotie). Moi, je dis toujours à mon petit coco de peindre des femmes à poil, comme ça, dans des postures, tiens comme ça (elle se laisse aller sur sa chaise, au milieu de tous ces gens, écarte les jambes, gonfle sa poitrine et se met à rire comme un homme : oh, oh, oh, oh!). Depuis qu'il a renoncé à ses manies de chercher, chercher toujours, chercher quoi? la pierre philosophale? eh bien, mes enfants, ça se vend comme des petits pains: pas une toile à l'atelier.

Et Floriane, qui s'est mise à faire du pastel :

— Tu vois, c'type là, c'est Couic. Il est méchant, comme tous les critiques. Ah! les cochons. Ça vit de nous, ça profite, c'est du maquereau, comme l'autre. Moi, j'suis bonne fille, tu comprends, mais quand j'l'ai vu, après ce qu'il a osé écrire sur moi!...

Nous sommes au *Dôme*.

On jette un petit coup d'œil par-dessus son épaule. On a sa table, ses amis. Le peintre qui fait 500 francs le numéro chez Lewison vient vous serrer la main. On connaît des poètes, des littérateurs. On trouve que la meilleure peinture est au fond celle qui se vend.

— Tu ne sais pas Alice? Ce gosse-là, pas moyen de le discipliner. A sa dernière exposition, il y avait M. Herriot. Eh bien, mon petit, il a trouvé bien. Il m'a dit : « Je veux le connaître, où est-il? » Je l'trouve au bistro d'à côté, bien tranquille. Je lui explique : Herriot, le ministre. « J'veux pas, qu'y m'dit. » Alors, vous comprenez, Herriot, n'est-ce pas, c'est tout de même quelqu'un!

Nous sommes au *Dôme*.

Chirico trône au milieu d'un groupe de jeunes Italiens. Il sourit. Il est content. Sa peinture se vend cher : « Elle monte un peu plus tous les jours », dit-il avec calme et satisfaction.

Sur les tables, c'est partout la même chose : des demis avec une bière qu'on fait durer, des cacahuètes, une paire de gants...

— Pardon, monsieur!

Colle...

Plus loin, à la terrasse du *Select* baillent des jeunes gens au teint verdâtre, aux yeux éreintés, aux lèvres blanches, et des femmes en veston qu'on prendrait pour des hommes. Colle s'amuse à les regarder. Ils s'ennuient devant leur consommation. On sent que même le vice n'y est pas. Ils font semblant. Ils tuent le temps, à bout de recherches, sans caractère, sans intérêt, tristes.

Une foule dense remplit l'immense café de la *Coupole* : pas une place. Et les gens arrivent par une porte, se bousculent et sortent. Cela fait une interminable procession. Avant, c'était houleux : en avant, en arrière. Maintenant, c'est plus souple : à droite, à gauche, ça glisse.

Il y a des femmes costumées, des turbans qui brillent, des joues tellement peintes qu'on ne voit plus la peau, des lèvres qui saignent sur les dents. Il y a des hommes à longs cheveux, en habits de futaine, des chauves en vestons de chasseurs, des aventuriers qui ont la bouche en or et de larges chapeaux de cinéma. Une grosse Américaine clame des ordures, balaye les verres de bénédictine devant elle, se vautre sur sa chaise, la cigarette au ciel.

La terrasse est noire de monde, bourrée de petites tables. Toutes ces jambes, jambes croisées, écartées (ces bas de soie artificielle), pieds posés contre les pieds des tables, pieds qui se font du pied, mains qui s'énervent contre les verres, se cherchent, se frôlent, se dérobent.

Leurs yeux se sont rencontrés. Elle passe sa langue sur ses lèvres. Il est content. Ça pourra marcher. Elle a changé d'avis et part avec un autre.

Nous sommes à la *Coupole*.

Il traîne de petites gens. Une atmosphère de cafard rend les groupes uniformes. Colle regarde Mousseline. Son front a l'air d'un faux front à cause des sourcils épilés. Sa voix dans le bruit des cuillers, dans le choc des soucoupes (« ça fait quatre francs »), sa voix claire et triste sur un fond de chuchotements, d'exclamations, de rires. Elle vit à Montparnasse sans jamais traverser la Seine. Avant midi, on la voit déjà sur la terrasse, la bouche pleine de brioche, buvant son chocolat et s'essuyant les lèvres avec une serviette en papier. Elle n'aurait pas idée qu'il fût possible d'aller prendre ses repas plus loin que la *Closerie* et plus bas que *Lavenue*, pas idée. Et tous les jours, jusqu'à deux ou trois heures de la nuit, elle se traîne, avec des amies, sur les molesquines de Montparnasse, dans un laisser-aller de femme saoûle, le corps avachi, la tête dans les mains, sans regard.

Avec cela très bonne fille.

Elles sont là quelques-unes, arrivées de leur village il y a bien longtemps. Elles ont leur coin, entre le type qui fait de la propagande soviétique et le baron viennois ruiné par la guerre.

Tout une comédie se joue là. Le lecteur de revues reste une heure devant la même page à rêver sur les lettres. Le faiseur de croquis dessine avec de grands airs avantageux en levant le petit doigt à chaque coup de crayon. L'illuminé se lance, les yeux hagards, dans l'écriture automatique.

Arriver vite. Passer un contrat à vingt-deux ans. Se payer diverses fantaisies et la Côte d'Azur. Quand cela ne va pas tout seul, ils se croient perdus, s'agrisent, jouent aux méconnus. Le moindre amateur ne se contente plus de copier sagement son bouquet de marguerites; il pense au douanier Rousseau et attend le miracle. La plupart sont des impuissants qui donnent à leur production une apparence de géométrie, de drame, ou de folie et viennent là, chaque soir, comme des condamnés, se donner un instant les uns aux autres l'illusion d'être artistes.

Les petits chapeaux glissent derrière les lauriers. Des foulards se gonflent. Des individus passent, repassent, hésitent un moment sur leurs jambes et cherchent des yeux une hypothétique connaissance. Il y a des bellâtres avec des barbes en collier, des sourds, des bossus,

des unijambistes. Il y a l'aveugle qui se promène sur le trottoir avec un long bâton de berger homérique, la femme acrobate de *Bobino* avec son chapeau à plumes (elle louche avec sexualité), sans compter des centaines et des centaines de barbouilleurs qui font de la peinture en série et disent que tout le reste, c'est de la fumisterie. Il y a le nègre jazz-bandiste avec sa poule qui fait de l'aquarelle, l'architecte polonois qui s'attable avec les voisins : « Mon vieux, je viens de faire une affaire merveilleuse... un million. Garçon, un verre d'eau! » Il y a le Yougoslave qui raconte comment il est devenu fou, un soir, par hypnotisme à distance. Il avait la faculté de changer de peau : « J'ai été Picasso, je faisais de la peinture comme Picasso, j'ai été Braque, j'ai été Dufy, j'ai été Chagall. Je peignais leurs tableaux. Eh bien, je vous assure, ce n'est pas difficile. Ils ne sont pas grands. Leur peinture est morte. Toute la peinture est assassinée. Mon maître l'a remplacée par autre chose, vous devez avoir entendu parler de lui : le docteur Mabuse, n'est-ce pas? Moi, je ne l'ai jamais vu, mais je sais que je le tuerai. Il m'a tellement fait de mal, monsieur, c'est un homme tellement fort. » Il y a Nina Hamsun (Allemagne), celle qui se pâme sur son piano, Radkin (Russie), enveloppé de chandails, Louis de Gonzague-Frick (France) : « Oh, mais, pensez donc, ces dames m'ont ruiné. Heureusement que Boïs... » Il désigne Boïs (Suisse) en improvisant :

*Si j'étais prince du quatrain  
J'en ferais un du meilleur grain  
Pour Boïs  
Mais je n'ai d'entrain  
Que pour le gin des malandrins*

Survient l'homme le plus fêté, le peintre-acrobate, le chouchou de ces dames :

— Foujita, où est Foujita?

Elles se précipitent, renversant quelques chaises.

Lui, Foujita (Japonais), enchanté de la comédie, transporte son derrière d'une chaise à l'autre.

— Où est Foujita?

Il peint des femmes nues dans des cages à lions, des dompteuses aux cheveux de henné, des yeux pour *Femina* et des fesses pour la *Vie Parisienne*. C'est le garçon bien dont la peinture commence à prendre place dans les salons de la bourgeoisie.

Aragon baise la main de Kiki et s'en va. Desnos avec ses yeux glauques.

De nouveau la procession derrière les lauriers. Une bouche de sang sourit entre les feuilles vertes. Une vieille putain à cheveux roux, aux narines noires, aux yeux morts sous les cils alourdis par le rimmel, se traîne comme une ritournelle. Passe un Italien, chaussures à double cuir, noir et chocolat, cravate d'or, canne massive : *Com' è bello!*



Tchimoukow

LE CINEMA A PARIS

## IL FAUT BIEN RIRE

par

ANDRÉ DELONS

J'imagine, avec la douceur un peu triste des sentiments nostalgiques, l'aventure suivante : Je rencontre, au coin d'une rue majestueuse et populaire, un monsieur que je ne connais pas et qui réciproquement m'ignore. Nous nous arrêtons. Je le salue d'un grand coup de chapeau, il me salue de même, je le salue encore, il me salue encore, nous nous saluons enfin sans trêve et sans repos, nous nous saluons jusqu'à la fin du monde, jusqu'au dernier promeneur, jusqu'aux révolutions sidérales, nous nous saluons sous l'orage et sous le soleil, jusqu'à l'épuisement de l'infini, jusqu'au dernier râle de l'atmosphère. Mais que fait la foule ? Elle regarde et elle rit. Elle rit comme nous saluons, pétrifiée, incessante, incommodante, grondeuse, vociférante et lointaine. Il faut donc que, des coulisses, un régisseur qui en sait long, boutonnant la fatalité et consultant sa montre, fasse intervenir je ne sais quel sot objet-catastrophe, pelure d'orange, automobile emballée, singe fondeur ou femme-à-barbe, pour que ce sublime échange de politesses prenne fin, au dépit de tous. Toujours est-il que l'alerte fut chaude, et c'est déjà ça. Un « gag » qui tournerait mal, une plaisanterie qui se prolongerait un peu tard, aux lumières, une farce qui menacerait de se faire éternelle, une démonstration péremptoire par l'absurde, et réfléchissez un peu aux conséquences sociales, le mauvais exemple et le diner qui refroidit, voilà sans doute qui ouvre un jour nouveau sur l'exercice de l'humour tel qu'il éclate, n'en déplaise aux ignorants, au beau milieu d'une légion de petits films comiques, encore assez heureux aujourd'hui pour être peu goûtes, jouissant d'une indifférence parfaite, mal peignés, bouche-trous, enfants terribles, purges, pauvres, grelottant d'étincelles et gavés de mépris, sauf quelques-uns qu'un sno-

bisme d'ailleurs efficace est venu prendre par la main pour les conduire au bal.

Je m'en voudrais de déprécier, même involontairement, l'humour, et je sais reconnaître, la grossièreté de tels films de digestion. Mais je tiens pour assuré qu'entre les deux rivières vivaces des Mack-Sennett Comedies et des Christie Comedies, au long du courant que remontent quelques faces de dérision, d'envoûtement machinal et de malice, comme celles de Harry Langdon, de Picratt ou de Larry Semon, lèvent continuellement de petites bandes « comiques » à l'échine de démon, où circule, à la faveur d'une bousculade souvent inouïe, au fil des manœuvres et des ruses les plus étranges, une contrefaçon du monde qui a bien son prix.

Une récente production Mack-Sennett (1925, 1927-28), qui fut présentée il y a quelques mois à Paris, est venue déranger l'image que nous nous formions déjà de Mack-Sennett, le mythe solaire des films comiques, le zodiaque des parades-bouffes et des farces harnachées de femmes transparentes. Mais au fond, s'il est encore contemporain ce n'est pas pour longtemps, et il semble même que ce soit pour rire. Il est prisonnier de ses anciennes guirlandes, et qu'importe. Cependant, il est tentant d'apercevoir quelque cruauté et même quelque scandale dans « J'ai peur des femmes », où une cascade de girls amoureuses ruisselle autour d'un homme chaste qui veut s'abriter. La fausseté, l'arbitraire, l'outrance des poursuites, le jeu d'une promiscuité ahurissante, et les stratagèmes d'un déniasement progressif, forment une courte mais violente obsession érotique qui touche presque à la satire, et encore une fois à la cruauté.

Maintenant, tournez les talons et regardez Billy Beavan-les-moustaches, à la gueule d'incendiaire placide, malfaiteur grotesque, déménageur volubile, personnage monté sur ressort et sur bonne mine. Ses conquêtes innombrables, et les chutes dans le vide que les circonstances lui imposent, sont le sujet des parades qu'il anime. Il est matamore, il est filou et il est bête. Avancez, mais prenez garde, la scène est remplie d'accessoires décidés, tous les bouchons de toutes les bouteilles vont sauter, toutes les femmes de toutes les vitrines vont trépigner et s'arracher les cheveux, tous les robinets de toutes les baignoires vont s'ouvrir, si seulement vous levez le petit doigt. Vous êtes ici dans un monde-trappe, et les Faux-Semblants qui vous lorgnent ont l'air mauvais. (Pour mémoire, et pour les plus incrédules, je crois bon d'en appeler à « Charlot machiniste », véritablement un des plus purs comiques de cet ordre.)

Il ne convient plus de retourner aux antiquités du rire muet, aux vieilles ferrailles du film comique, aux déboires de Polycarpe l'imbécile et le paresseux, et en couleurs s'il vous plaît, aux aventures de Zigoto (Larry Semon) évoluant avec une petite jaquette autour de lourdes catastrophes mondaines (dans « Zigoto vendeur », cent et une dames charitables sont jetées dans un pièce d'eau, c'est comme je vous le dis) ; aux innombrables Picratt (le plus fin des sourires), à tous les autres équilibristes du désordre, plus ou moins directement nés de la foire, de la pantomime, de la modestie et de l'écume de Charlie Chaplin. Aujourd'hui, ce soir-même, Harry Langdon, bâillant et s'éti-

rant, le regard vague, ouvrira sa fenêtre devant vous et secouera son réveil-matin au dessus d'un paysage affolant de lenteur, d'indolence, de manque d'espoir et de précision. Ceux-ci sont de très grands films, d'une imagerie bouleversante, et où le comique se promène de déceptions en déceptions, avec le regard calme de quelqu'un qui aurait jugé, une fois pour toutes, de la vanité d'un effort méthodique, et qui s'amuserait (je veux dire qui s'acharnerait) à suivre cet effort, même dans un embarras de voitures, même dans le ventre d'un requin (1).

Je n'ai garde d'oublier non plus des films qui, par le manque complet de publicité et le caractère « perdu » qui leur est propre, me touchent peut-être plus directement encore, les « A coups de parapluie », les « Tout s'en va », les « Oh! que d'œufs », les « Tout flambe à Bingville ». Il n'ont aucune excuse, et méritent mieux qu'un coup d'épaules.

Mais il est une source de films comiques, les Christie-Comedies, qui entre beaucoup d'autres, détient je ne sais quels secrets de charme et d'imprudence, une turbulence unique, des trucs reluisants et des danseuses tendres, qui la rend inimitable et précieuse. Ces films insensés, c'est de la poudre aux yeux. Leurs sarabandes renversent l'ordre social, à tel point qu'on peut voir un couple passionné se marier, pour éviter un père jaloux, sur la scène d'un music-hall, en dansant et en faisant danser le prêtre dans l'exercice de ses fonctions; qu'on peut voir une momie vivante, pétrifiée par l'électricité d'un orage, remplacer une momie authentique; qu'on peut voir un bébé montant un cheval sur la crinière; qu'on peut voir les plus gracieux baisers s'échanger derrière un paravent lunatique, et des physionomies enfin vraiment évidentes pétrir à tour de bras leur colère ou leur amour. Je n'hésite pas à déclarer que voilà les films les moins pesants de la terre. Et quelle erreur ce serait de croire qu'ils négligent le détail. (Car, si tu avais mieux observé le nez du traître pendant le concours de chant, et les moustaches du domestique-nouveau-venu dans la scène du plateau à liqueurs, tu eusses bien mieux compris le dénouement...) C'est pourquoi ils sont fatals, et jusqu'au bout des ongles.

Sans doute, il ne faut pas séparer d'un film les circonstances au fond desquelles on l'a vu. Les hommes têtus, ceux qui n'acceptent jamais la débandade de leur personne, monuments d'austérité et de temps bien rempli, qu'ils s'installent un peu dans ces ressacs lumineux et noirs, parcourus de vents chevaleresques, doués de courants-d'air d'orgue et de projections lentes que certaines salles, au prix d'un luxe qui ne trompe personne, parviennent à embusquer au bord de leurs écrans (2).

Et je leur signale, bien informé par le hasard, qu'une de ces « comedies » justement, toute blanche de joie, les attend-là, au plus fort de leur malheur.

(1) Il s'agit surtout de « *Gribouille Cabman* » et du « *Naufrage de Gribouille* », films réalisés sous la direction de Mack-Sennett.

(2) Je pense tout particulièrement à la salle Paramount, de Paris, vrai chef-d'œuvre de mauvais goût, sur laquelle j'aurai beaucoup à dire, un jour.

## CHRONIQUE DES DISQUES

par

FRANZ HELLENS

La *Messe solennelle* de Beethoven, que Polydor vient de publier dans sa version intégrale, en onze disques d'une forme parfaite, est l'une des œuvres les plus hautes de Beethoven; c'est à bon droit qu'on l'a comparée à la *Neuvième*, à cause de son ampleur, de sa conception gigantesque et aussi de ce sentiment humain-païen, de ce panthéisme qui en est le fond. Musique religieuse à coup sûr, mais d'une religiosité qui dépasse le dogme, qui embrasse l'homme et l'univers. Enregistrer qui dépasse le dogme, qui embrasse l'homme et l'univers. Enregistrer une pareille œuvre n'était pas chose facile; ce travail suppose une longue préparation, des essais réitérés. La série « Polyfar » s'est enrichie d'une admirable suite de disques, d'une technique impeccable. N'omettons pas d'ajouter que les chœurs et l'orchestre de cette magistrale exécution sont dirigés par Bruno Kittel (Polydor 95146-56).

L'œuvre complète de Beethoven sera un jour enregistrée au phono. Après la *Messe*, voici l'une des plus charmantes compositions de ce maître, le *Trio en si bémol majeur*, joué par Cortot, Casals et Thibaut. J'ai maintes fois dit mon admiration pour ces trois artistes remarquables à qui nous devons déjà des *Trios* de Schubert, de Haydn, de Mendelssohn (Voix de son Maître); ils font merveille, leur jeu est vivant, extrêmement animé et intérieur. Ce sont des musiciens accomplis, avec le même soin et la même conscience, et que la Voix de son Maître a enregistrée d'une façon impeccable, fait partie de ces compositions de jeunesse par lesquelles Beethoven prend possession de lui-même, se dégage nettement de l'influence de Haydn et s'affirme dans toute la puissance d'une personnalité déjà solide. Ce *Trio* est du reste une œuvre d'une construction parfaite, dont je noterai surtout l'exquis *scherzo*, d'une écriture spirituelle et précise, et l'*andante cantabile* qui se déroule au long de deux disques avec une impressionnante progression émotive. (Voix de son Maître D.B. 1223-27.)

Il nous faut un moment revenir à *L'Oiseau de feu*, de Strawinsky, dont nous signalions dans notre précédente chronique l'enregistrement magistral. Nous aurons bientôt à parler d'une autre œuvre de ce maître, et qui se trouve actuellement à l'enregistrement, *Le Sacre du Printemps*, qui fit naguère tant de bruit. Ainsi l'œuvre de début de Strawinsky, tout entière, sera transmise au phono. Il s'agira maintenant de nous donner la partie capitale de son œuvre : *Les Noces*, et les admirables compositions pour orchestre réduit; nous reviendrons sur ce sujet, pour insister sur l'urgence de ces enregistrements. *L'Oiseau de feu* est certes l'enregistrement le plus remarquable que Strawinsky ait obtenu avec son orchestre disposé par lui, stylé sous sa direction, mis au point pour la transposition électrique sur disque. Il n'y a pas, dans ces quatre disques, la moindre rature, la moindre

paille. Les subtilités inouïes de cet ouvrage, les mille finesse, l'éblouissante orchestration, qui n'est à certains moments qu'une sorte de grondement sonore, tout cela est admirablement rendu; à la deuxième audition apparaissent encore maintes nuances et l'on ne se rend compte de la prodigieuse justesse, de l'extraordinaire sincérité, de l'enregistrement, qu'à entendre plusieurs fois de suite se dérouler le miracle de ces beaux disques. *L'Oiseau de feu* est l'une des œuvres les plus caractéristiques, du point de vue technique, et qui, dans l'histoire du phono, marquera certainement. (Columbia L. 2279-82).

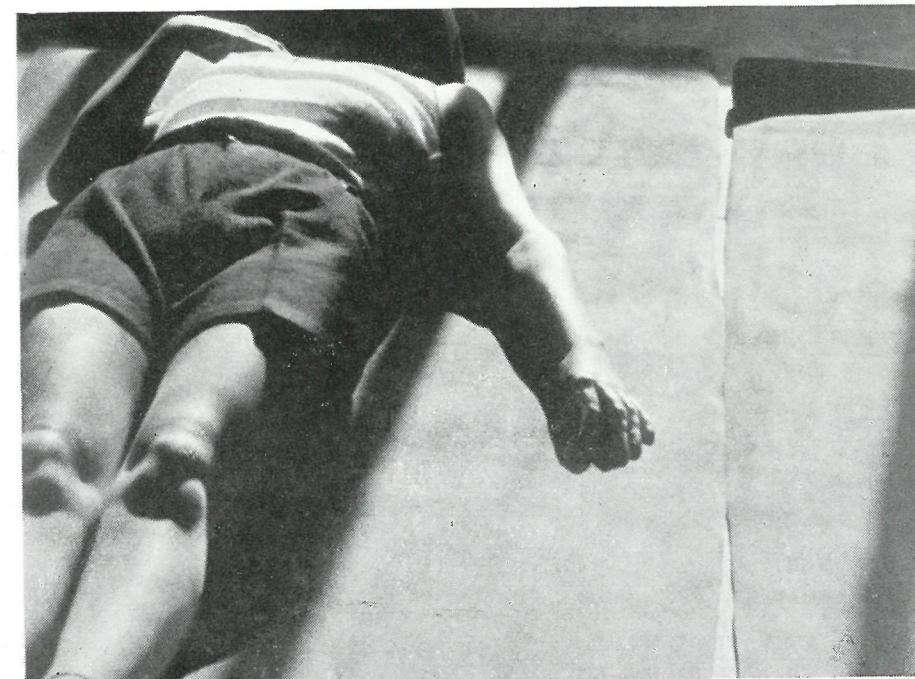
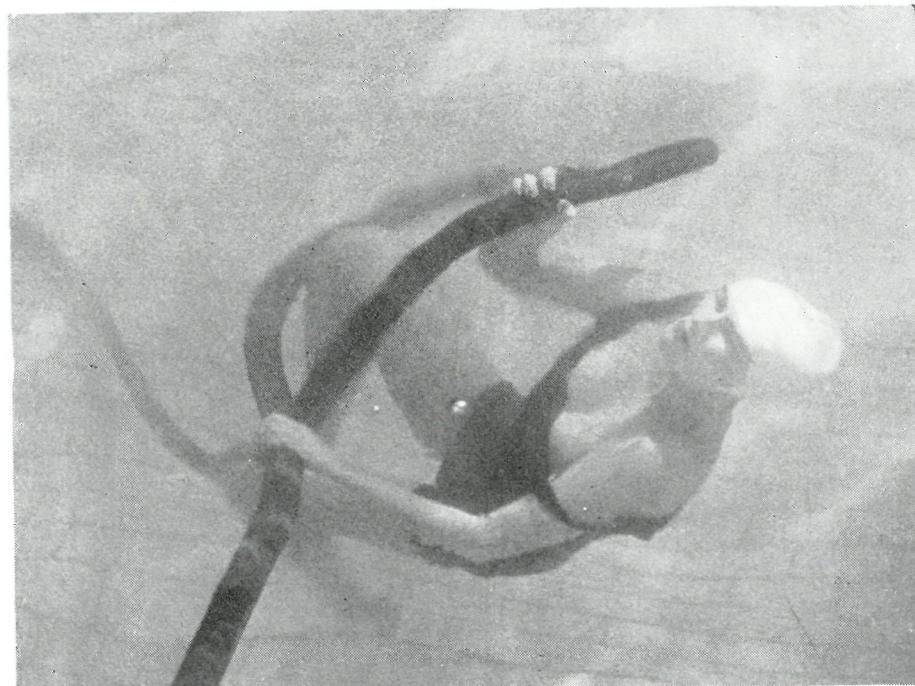
Odéon a enregistré récemment la *Cinquième symphonie* de Beethoven. C'est, de toutes les œuvres de Beethoven, celle qui est le plus souvent exécutée. C'en est aussi l'une des plus caractéristiques, des plus profondes et des plus troublantes. Elle appartient à l'époque de plein épanouissement du compositeur. Le thème du début, qui sera le motif de l'œuvre tout entière, à travers ses diverses parties, est des plus caractéristiques. « Le démon frappe à notre porte », ainsi l'a-t-on traduit. C'est en effet la manifestation du destin que l'on sent dans ces quelques phrases, d'un accent si profond et si fort. Il y a aussi comme une interrogation dans ces mesures du début. Chaque chef d'orchestre a imprimé sa marque dans l'exécution de cette symphonie. Eugène Szenkor, qui dirige l'orchestre cette fois, a apporté une grande force humaine dans sa conduite. L'enregistrement est fidèle et nuancé. (Odéon 170.083-86.)

Nous avons à signaler particulièrement un fort bel enregistrement du *Concerto en la majeur* de Mozart. Malheureusement, le catalogue ne mentionne que les deux premières parties de cet ouvrage délicieux. Regrettions cette lacune. Ce que nous en possérons est de tout premier ordre, au point de vue de l'exécution et de la reproduction sur disque. La partie de violon est tenue par Joseph Wolfstahl, un virtuose d'un talent très sûr. Le charmant *allegro aperto* et l'*andante* si gracieux, profond sans difficulté, sont joués d'une façon impeccable. Espérons que le *finale* sera inscrit au prochain supplément. (Parlophone P. 9259-60.)

De Mozart également, la *Sérénade*, intitulée plus souvent et plus joliment *Petite musique de nuit*. L'orchestre du State Opéra de Berlin, dirigé par l'excellent chef Oscar Fried, joue ce petit chef-d'œuvre de verve, d'esprit et de fantaisie sentimentale, avec toute la légèreté et la finesse souhaitables. Cette *Petite musique de nuit*, qui enchanterait tant de musiciens, et pour laquelle des musiciens contemporains comme Strawinsky, Poulenc, Milhaud ne cachent pas leur préférence, est un régal pour l'amateur de musique le moins averti. Polydor nous en donne un enregistrement merveilleux. (66670-71.)

Chez le même éditeur, nous trouvons encore ce mois-ci un troisième *Divertissement* de Mozart, se composant d'un *adagio* et d'un *presto*. J'ai déjà parlé de cette partie de l'œuvre de Mozart, écrite pour cinq instruments, et d'une si jolie tournure, pleine de délicatesse, de rythme et de couleur. Le *Leipziger Gewandhaus wind quintett* joue cette musique avec infinité de goût. (95168.)

Columbia, qui s'est lancée dans la publication des ouvrages d'auteurs contemporains, avec une belle audace, nous donne encore aujourd'hui,



Les mystères du Château du Dé  
Film de Man Ray



15

La Volga en feu  
Film de Taritch



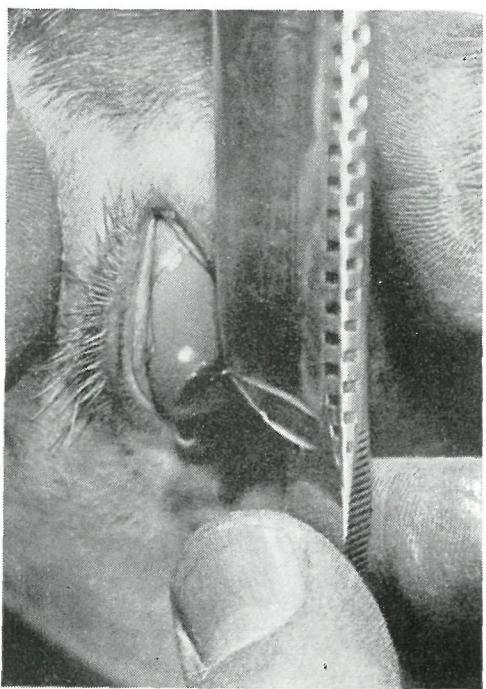
Le village du Péché  
(Les femmes de Riazan)  
Film d'Olga Préobrenskia



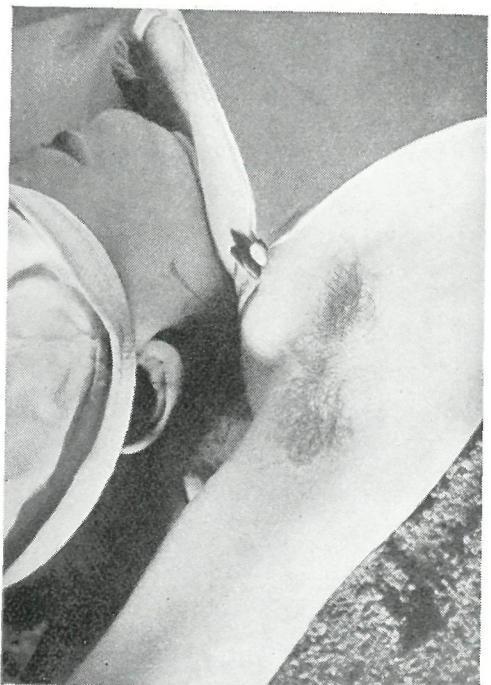
Neiges sanglantes (Les Décabristes)  
Film de Kozintzoff et Trauberg



Le cadavre vivant  
Film de Otep



Un chien andalou  
Film de Luis Bunuel



en deux disques bien venus, *Le Tricorne*, de Falla. Ce fut, comme l'on sait, l'un des meilleurs succès des Ballets Russes. J'aime beaucoup ces très jolies pages du plus grand des compositeurs espagnols d'à présent; par ses rythmes décisifs et variés, ses thèmes populaires, sa chaude coloration et cette physionomie bien particulière, mi-européenne mi-orientale, cette musique se distingue tout de suite et plaît vite. C'est l'orchestre de Fernandez Arbos, auquel nous devons déjà l'enregistrement de *l'Amour Magicien*, qui a été capté par le microphone. (9683-4.)

Notons encore la belle exécution, par le grand chef d'orchestre Max von Schillings, de cette ouverture de Wéber, peu connue, très rarement inscrite au concert, et qui est cependant parmi les plus charmantes et les plus fines du répertoire romantique: *Hassan*. C'est une page d'un sentiment exquis, d'une facture très réussie. Et l'enregistrement en est de premier ordre. (Parlophone P. 9849.) J'en dirai autant de celui d'une autre ouverture, *Les Joyeuses Commères de Windsor*, qu'on se plaît toujours à entendre. L'exécution en est, du reste, excellente, et je me plaît à signaler la belle sonorité de ce disque. (Parlophone P. 9844.) Enfin, les ouvertures de *Norma* et de la *Traviata*, dirigées par un autre chef d'orchestre de grande classe, le Dr Weissmann, sont des modèles d'exécution symphonique et d'enregistrement. (Parlophone P. 9347.)

Voici maintenant deux disques de chant que je choisis parmi les nombreux accroissements des dernières semaines. Ils sont tous deux de marque. Mme Dosolina Giannini est un soprano d'un talent incontestable; parmi les virtuoses italiennes du chant, elle est au tout premier rang; diction impeccable, accent, souplesse vocale, toutes ces qualités, Mme Giannini les possède. Je signale donc spécialement l'admirable interprétation par cette artiste d'élite d'une des pages les plus émouvantes de la *Force du Destin*, de Verdi: « Madre, pietosa vergina. » C'est la perfection même. (Voix de son Maître, D. B. 1217.)

L'autre disque, que je réserve entre mille, c'est celui portant sur l'une de ses faces le *Largo* de Haendel, chanté par Mme Lotte Lehmann. De cette page immortelle du grand musicien du *Messie*, il n'y a plus rien à dire. Mais quelle admirable interprète que Lotte Lehmann! Cette voix forte, pure, si pleine et d'un timbre si vivant, on ne se lasse jamais de l'entendre. C'est, du reste, l'un des meilleurs disques d'Odéon. (188651.)

Erica Movini, malgré son nom italien, est une remarquable musicienne polonaise. Polydor a enregistré toute une série de morceaux

## **Victor ou Les Enfants au Pouvoir**

de Roger VITRAC, vient de paraître chez Robert DENOEL, à Paris, 60, Avenue La Bourdonnais. Tirage : 750 exemplaires sur Alfa : 45 francs. — 35 exemplaires sur Hollande : 90 francs. — 15 exemplaires sur Japon : 125 francs (argent français).

## **PORTS - SANDEMAN - SHERRIES**

TOUS NOS VINS SONT GARANTIS PURS D'ORIGINE  
ANVERS 29, rue du Mai - BRUXELLES 83, bd Adolphe Max

joués par cette jeune violoniste. Chacun de ces disques est parfait. Je ne signalerai aujourd'hui que la *Danse espagnole* de Granados et le *Capriccio-Valse* de Wieniansky, que Erica Macini joue avec un entrain inimitable. Le son de son instrument est, du reste, d'une belle plénitude. (Polydor, 66723.)

Au piano, le bon virtuose Kartun nous donne une exécution très soignée de *Jeux d'Eaux*, de Ravel. On connaît cette musique subtile, d'une fine trame imitative; c'est de l'impressionisme pur et du meilleur. (Odéon, 166166.)

Enfin, citons un bon disque à retenir : la célèbre *Danse slave* de Dvorak, jouée par l'orchestre du State Opéra, sous la direction du maître Blech. Cette danse, tantôt langoureuse et sentimentale, est d'une belle couleur folklorique. On en goûtera aussi le rythme très caractéristique. L'enregistrement est clair, équilibré. (Voix de son Maître, E. J. 290.)

## **GALERIE DANTHON**

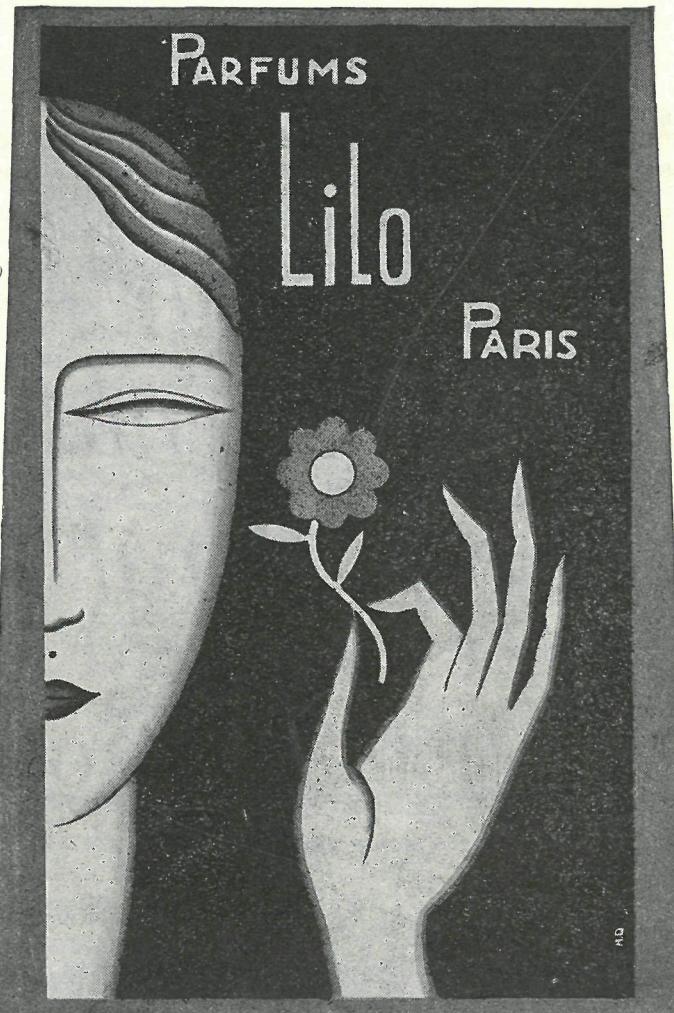
29, Rue La Boétie, Paris

ŒUVRES DE :

RENOIR - MONET - PISSARO - GUILLAUMIN

RAOUL DUFY - CHAGALL - JEAN CROTTI

SCULPTURES DE RODIN ET DE BOURDELLE



AUTOUR DU  
KURSAAL D'OSTENDE  
LES HOTELS  
DE LA

S<sup>te</sup> A<sup>me</sup> "Les Palaces d'Ostende,,

*L'Océan  
Le Continental  
Le Littoral*

Direction générale : M. Jean FOUGNIES

ET LE

ROYAL PALACE HOTEL

que gère

La Société des Hôtels Réunis

HALL D'EXPOSITION — GALAS — ATTRACTIONS  
SIX COURTS DE TENNIS  
CERCLE PRIVÉ  
PLAGE DU LIDO

# VARIETES



A l'Ouest rien de nouveau, par Erich Maria Remarque. —

S'il fallait en conclure...

Quelle épreuve terrible, dix ans après l'armistice. Quelle honte pour tous, qui en avaient pleinement assez de cette littérature sur la guerre. Quel effondrement des apothéoses nationalistes et revanchardes. Mais sans doute aussi, quelle débâcle des palabres pacifistes, actuelles et à venir.

Car il est entendu, voyez le tirage, voyez le retentissement, que les faits et anecdotes racontés dans ce livre ne passeront pas inaperçus! Il y en a pour tous les goûts esthéticos-sociaux. Pour les militaristes et pour les antimilitaristes. Pour les psychologues et les penseurs à rien. Pour les hommes conscients et les individualistes. Pour les défaitistes et les fascistes. Pour les ennemis de l'Allemagne et les pangermanistes. Pour les Européens et pour les Américains. Certains journaux français, anglais et belges y découpent des petits extraits tendancieux, où l'auteur parle de la grotesque discipline exercée par les Himmelstoss d'outre-Rhin. Mais *cela*, qui ne vaut pas Courteline, *cela* ne les empêchera pas d'entretenir tous les jours l'esprit patriotard de leurs lecteurs et de publier des portraits de généraux.

Mais d'autres se sentent pris aux effets de cette épopée dramatique. Ceux-là même qui furent à la guerre et qui écoutent dans ce livre appeler les souvenirs de l'aventure, ainsi que des délires et des instincts qui les ont poussés à la faire ou la subir. Ceux-là qui malgré la mort et la peur, sinon à cause d'elles, malgré la paix, sinon, une fois encore, pour elle, recommenceront demain. Car s'il est prouvé par ces récits que ce spectacle infernal fut aussi réel qu'inutile, que le courage de nul homme n'y était soutenu par le moindre mirage humanitaire, que l'enjeu de la vie exposée à l'incessant massacre ne s'est justifié, ni

lecteurs d'élite!

**cosmopolis**

visitez la librairie

bruxelles, 72, rue de la montagne  
téléphone : 290.40

tous les chefs-d'œuvre de la littérature étrangère  
english books: works of shaw - wells - galsworthy - a. bennett  
- virginia woolf - th. hardy, etc.

deutsche bücher: auswahl von emil ludwig - th. mann - stefan  
zweig - schnitzler - wasserman - kellerman, etc.

"à l'ouest rien de nouveau"

à obtenir en 5 langues

**PORTS - SANDEMAN - SHERRIES**  
TOUS NOS VINS SONT GARANTIS PURS D'ORIGINE  
ANVERS 29, rue du Mai - BRUXELLES 83, bd Adolphe Max

pendant ni après, par aucune nécessité spirituelle ou idéale, ce sont là justement les preuves que pour si peu, ou pour tant de choses, « l'on remettra ça » sous le couvert de n'importe quel prétexte habilement camouflé.

Le livre de Remarque est fait avec une admirable simplicité, une cruelle candeur, une héroïque résignation, une perfide innocence qui remuent, angoissent et frappent quiconque le lira. Mais il ne désole pas moins par ses spéculations intelligentes et pathétiques sur l'épouvantable destinée des préoccupations humaines. Qu'importe en effet l'unique génération sacrifiée, puisque son sacrifice ne paraît pas devoir sauver cette humanité vouée à une destruction consentie et glorieuse. (Ed. Librairie Stock.)

Joh. M.

**Colline, par Jean Giono (Les Cahiers Verts). —**

Vous vous en serez aperçu comme moi : dans la récente production française, le roman champêtre ne prend guère de place. A tout prendre, la prédominance du récit autobiographique s'explique fort bien dans une littérature alimentée par des jeunes écrivains foncièrement intelligents, le plus souvent même intellectuels. Dirai-je qu'à force de se pencher sur le mécanisme de leur cœur et de leur cerveau, voire de leur corps, presque comme des pythonisses juchées sur le trépied, au-dessus des vapeurs fort mélangées de ce gouffre, ils se laissent griser uniquement par leur moi, étourdir par des puissances occultes dont ils exagèrent volontiers le mystère et l'intérêt, alors qu'ils restent aveugles à tout ce qui les entoure et qui ne ressortit pas à leur psychologie individuelle? Le roman confidentiel qui règne aujourd'hui en maître, presque en tyran, s'oppose en quelque sorte au roman de mœurs. Ce dernier suppose des soucis humains élargis, une vision objective, une philosophie peu provisoire et précaire, une amplitude de style, s'accommodant fort mal d'un individualisme qui, par définition, se suffit à lui-même. Il n'en est pas moins vrai que le roman de mœurs a retrouvé, ces derniers mois, un regain de vitalité aussi réjouissant qu'inattendu. Ce n'est pas Paris qui en forme l'objet, mais la campagne, la province, la colonie. Julien Green, Georges Bernanos, et pour le roman régionaliste André Chamson, Joseph d'Arbaud, Jean

Aucune autre marque de chaussures ne se fait dans autant de longueurs et largeurs que les

**Chaussures Walk-Over**  
128, RUE NEUVE, 128 BRUXELLES

Giono peuvent être cités en premier lieu, parmi les nouveaux venus qui retournent à la conception épique du roman. Il n'est pas sans intérêt de relever que c'est dans les *Cahiers Verts*, après qu'y eut été publié un des premiers romans de Ramuz, que sont parus *Les hommes de la route*, d'André Chamson, *La Bête du Vaccarès* et *la Sauvagine* de Joseph d'Arbaud, *Colline*, de Jean Giono. L'on conçoit de la part de M. Daniel Halévy ce goût pour une littérature simple, directe, substantielle et émue, pour un style sans fioritures et sans arrogance, même un peu sec, mais qui dit nettement et clairement ce qu'il entend dire, conformément au sien, tel qu'il s'est encore manifesté tout récemment dans un *Michelet* dont il conviendrait de dire beaucoup de bien.

*Colline* est, à mon avis, l'œuvre la plus originale de cette série. Même le souvenir de Ramuz, qui pèse sur elle, n'altère point sa personnalité. La conjonction entre le cadre — ce décor nu, sévère, à la fois âpre et charmant de la Haute-Provence — et les personnages s'établit par les voies les plus naturelles; les hommes et la montagne font corps, tenus par des puissances sourdes, hantés par des sortilèges identiques. On apprend à les connaître tous, un à un, se ressemblant et se différenciant, farouches, mais finalement confondus dans une existence et un état d'esprit communs. C'est l'unanimisme de fait, dans un pauvre village de la montagne, où les hommes sont tributaires d'une même vie et d'une même âme, assujettis aux mêmes craintes et aux mêmes espoirs, aux mêmes moyens rudimentaires de vivre et de se défendre contre les éléments.

C'est cette lutte de quelques montagnards contre la nature ingrate et leur propre mystère qui fait le fond du roman de M. Giono. Il a employé à la décrire les dons les plus divers. Une vision fantastique qui, à première vue, peut paraître fruste mais qui, à l'examiner de plus près, s'avère d'une justesse remarquable; à aucun moment le plateau de la balance ne penche, ni vers un naturalisme qui aurait pu être tâtonnant, ni vers un mysticisme qui risquait de perdre pied; la mesure est parfaite : le parallélisme entre les deux courants de forces qui agissent, les visibles et les invisibles, les étrangères et celles qui ferment dans l'esprit même des rustres, les naturelles et les sur-naturelles, se maintient d'un bout à l'autre. A ce point de vue, on pourrait même reprocher à l'auteur une rectitude trop absolue. Son livre obéit à une ordonnance non seulement logique, mais presque

**exposition  
permanente**

Beron - Th. Debains - Derain  
- Ebiche - Fornari - Othon  
Friesz - Hayden - Kisling  
Modigliani - Richard - Sa-  
bouraud - Soutine - Utrillo.

**Z b o r o w s k i**  
26, rue de seine, paris

## **PORTS - SANDEMAN - SHERRIES**

**TOUS NOS VINS SONT GARANTIS PURS D'ORIGINE**  
**ANVERS 29, rue du Mai - BRUXELLES 83, bd Adolphe Max**

rigoureuse, suit la progression la plus méthodique, ménage ses effets avec une économie et une idée de suite que l'on traiterait de classiques, si l'on ne craignait de mal employer le mot : économie et ordre appliqués au malheur comme au bonheur, presque à l'instar d'une loi; le développement en est tout à fait régulier : la paix du village, puis les prodromes successifs du mal, puis encore l'éclatement même des hostilités de la part d'une nature déchaînée et d'une âme collective exacerbée, enfin le calme revenu, lorsque l'orage s'est éloigné; cette construction forme un demi-cercle accompli.

Nous retrouvons le même dosage judicieusement approprié au sujet, dans le lyrisme même de M. Giono. Il est à la fois naïf et d'un art réfléchi, d'une puissance et d'une ampleur incontestables, fait de noblesse et de trivialité, de rudesse et de raffinement. Il y a là un grand souffle, des plus pur, des plus fougueux, mais que l'auteur retient le plus souvent, comprime à dessein pour qu'il ne s'égare point, par peur de s'exprimer avec trop de volubilité, de se laisser aller à l'attendrissement; ardeur qui se tasse, se ramasse sur elle-même, se concentre, en conservant tout son allant dans les petites phrases menues, discrètes, un peu hâchées dont use M. Giono. Elles confèrent à son style un accent plus spécial; court et trapu, il ne halette jamais; il a le froid et le chaud des hautes terres de Provence; d'une rustique expressivité, savoureux, précis malgré le flottement de ses contours, il se grave dans notre mémoire avec son rythme obstiné, ses images tendues.

Et il y a là beaucoup de poésie et de mystère, d'humanité et de sagesse, un art très grave, fait de solide conviction et de ferveur, d'un équilibre rare, encore que dénué de calcul. (Ed. Grasset.) *A. de R.*

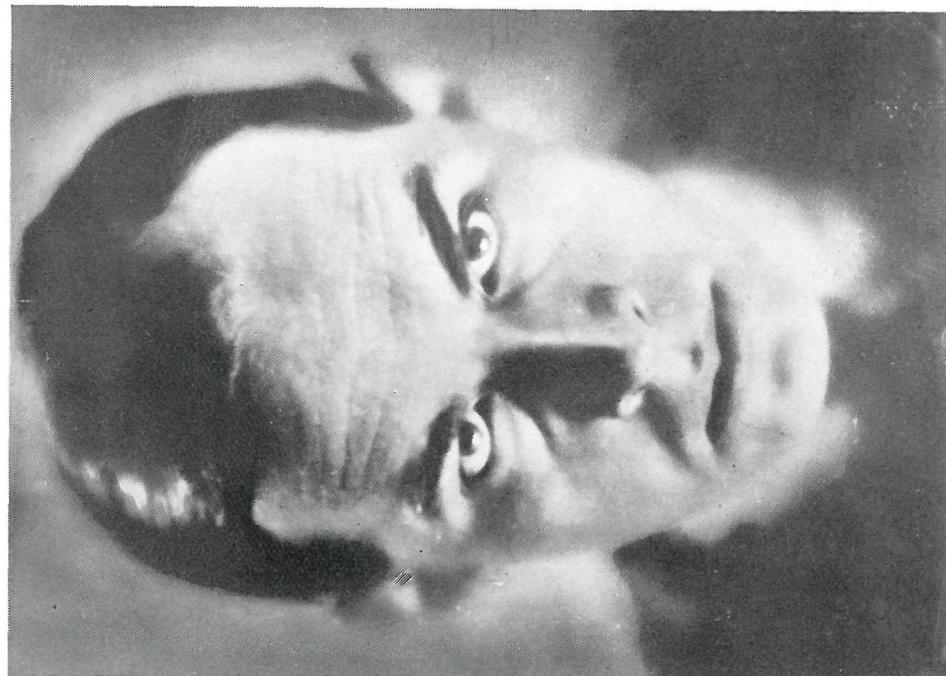
**Vie de R. L. Stevenson, par Jean-Marie Carré (Vie des Hommes illustres). —**

Il en est des vies romancées comme de beaucoup de choses dans notre existence... On a de multiples raisons de les juger sévèrement, en particulier de s'élever contre leur nature hybride qui n'est ni celle du roman, ni celle de l'histoire, et on y retourne quand même, avec un plaisir qu'on ne cherche hypocritement qu'à cacher. Tant est vif pour ceux qui se contentent à grand peine d'une fiction qui les déçoit

**11, rue de l'Arcade MARIGNY-HOTEL PARIS (VIII<sup>e</sup>)**

**situé en plein centre de Paris, à côté de la Madeleine et à proximité de l'Opéra**

**Tout le confort moderne — Lift. — Prix modérés**  
Téléphone Central 63.97 **E. JAMAR, Prop.-Directeur**



*Romanciers*



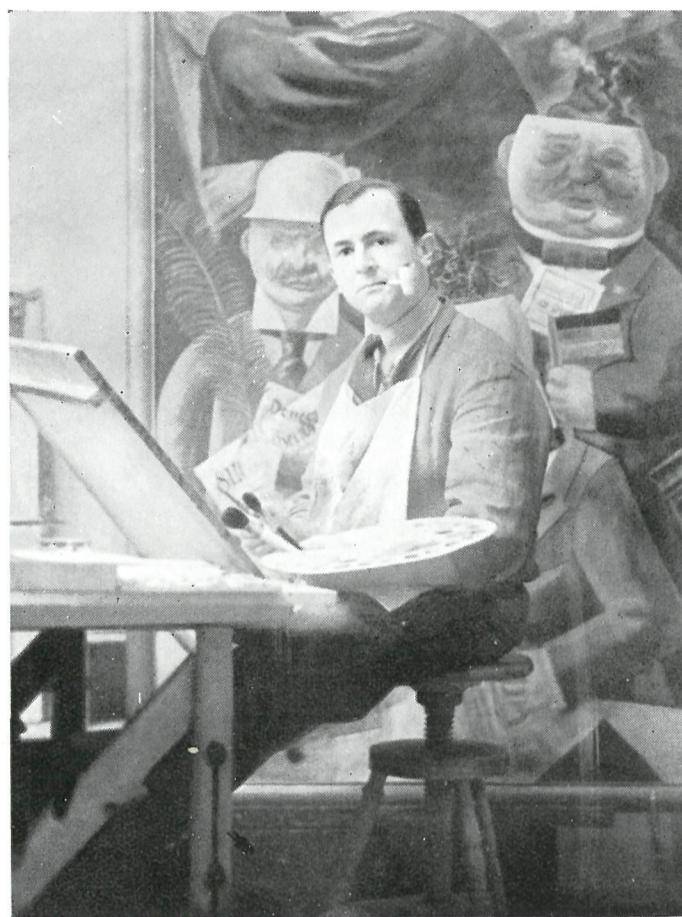
Erich Maria Remarque

Jean Giono

*P e i n t r e s*



*Photo Martinie*  
Maurice Utrillo, Suzanne Valadon et Utter



*Photo Ewald Hoinkis*  
George Grosz

*C r i t i q u e s d' a r t*



*Photomaton*  
M<sup>me</sup> et M. Pierre Courthion



*Photo Martinie*  
André Salmon



*Photomaton*  
E. Tériade

*E c r i v a i n s - l i é g e o i s*



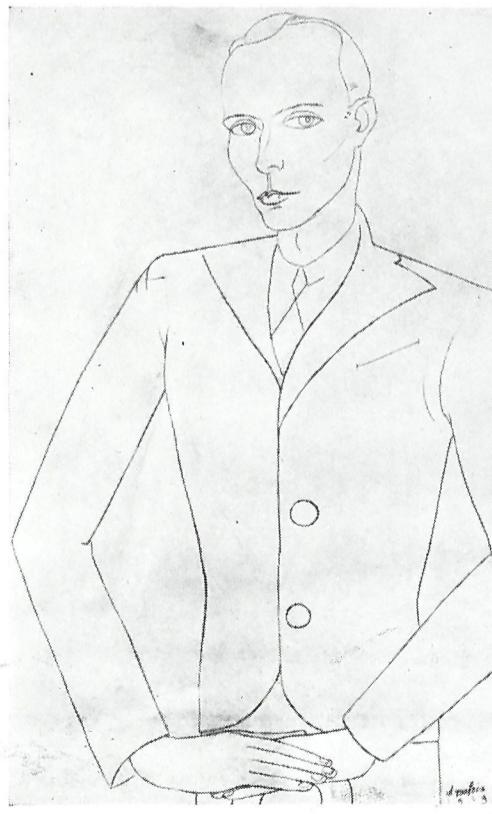
Georges Thialet  
(d'après des dessins d'Edgard Scauflaire)



Robert Poulet



Gilles Anthelme

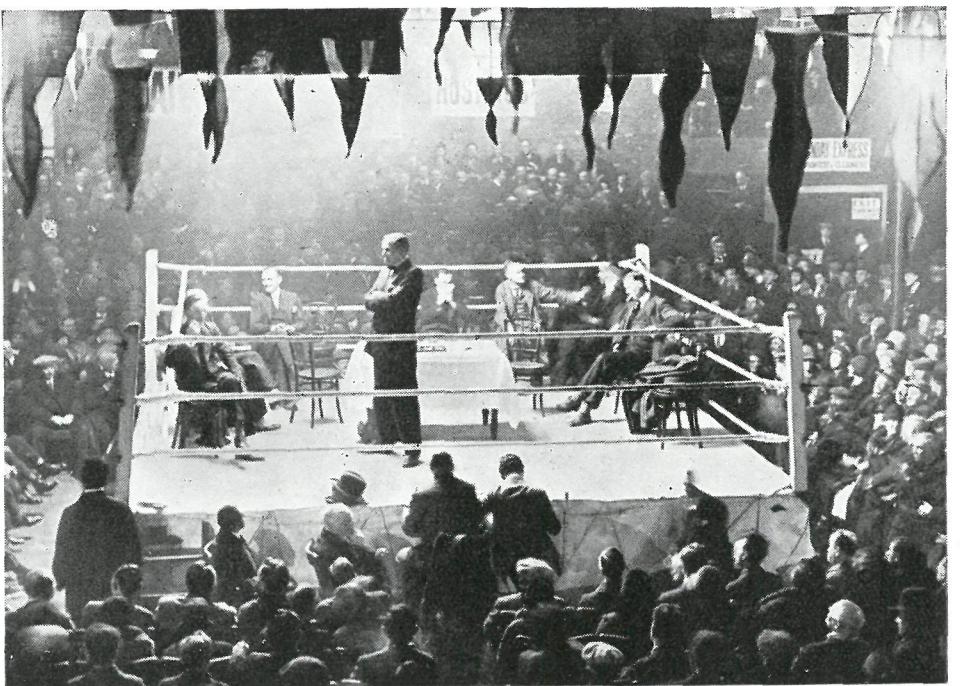


Robert Matthy  
(d'après des dessins d'Edgard Scauflaire)



Léon Duesberg

B a t t e u r s d' e s t r a d e



Londres : Débat politique dans un ring  
Photo Champroux



Le Dr Wibo ou la pudeur en Belgique  
Photo Acta



Bruxelles : La tribune « Le Rouge et le Noir »  
Photo Acta



Paris : « Le club du Faubourg »  
Photo Eli Lotar



Le vote obligatoire

*Photo Acta*



Le 1<sup>er</sup> mai

*Photo Champroux*

plus souvent qu'elle ne les comble, l'attrait de ces documents calqués sur la vie, qui les mettent en contact direct avec certaines personnalités de marque, parfois véritablement supérieures ou exceptionnelles, d'une grandeur, d'une audace, d'un génie auquels atteignent rarement les personnages de roman, surtout ceux du roman contemporain, contre lequel M. Berl ne s'élève pas en vain. A vrai dire, la « vie romancée » nous a procuré pèle-mêle le meilleur et le pire. On en fabrique trop, c'est entendu — et c'est dans cette surproduction surtout que réside la lassitude dédaigneuse que, déjà, nous commençons de manifester envers un genre qui, en principe, nous est cher, — il en est encore, heureusement, que nous pouvons lire avec empressement.

Dans ce nombre nous englobons celles de M. J.-M. Carré. Le *Stevenson* est la troisième (et, paraît-il, la dernière), à mon avis la meilleure, d'une série dont *Rimbaud* fut la première et la moins entraînante, *Gœthe* la seconde. Non que cet auteur soit un véritable créateur, capable de modeler profondément, dans un relief inoubliable, la matière dont il s'empare. Ces réussites sont rares, où le biographe puise dans son génie propre de quoi aborder de front, presque de pair à pair, le grand homme de son choix, pour lui conférer la personnalité la plus réelle, la plus profonde, souvent la plus neuve, sans qu'elle soit pour cela entièrement vérifiable, recréée presque de toutes pièces par lui, à son image. M. René Benjamin a pu agir ainsi avec *Balzac*, M. André Maurois avec *Disraëli*, M. Guy de Pourtalès avec *Liszt*, mais ce sont des exceptions.

Ce qu'on apprécie chez M. Carré, c'est son honnêteté : comme il le dit lui-même, « l'exploration du sujet a été minutieuse, les faits sont exacts, la chronologie est strictement respectée ». En outre, son jugement est serein, impartial, s'entoure de beaucoup de précaution et de mesure, d'une pondération d'esprit, d'un sens naturel de l'équité, d'un besoin et d'un désir de comprendre très vifs. Aussi ses volumes situent-ils exactement, complètement, dans une lumière qu'on sait ne pas être déformatrice, des personnages longuement étudiés. Ce sont des documents en qui l'on a foi et qui vous renseignent exactement, et cela n'est pas à dédaigner. Sans être remarquablement entraînants, ils ne manquent pas de vivacité et même de pittoresque.

En Robert-Louis Stevenson, M. J.-M. Carré a trouvé un sujet de choix. Un bohème dans sa jeunesse, passée en majeure partie en Ecosse, un aventurier dans sa glorieuse maturité dissipée dans les îles du Pacifique, et un grand écrivain — tout comme Rimbaud. Des

Chocolatier      Confiseur  
 “ Mary ”

Bruxelles :  
 Rue Royale, 126

Tél. 145.00

Ostende :  
 Rue de Flandre, 15

Tél. 7086

## **PORTS - SANDEMAN - SHERRIES**

**TOUS NOS VINS SONT GARANTIS PURS D'ORIGINE**  
**ANVERS 29, rue du Mai - BRUXELLES 83, bd Adolphe Max**

décor variés, bien contrastés se succèdent, correspondant à des phases bien définies dans l'existence de l'homme et de l'écrivain nomade : l'Edimbourg puritain de l'époque victorienne, le Barbizon impressionniste, le Far-West du temps des grandes aventures californiennes, les neiges de Davos et les plaines ensoleillées de la Provence, le Canada, New-York, puis les Iles, des Marquises à Tahiti, de la Micronésie à Samoa, et pour finir une tombe solitaire au bord de la mer, dans le domaine de Valinia, sous les palmiers bruyants. De la rébellion contre la morale bourgeoise, beaucoup d'amour et de sensualité, une santé dès l'enfance chancelante et de jour en jour compromise par les excès, une versatilité très grande, mêlée d'inquiétude, la damnation du vagabond qui ne sait nulle part trouver sa raison d'être et son bonheur, un mode de travail tout en à-coups, sans régularité, sans joie réelle, souvent sous l'impulsion de la fantaisie ou sous le stimulant d'un besoin d'argent jamais satisfait, une inlassable curiosité et un perpétuel désir de jouir de tout, c'est tout cela que J.-M. Carré nous montre dans ce conteur assez posé qu'est Stevenson, un de ceux qu'on connaît le moins lorsqu'on les approche seulement par leurs livres. Il est vrai que, malgré sa résistance, il n'a pas été sans payer son tribut à la dure loi anglaise de la discréetion et de la respectabilité. (Ed. N. R. F.)

*A. de R.*

### **L'Ecole des Femmes, par André Gide. —**

« Il s'agit de savoir si, dans l'expression, l'émotion s'épuise, ou, tout au contraire, si elle y prend conscience d'elle-même, et pour ainsi dire s'y crée. » Tel est le problème qu'André Gide vient de poser dans son petit récit, en choisissant un cas particulier où la première interprétation ne fait aucun doute. Ce qui permet à l'auteur d'exercer de rares dons d'ironie et le conduit indirectement à une apologie de la sincérité qui n'est pas faite, chez lui, pour surprendre.

A illustrer un cas aussi simple, l'intrigue gagne d'être conduite avec une aisance admirable. L'adresse, l'assurance dans la composition n'ont jamais été plus frappantes chez André Gide. Mais c'est qu'aupa-

**Pour les gens d'affaires, à Paris :**

## **LE DAUNOU HOTEL**

**6, RUE DAUNOU**

**entre la rue de la Paix et l'avenue de l'Opéra**

**Toutes les chambres avec salle de bains**

**Directeur : G. SERVANTIE**

**Adr. télégraphique : Daunouad-Paris**

## **PORTS - SANDEMAN - SHERRIES**

**TOUS NOS VINS SONT GARANTIS PURS D'ORIGINE**  
**ANVERS 29, rue du Mai - BRUXELLES 83, bd Adolphe Max**

ravant, il ne se souciait pas de faire briller ces médiocres qualités, occupé comme il l'était par de plus graves problèmes. Ici, elles lui servent au contraire à éluder pas mal de questions irritantes, celles que justement nous nous attendions à voir posées. Une lacune de vingt ans ménagée entre deux fragments de journal escamote le problème central, celui que pose le titre : Pourquoi, comment la femme a-t-elle découvert l'indignité du mari qu'elle admirait tant au moment des fiançailles? Je vois bien ici le rôle que jouent les silences et l'habileté qui consiste à laisser dans la pénombre le personnage du peintre. Mais je déplore tant de discréetion, parce que je ne suis pas certain qu'elle soit provoquée par un souci d'art, et non par une intelligente paresse. André Gide nous a habitués à rester sur notre faim. Il convient pourtant de ne rien exagérer. (Ed. N. R. F.)

*D. M.*

### **Mort de la pensée bourgeoise, par Emmanuel Berl. —**

Je n'ai pas le goût, ni le temps, de reprendre les idées d'Emmanuel Berl et de les discuter. Tout le monde a déjà lu dans les journaux que ce premier pamphlet sur la littérature et la révolution était écrit d'une manière brillante et contenait des idées fausses. Sur quoi, les malins ont conclu que le style de l'auteur était suspect et sa pensée intéressante. En effet, c'est à peu près cela. Emmanuel Berl n'a donc d'un pamphlétaire qu'une certaine verve et une allégresse réjouissante. Mais il possède des vues originales sur les choses dont il parle. Quand je dis : « originales », il faut comprendre : qui n'ont pas été souvent exprimées. Car cet écrivain a le courage de ne pas croire qu'une idée est juste parce qu'il l'a inventée et quand il trouve chez un autre une pensée qui lui paraît valable, il n'hésite pas à l'accepter et à la défendre. On peut bien dire qu'une partie de cet essai vient de Drieu La Rochelle et une autre d'André Malraux. Je ne saurais en faire grief à Emmanuel Berl.

Pour le reste, *Mort de la pensée bourgeoise* me paraît née du phénomène suivant : Certains écrivains qui se prétendent révolutionnaires recrutent leur public parmi la bourgeoisie et se conforment à certaines règles que leurs lecteurs leur imposent tacitement. En d'autres termes, la clientèle d'André Gide ne diffère pas socialement de celle de

## **SUZANNE HOUDÉZ**

**52, RUE DU PEPIN**  
**TELEPHONE 268,98**

**SES TABLES**  
**SES COURONNES**

**SES FLEURS**  
**SES VASES**

**PORTS - SANDEMAN - SHERRIES**  
TOUS NOS VINS SONT GARANTIS PURS D'ORIGINE  
ANVERS 29, rue du Mai - BRUXELLES 83, bd Adolphe Max

Paul Bourget, mais ce qui ne gène en rien le second oblige le premier à une attitude contradictoire.

Le problème posé en ces termes, deux constatations s'imposent. La première, c'est l'équivoque que Berl entretient sur l'épithète de « révolutionnaire » appliquée à une œuvre d'art. On peut l'entendre indifféremment dans le sens social ou dans le sens artistique. Cette équivoque ne vicié pas toute l'argumentation, mais elle la facilite faussement et, par suite, la compromet. La seconde, c'est que nous n'avons là qu'un aspect d'un phénomène plus complexe : l'existence de publics très divers, très nombreux, qui ne sont pas séparés par des cloisons étanches, bien au contraire. (Un autre aspect aussi saisissant, c'est la situation actuelle de la poésie.) Mais à cet égard, *Mort de la pensée bourgeoise* mérite les mêmes critiques qu'elle adresse à tant d'autres livres : pour défendre la cause de la révolution, elle utilise une formule qui assurera son succès dans les milieux bourgeois et qui en interdira la lecture dans les milieux révolutionnaires. (Ed. Grasset.)

D. M.

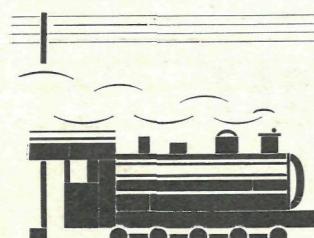
## La Jeunesse de Trotsky, par Max Eastman. —

On peut croire Max Eastman : c'est bien de Trotsky qu'il nous parle. Toute la lumière du monde serait à peine suffisante pour éclairer cette figure démesurée qui n'est à l'échelle d'aucune révolution, pas même de celle qu'elle entrevoit. Qu'on regarde une telle vie par où l'on veut : il n'est rien qui n'y respire une révolte perpétuelle et une vocation de l'exil. Elles se manifestaient dès l'enfance et, à ce sujet, la biographie de Max Eastman est un témoignage documentaire irré-  
cusable. (Ed. N. R. F.)

M. B.

Rimbaud le Voyant, par Rolland de Renéville. —

Il se fait quelques progrès dans l'intelligence des exégètes de Rimbaud en qui Paul Claudel se plaisait à voir un produit de sacrilège. Rimbaud n'est aucunement réductible à Dieu, ni, quoiqu'en pense M. de Renéville, à Bouddha. Tout le début de l'ouvrage nous emponsonne de considérations sur les Upanishad, les mystères orphiques, le Bhagavad Gita, la Vie, la Matière, l'Unité, Pythagore, le Brahmanisme, le Krishnaïsme, les Yoga. Tout ça pour conclure à l'influence que



# VOYAGES JOSEPH DUMOULIN

77 BOULEVARD ADOLPHE MAX - BRUXELLES

## organisation modèle de voyages à forfait,

ou particuliers pour

220

l'Orient exerça sur Rimbaud. Mais qu'à propos de celui-ci, on veuille bien nous foutre la paix avec toutes les mystiques. Il y a assez de farine déjà au moulin des gens de droite, et par gens de droite nous entendons la race la plus ignoble du monde. On n'en veut pour preuve que l'étude inspirée à M. René de Planhol, dans *l'Action Française*, par le livre de M. Rolland de Renéville. Le bref morceau que voici donne la mesure d'une certaine bassesse qu'ont en partage tous ces messieurs sans en excepter un seul :

« Ce surréalisme qui tourne à des simagrées de dévotion nous manifeste du moins ce que déguisaient naguère ses allures mystificatrices. Les extravagances de forme et de verbe ne peuvent plus nous dissimuler l'intention qui l'anime, dérisoire sans doute et qui n'a pas laissé cependant d'exercer trop de ravages. Ce qu'il exècre et ce qu'il entreprend de détruire, c'est la suprématie de la raison et l'expérience du réel, c'est ce que M. Rolland de Renéville appelle « le hideux génie français ». A l'égard d'un Rabelais, d'un La Fontaine, d'un Musset, notre auteur n'a que mépris et sarcasmes dont la niaiserie est réjouissante. Et il ajoute que « cette haine de la France n'a d'égale dans le cœur de Rimbaud que la fureur qu'il ressent contre l'Eglise catholique romaine. La première parce qu'elle représente le plus purement la civilisation occidentale, et la seconde en tant que responsable de cette civilisation ». M. Rolland de Renéville n'a pas tort d'attribuer ce fanatisme à Rimbaud que, par un défi à son œuvre et à l'évidence, notre fameux ambassadeur-poète et quelques amateurs de paradoxes nous travestissent en Père de l'Eglise. Mais il se leurre en professant que sa religion lui vient d'Orient. Elle n'arrive pas de si loin. Il n'est, avec ses camarades, que dupe ou complice d'une conjuration judéo-germanique qui, depuis la guerre, a importé chez nous, d'une Allemagne en pourriture morale et mentale, le corydonisme, le surréalisme, le culte de l'inconscient, la divinisation des instincts, les cauchemars pseudo-asiatiques, le freudisme et autres saletés ou sottises qui, mortelles à l'esprit français, souillent et abêtissent notre littérature. »

Pour parler encore du volume de M. de Renéville, il est juste de reconnaître qu'il témoigne de quelque honnêteté dans sa seconde partie, où la position de Rimbaud à l'égard de la religion catholique est nettement définie. Mais on savait à quoi s'en tenir. (Ed. Au Sans Pareil.)

V.

# Rose: fleurs naturelles

## 52-52a, rue de Joncker (place Stéphanie)

## bruxelles

téléphone 268.34

le 1<sup>er</sup> juin au Zoute : 49, avenue du Littoral - tél. 593

### Un chien andalou. Film de Bunuel. —

C'est la première fois, je dis la première fois, que les images, pénétrées par les terribles gestes humains, vont jusqu'au bout de leurs désirs, se taillent jusqu'au bout un chemin à travers leurs obstacles prédestinés. Nous sommes donc loin des indications, des suppositions, des effleurements, des pudeurs professionnelles, des quart-d'audaces, des «essais». Mais nous sommes en présence, il faut le dire, d'un prodigieux exemple où l'humour, la cruauté et l'innocence se confondent, et avec eux une suite de hasards des plus serrée, en une même chair. On pense assister à une parodie tragique qui recouvrirait et détruirait inépuisamment la comédie misérable à l'intérieur de laquelle chaque jour avortent les mêmes destins. On pense assister à quelque véritable retournement de la vérité, de la vérité écorchée vive, sous la pénétration d'un reflet chimique inexorable. C'est dire que la substitution, cette fois-ci, est bien la seule valable, celle qui va du mieux au pire, du moins vraisemblable au plus vrai. C'est dire encore que les gestes y deviennent des actes, et qu'ils laissent partout où ils s'abattent des traces difficiles à effacer, des traces inhumaines, sauvages, volages, efficaces et fatales, dans un sillon qu'il sera dès lors impossible de suivre à reculons. Le fond des choses.

Il est trop rare, par ailleurs, que quelqu'un ose se prononcer définitivement pour cette manière de rigueur où la poésie l'entraîne, et avec elle tout l'éceurement des vieilles habitudes, et qu'il emprunte pour cela l'expression visuelle, c'est-à-dire celle où sa responsabilité devant le scandale est la plus nette, pour ne pas lui faire hommage d'un certain nombre de hardiesse et de petits chefs-d'œuvre qu'en se manifestant il détruit. Il est clair, par exemple, pour qui veut voir, qu'un divertissement tel qu'*'Entr'acte*, à cette lumière, n'a plus de sens aujourd'hui. Se récriera qui voudra, mais c'est ainsi. Voilà découverte, décousue, et agrippée par des mains sûres l'étoffe des exigences sentimentales les plus secrètes. Je doute que désormais le spectateur n'éprouve le tourment, l'inquiétude, et enfin la vénération de ses propres empreintes digitales. C'est ainsi qu'il se reconnaîtra dans la peur que ne manquera pas de lui inspirer cette œuvre exceptionnelle.

André Delons.

---

qui a vu la revue du  
théâtre de Dix Heures  
à pu juger du goût de

**jean fossé**  
couturier

43, chaussée de charleroi  
bruxelles

---

### Un procès. —

Le 19 juin s'est plaidé à Bruxelles un étrange procès, devant la seconde chambre civile. M. Charles Spaak assignait Albert Valentin pour imputations injurieuses et diffamatoires, en paiement de 3,000 francs de dommages-intérêts. M. Charles Spaak s'est senti atteint par certaines épithètes péjoratives qui sont décernées, dans le fragment IV des *Soleils de Minuit*, paru ici-même, à un personnage anonyme. Il demande à la justice de l'identifier avec ce « géant, épais et massif, d'une vanité crétine qui le conduisit à quelques lâchetés où l'immonde se conjugua à l'odieux ». C'est M<sup>e</sup> Albert Guislain qui soutint cette singulière prétention. Le plus curieux de son argumentation consista dans la lecture de deux lettres, émanant de littérateurs bruxellois, que ceux-ci adressèrent à M. Charles Spaak soit pour lui signaler la prétendue mésaventure qui lui arrivait, soit pour l'encourager à continuer la procédure intentée. Touchante sollicitude.

M<sup>e</sup> Alex Salkin-Massé répliqua au nom d'Albert Valentin. Sa plaidoirie fut particulièrement brillante et spirituelle; si l'on ne peut préjuger de l'impression qu'elle fit sur le siège, elle subjugua au moins un auditoire nombreux. Avec cette verve qui lui est propre, M<sup>e</sup> Salkin sut montrer à quel point était fausse, tant moralement que juridiquement, la situation du fils inconnu d'un si glorieux père qu'est M. Charles Spaak.

Nous signalerons à nos lecteurs le jugement qui ne tardera pas à être rendu en cette affaire, qui touche peut-être à d'autres objets que ceux que M. Charles Spaak a entendu viser.

D. M.

### A propos de la Fraternelle des Vagabonds. —

Ainsi que nos lecteurs ont pu l'apprendre par l'article consacré par notre collaborateur *Nico Rost*, au *Congrès des Vagabonds*, l'Allemagne, qui se prête admirablement aux tentatives de ce genre, voit se grouper et s'organiser la grande armée des vagabonds, terreur des fermières et des fermes isolées.

Ces coureurs de routes se sont unis en une grande fraternelle, dont une revue, *Der Kunde* (« Le Chemineau »), éditée depuis bientôt deux ans par le « Roi des Vagabonds », Gregor Gog, soutient les intérêts et dont le fameux congrès de Stuttgart affirma les droits. Comme toute association solide et consciente de sa force, la fraternelle des vagabonds se munit d'un passé et organisa le présent. Les précédents illus-

---

**TISSUS POUR HAUTE COUTURE**  
**OLRÉ**

277, rue Saint-Honoré, PARIS

---

tres ne manquent pas : on se réclame de Villon, Rimbaud et Whitman. Quant à la vaste foule contemporaine des sans-feu ni lieu, Gregor Gog la classe en quatre catégories : les hors-la-loi, les amateurs d'aventures, les sans-travail et enfin les artistes. Ces derniers, mis dans une catégorie à part, sont la meilleure preuve de la sagesse qui régit cette organisation qui comprend des centres de ralliement à Berlin, Stuttgart et Magdeburg, un office d'éditions et qui travaille à l'union de ses membres dispersés par les routes. Quelques parrains : Gorki, Sinclair, Lewis, Jack London et voilà pour le présent.

Le but de l'association? Bâtir un asile, une hostellerie, « le vrai asile » où l'homme de la grand'route se sentira chez lui. Les moyens? La vente des livres qui sortent des presses de l'*Office des Editions des Vagabonds*, les expositions, les dons et les collectes.

Cet Office publia déjà des livres de Gregor Gog, Hans Trausil, J. Mihály, Otto Ziese et un album de dessins de Hans Tombrock, faits dans un style « revanchard » cher au *Simplicissimus* et qu'il qualifie lui-même, dans une autobiographie parue dans le *Chemineau*, de Tombrockionisme.

Max Ackermann, Kh. Bodensiek, Bönninghausen, Streiter et Theodor Walz illustrent également la revue et l'exposition de leurs œuvres eut lieu le jour du congrès dans une galerie d'art de Stuttgart.

Les efforts de Gregor Gog ont réuni à ce congrès les chemineaux et vagabonds de tous pays. Ils lui permettront de trouver les fonds pour la construction de cette « maison du chemineau » qui est l'idéal que cherchent à atteindre ces gens qui prêchent la révolution le long des routes, ne font partie d'aucune organisation politique et qui n'ont qu'un désir : savoir qu'au bout du voyage, qu'une force inconnue leur fait entreprendre, il y aura un chez-soi... d'où il sera doux de repartir à nouveau.

Mir.

#### Tableau des finances d'aujourd'hui? —

« Vers la fin du mois d'octobre 19..., les Etats-Unis étaient à la veille d'une panique terrible. Une période d'incomparable prospérité, au cours de laquelle les Titans de la Finance s'étaient, en une lutte sans merci, disputé des missions, menaçait d'aboutir à la pire catastrophe. Depuis trois mois, la Bourse baissait régulièrement. La petite épargne, se retranchant derrière une défiance obstinée après avoir fait preuve d'une crédulité trop grande, s'apeurait. Le public, ignorant tout des guerres sourdes, des alliances secrètes qui se trament et se

jules renard : "le ver luisant,,  
cette goutte de lune dans l'herbe!"

**émile h. tielemans**  
**joaillier - orfèvre**  
**émailleur**

**41, ch. de charleroi, bruxelles**  
**1<sup>er</sup> étage**      **téléphone 127.84**

disloquent dans la coulisse, avait nettement conscience pourtant de l'approche du cataclysme. »

« Non, ce n'est pas un escroc. C'est un spéculateur, un très grand spéculateur, victime de spéculateurs plus formidables encore que lui et qui convoitent sa fortune. Au surplus, une réflexion s'impose : pensez-vous qu'à l'heure actuelle il existe à New-York une seule organisation publique qui puisse subir sans risque une enquête officielle? »

« La crise que nous traversons actuellement révèle certainement l'Amérique sous son plus mauvais jour. Nous n'apercevons que les façades somptueuses des choses, les gratte-ciel si représentatifs d'industries colossales. Nous nous fions aux statistiques et nous nous enorgueillissons de la seule idée de notre grandeur. Nous oublions que le véritable critérium de la prospérité industrielle d'un pays, c'est l'honnêteté. La malhonnêteté est une faiblesse économique, une tare. Une compagnie qui, pour assurer son indépendance, achète la conscience des magistrats, les prépare au chantage dans l'avenir. Il est d'ailleurs fort difficile d'établir les responsabilités. Est-ce le capital qui a corrompu les politiciens, ou bien, dans notre système politique imparfait, la corruption devait-elle nécessairement naître d'elle-même? »

« La vérité essentielle, on l'ignore toujours! Les journaux n'impriment jamais les nouvelles fondamentales. Supposez-vous que le public connaîtra jamais les causes réelles de la crise présente? Non! on laissera le marché s'affoler pendant trois jours, six jours, un mois, on ruinera des milliers de victimes et le public ne sera pas mis au courant de ce fait que la panique pourrait être arrêtée dès maintenant, en vingt-quatre heures, par la volonté de dix hommes. Quand ces hommes-là se décideront, ils arrêteront la débâcle. Alors on les couvrira de fleurs, la presse leur consacrera des colonnes de félicitations... On louera leur patriotisme, leur dévouement désintéressé. En réalité, que se sera-t-il passé? Ces gens-là auront tout simplement empoché quelques millions! Il faut au public un bouc émissaire. On lui livre alors l'homme faible qui a perdu la partie, qui paie le tribut, et la valse des dollars recommence de plus belle. »

« On peut considérer sous deux angles un grand financier, car il y a deux périodes dans son existence : pendant la première, il s'efforce



d'accaparer la puissance par excellence, dans la seconde, il se sert de cet argent pour créer. Les ambitieux ne reculent devant rien pour arriver au premier but et ils y arrivent assez aisément... Mais c'est à la seconde période qu'on juge de leur réelle valeur. Il s'agit de savoir si nous aimons l'argent pour lui-même ou pour le faire servir à de grandes choses. »

« Dans un coin se groupaient les baissiers cupides et bruyants, uniquement préoccupés d'exploiter la catastrophe à leur avantage personnel. »

« Toujours les mêmes nouvelles de la Bourse. On avait encore baissé de dix points à l'ouverture. Dans tout le pays, les banques avaient suspendu leurs paiements pour huit jours afin de laisser s'apaiser la tourmente. Cela dépassait les limites d'une simple panique financière. Chacun se demandait avec anxiété si un coup irrémédiable n'était pas porté au crédit national. D'aucuns soutenaient que, si la baisse n'était pas enrayée sans délai il faudrait, au moins dix années au pays pour rétablir sa prospérité ébranlée. Les bruits couraient que les magasins de Wall Street avaient constitué un fonds de guerre se chiffrant par une centaine de millions, avec lequel ils allaient dans les vingt-quatre heures soulager le marché. Cependant, la meute des baissiers s'acharnait, plus vorace que jamais. »

Tableau des finances d'aujourd'hui? Pensées distinguées d'un économiste contemporain? Que non! Quelques phrases seulement, extraites d'un vulgaire roman policier américain de Owen Johnson : *La soixante et unième seconde*, et qui, par surcroît, est plein de beaux mystères et d'actions violentes et inutiles.

#### Verreries modernes. —

Le Joaillier Tielemans, qui apporte dans les choses de son art un esprit moderne a exposé dans ses salons quelques verreries de Venise d'une précieuse luminosité.

Quoiqu'encore traditionnelles dans leurs formes et de matière assez rare, les verreries du maître Cappellin font preuve d'un souci de stylisation qui n'exclut aucune fantaisie.

Cet ensemble est un reflet du ciel d'Italie, d'une Italie qui, après la Renaissance, aurait été revue par Picasso.

## RADIO RADIOR 1929

Le Super-Radior à 4 lampes sans antenne ni terre. Le nec plus ultra de la réception :  
**Ets M. de Wouters**, 67-69 rue Keyenveld, tél. 822.40-822.42 et 99, rue du Marché-aux-Herbes, Bruxelles. Tél. 261.58  
 DEMANDEZ CATALOGUE GRATUIT

# Variétés

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE DE L'ESPRIT CONTEMPORAIN  
 DIRECTEUR : P.-G. VAN HECKE

